Tome VI. N° 12 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Sept. 1921

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Au pays de Maurras, avec lui

Août 1921.

De Saint-Remy de Provence, près de Maillane, où il composait *Mireille*, Gounod écrivait naguère : « Maillane un jour voudra dire Mistral. » Un jour aussi Martigues voudra dire Maurras, et ne dira pas quelque chose ou quelqu'un de moins grand. Mais déjà Martigues signifie Maurras, et Martigues seul, *son* Martigues, le signifie tout entier. Pour le connaître et le comprendre, pour l'admirer et l'aimer pleinement, il faut le voir et l'entendre là-bas, être son hôte en son pays, en sa maison. Sa patrie et lui-même se ressemblent et se répondent. Comme on le retrouve en elle, on la reconnaît en lui. Pendant près d'une semaine, l'un et l'autre m'ont donné cette double joie. Que d'abord ils en soient remerciés.

« Quelques disques de terre entourés par la mer, trois petites îles qui font la chaîne au couchant de l'étang de Berre, avec un ruban de maisons qui flotte sur les deux rives : on dirait qu'elles sont là pour amarrer au continent les trois perles que l'eau emporterait, ou qu'elle engloutirait. » Ainsi Maurras lui-même décrivait un jour, déjà lointain, son vil-

lage natal (1). Martigues n'a que peu changé depuis. De ses trente beautés, célébrées alors aussi par le plus pieux de ses fils, pas une seule n'a péri. Toutes se résument ou se fondent encore dans la triple et cependant unique beauté de ses eaux, de son ciel et de ses collines. Avec ses quatre ponts et ses trois clochers, au bord de ses canaux et de ses lagunes, repose la sœur provençale de Chioggia et de Murano. L'étang azuré qui la baigne semble une mer plus petite qui nous prépare à la grande et par ses couloirs d'eau s'offre à nous y conduire. Berre, c'est comme un modeste exorde au sublime discours, au poème divin de la Méditerranée.

Il n'est pas un pêcheur, pas un gamin de Martigues qui ne connaisse la maison de Maurras et ne l'indique du doigt au passant. Heureux l'ami que lui-même il y amène. Située hors du village, au-dessus des canaux et des îles, ni ferme, ni villa, c'est une simple, très simple « campagne », comme on dit ici. Pour y arriver, nous suivons tous les deux certain « Chemin de Paradis », moins céleste que son nom : pauvre sentier poudreux et brûlant, au bord des salines pareilles sous le midi torride à des carreaux d'argent, entre des haies basses que domine tantôt un fourré de lauriers-roses, tantôt la haute tige d'un agave, jaillie du faisceau dénoué de ses glaives bleuâtres.

Voici la maison. De couleur blonde, presque dorée, elle est de forme sévère. Carrée, massive, appuyée fortement au penchant de la colline, elle est bien de celles dont Maurras a dit qu'elles « s'opposent, seules et nues, sur une éminence, au ciel dur » (2). A droite, un rang d'agaves se hérisse ; à gauche, deux lauriers mêlent des fleurs couleur de neige à des fleurs couleur de sang. Le sol est encore jaune par places de la paille hier peut-être foulée sur l'aire. Le moindre détail de ces lieux me demeure présent : les degrés de pierre disjointe, le seuil, la vieille porte branlante, à claire-voie et tendue d'un fin grillage contre les mouches et les moustiques, ces deux ennemis du dehors en la chaude saison. A peine entrés, nous goûtons l'ombre et la fraîcheur de « la salle. » C'est là, derrière les persiennes closes, que j'ai connu la douceur et la grandeur aussi d'une hospitalité simple mais magnifique. Maurras n'est pas seul à l'exercer. Une mère,

(1) En 1888 (*l'Étang de Berre*).
(2) *L'Étang de Berre.*

digne de ce fils, y préside. Sans trêve, mais sans hâte et sans trouble, elle prend de la maison, du ménage et de la table un soin toujours égal, à la fois large et minutieux. Les repas nous rassemblent tous trois et nous rapprochent, serrés côte à côte, pour que de la mère et du fils l'ami soit entendu plus aisément. Elle et lui, quand ils se parlent — avec quel respect et quelle tendresse ! — leurs visages, qui se ressemblent, se touchent. On les dirait gravés, l'un maternel et l'autre filial, sur une médaille antique.

Mon cher et grand Boito n'avait pas tort d'écrire : « Donnez à l'âme le bien de l'âme ; donnez aux sens le bien des sens. » L'un et l'autre abondent au pays de Maurras et dans sa demeure. Parmi les trente beautés de Martigues, il en a signalé même de gastronomiques, et qui, j'en réponds, ne lui sont point indifférentes. C'est une certaine *poutargue*, espèce de caviar provençal et dont le pareil, à l'en croire, ne se trouve que « là-haut, chez les Russes pâles ». C'est la bouillabaisse dorée et fumante ; c'est le rouget, le rouget surtout, qui se pêche entre les roches, et dont le foie détaché compose, avec une goutte d'huile et un grain de poivre, un « coulis » digne des dieux. C'est encore, c'est enfin... ou plutôt que n'était-ce point, d'un bout à l'autre de ces repas où le manger et le boire, aussi copieux que le parler, nous faisaient oublier longtemps après midi l'heure de la sieste, et longtemps après le coucher de la lune, celle du nocturne sommeil.

Prodigue envers son hôte, de son temps comme de son esprit et de son cœur, ce royaliste de Maurras a des façons vraiment royales. Pendant quelques jours, avec tout son pays, c'est tout lui-même qu'il offre et qu'il donne. Chez lui rien de mesquin ni de chétif. A pied, en voiture, nos promenades ressemblent à des excursions, presque à des voyages. Elles durent des heures, heures enchanteresses, de celles qu'Alphonse Daudet, un autre Provençal, eût souhaité de fixer avec des épingles d'or.

L'étang de Berre ! Celui qui ne l'a vu que par la fenêtre du wagon, de Miramas à Marseille, celui-là ne le connaît pas. C'est l'autre bord, les autres bords, qu'il faut suivre. Et surtout il faut monter. C'est de haut et c'est au loin qu'il faut regarder. Un jour, au sortir d'Avignon, comme le train franchissait la Durance, un voisin jusque-là silencieux me dit, avec l'accent : « Hein ! la composition ! » Il disait vrai. Mais autour, au-dessus de Martigues, les paysages sont mieux

composés encore. Il semble que l'art le plus pur, j'entends celui de la Grèce, en ait ordonné les plans, dessiné les lignes et fondu les couleurs. Tout ici rappelle l'Hellade. La montagne de Sainte-Victoire est sœur du Pentélique. Isolée, elle dresse ainsi qu'un temple son fronton qui paraît de marbre. Au delà de Marseille bleuissent les cimes rocheuses de la Sainte-Baume et de Saint-Maximin. A l'opposé, derrière Avignon, le Ventoux semble un autel fumant ce soir du dernier sacrifice. Vers Arles, les Alpilles, de leur chaîne dentelée, ferment l'horizon. A nos pieds, l'étang repose endormi dans le cercle et comme entre les bras de ses collines. Nous allons, au pas lent des chevaux, et le soleil décline. Maurras m'avait promis « l'heure rouge, » celle qu'il aime entre toutes. Une autre, une moins belle, va venir. Le village d'Istres, où nous faisons halte, est en fête. Mais l'approche du souper a suspendu les jeux. Nous allons nous asseoir au-dessus d'un humble étang. Animé tout à l'heure par les joutes bruyantes, le voilà désert et silencieux. A peine si deux ou trois couples d'amoureux, chantant à mi-voix, s'attardent sur le penchant de l'autre rive. Le Nemi provençal est creusé dans une terre couleur d'ambre et de miel. Un moment, un long moment, elle s'illumine. Sur « l'étang de l'Olivier » ce n'est pas l'heure de pourpre, c'est l'heure d'or.

Ainsi chaque jour, ou plutôt chaque soir, le pays me découvrait — en quelle compagnie, grâce à quels commentaires ! — un aspect et comme un visage nouveau de sa beauté. Beauté sérieuse, et même grave, d'une Provence qu'il ne faut pas confondre avec une autre, celle de l'abondance et des riches cultures, celle de la joie et du rire, celle enfin des galéjades et des farandoles, des flûtes, des tambourins et des tutu-panpans. *Soave austero.* Souvent ici l'austérité l'emporte. Parmi des rochers d'un gris-bleu, tachant une lande aride et qu'on croirait bretonne, j'ai compris la question de Barrès à Maurras en ces mêmes lieux : « Serons-nous bientôt arrivés à Saint-Pol-de-Léon? »

Si d'aventure un riant vallon se cache en un pli des collines pierreuses, les arbres du Midi et de l'Orient l'abritent : des platanes énormes et de sombres rouvres, des cyprès et des pins, ces pins de Provence au dôme léger, aux écailles lilas, aux capricieuses ramures. Mais partout « la composition », comme disait l'autre, est un chef-d'œuvre de sobriété.

Peu de traits, exquis, suffisent à la perfection du tableau. Je me souviens de Fos, un village sur la hauteur, avec son église avançant comme un éperon de navire. Un soir il nous apparut tout à coup, lointain et baigné de lumière. Près de nous un cyprès se dressait, un seul. Et pour enchanter le regard et l'esprit, c'était assez de cette hampe sombre sur ce fond radieux.

Paysages précis, arrêtés, que forment des étangs et des collines, la mer, loin de les contredire, les continue. Par elle ils se prolongent à l'infini. Plus d'une fois, arrivés sur les sommets, un récitatif d'Aubanel chanta dans notre mémoire : « Je suis monté jusqu'à la cime des montagnes — là-haut, là-haut où il y a un château — et j'ai gravi la cime des tours — Blanches, ouvertes dans le ciel — comme les ailes d'un oiseau — j'ai vu les voiles d'un vaisseau — bien loin, bien loin, longtemps encore — *puis je n'ai plus vu que le soleil — et sa splendeur sur l'eau amère* (1). »

Mais que parlé-je de *notre* mémoire? C'est dans celle de mon compagnon, c'est sur ses lèvres à lui qu'abondaient les dires et les chants. L'âme de son pays et de sa race me parlait par sa voix. Le présent et le passé, les grands spectacles et les grands souvenirs, tout était matière à ses pensées, à ses récits, à ses rêves. Philosophe, historien, artiste et poète, en lui m'est vraiment apparu l'*homo additus naturæ*. Et son humanité formait avec cette nature une consonance profonde. A l'entendre, en cheminant côte à côte sous les oliviers, il m'arrivait de me croire en Grèce, avec Platon. Son génie — et, pour ne le point offenser, je ne prendrai le mot qu'au sens antique d'esprit ou de démon familier — son génie animait ou ranimait toutes choses, jusqu'aux plus humbles. Non content de les comprendre, il les aimait, et la sensibilité se partageait avec la raison le sens de ses moindres discours. *Homo additus naturæ*. Comme toutes les grandes paroles, celle-là peut s'entendre de plus d'une manière. L'humanité qu'un Maurras ajoute à la nature et que jamais il n'en sépare, ce n'est pas la sienne. Celle des autres le touche, quelquefois jusqu'à l'attendrir. Disparues ou présentes encore, il en respecte, si même il n'en chérit les moindres traces. Je l'ai vu, pèlerin pensif, errer parmi les sépulcres de Saint-Blaise, taillés — il y a combien de siècles ! — à

(1) *La Grenade entr'ouverte.*

même le roc. Devant les vieux remparts de Saint-Mitre, eux aussi fondés sur la pierre, il me représentait avec mélancolie quels efforts, quelles peines avaient été nécessaires pour défendre, sauver, déjà peut-être alors quels biens modiques et quels misérables foyers ! Suivions-nous une route, un sentier même, mon guide évoquait avec reconnaissance l'obscur travail auquel nous devions notre promenade et notre plaisir. Alors je sentais bien que l'amour des petits et des pauvres, leur amour véritable, le cœur d'un Maurras et non celui de ses adversaires, de ses ennemis politiques, en est possédé.

Partout où se manifeste l'intelligence et l'activité de l'homme, quel qu'en soit le mode ou le signe, Maurras n'a pour elle que sympathie et qu'admiration. L'industrie vient elle à gâter la nature, il l'excuse, il lui pardonne même, et jusque dans le changement des choses anciennes, il découvre, à sa manière, un renouveau de leur inviolable beauté. Qu'un pont métallique à claire-voie ait rayé l'horizon, vers Caronte, cette rayure ne l'offense point. Il la voit sans la voir. Ses yeux et son esprit la rejettent. Il la raye lui-même du paysage — ce sont ses propres paroles — « par un décret automatique de son instinct ». Le jour où fut établi, entre Marseille et Martigues, un service d'autobus, oui, d'autobus, Maurras, loin de s'en indigner, salua le passage de « la patache électrique, hospitalière et généreuse... Le rayon de vie régulière », écrivait-il alors, « qui est ramené au sein de la communauté, le retour des facilités et des échanges, très réellement comparable à une seconde jeunesse, oui le village en peut revivre, oui la route en est tout égayée et ragaillardie... ». Ainsi, toujours ainsi, aujourd'hui comme hier, les métamorphoses qu'on serait tenté de condamner au nom de l'esthétique, le sens plus large d'un Maurras les absout et même les exalte au nom de la vie. Aussi bien, grand artiste et grand réaliste à la fois, il ne sépare jamais l'une de l'autre. Lisez, pour vous en convaincre, son hymne — il n'y a pas d'autre mot — à la gloire du « chef-d'œuvre d'art industriel conçu par le génie des constructeurs du chemin de fer au débouché du souterrain de la Nerthe sur le golfe de Marseille. Tous les hommes civilisés qui sont sortis de leur pays ont vu cette gloire. Tous les yeux dignes de recevoir la lumière ont admiré, au sortir d'une ombre de sept mortelles minutes, l'éclosion radieuse de l'immense fleur d'azur tendre, ou par-

fois de chaude améthyste, qui, se développant depuis les roches d'ocre et de feu, épanouit et roule son mouvement serein jusqu'au bord éloigné de la ville et de ses navires, jusqu'aux écueils blonds et dorés portant une citadelle ou un phare, jusqu'à la roche étincelante de la Vierge gardienne, couronnée, presque auréolée par le diadème des eaux.

« Il n'y a pas à dire. Le cerveau inventif et l'âme industrielle qui choisirent à cet endroit le débouché de la voie ferrée souterraine se conduisirent tout aussi noblement qu'auraient pu le faire de grands contemporains de Périclès ou de Médicis. Où rôdaient seulement des contrebandiers et des pâtres, s'écoulent, le jour et la nuit, des fleuves de curieux de toute nation ; et là, grâce au travail de la bombe et du pic, les attend le banquet d'une poésie immortelle (1). »

Immortelle, universelle aussi, poésie des êtres et des choses, de l'idéal et du réel, de la matière même, Maurras en fut pour moi, pendant près d'une semaine, un fidèle, un magnifique interprète. Plus qu'un interprète, un écho. D'Homère, de Lucrèce, de Virgile, à Baudelaire, et plus près de nous encore, poèmes de tous les siècles et de toutes les langues abondaient sur ses lèvres harmonieuses.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde.

. . . . . .

Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière
D'hyacinthe et d'or.
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Il récite, nous regardons et je regrette, comme lui sans doute, mais je tais mon regret pour ne point aviver le sien, que dans sa mémoire à lui la musique des notes n'accompagne point celle des mots, qu'elle fait encore plus belle.

« On calomnie Musset quand on lui refuse le don du pittoresque, » me dit-il un soir. C'est qu'un berger a passé,

(1) *L'Étang de Berre.*

rentrant ses bêtes, c'est que l'ombre s'allonge et que tu viens de paraître,

Étoile qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit.

Mistral enfin, surtout Mistral, avait l'honneur de ces réminiscences lyriques. En son pays, par la voix pieuse et quasi filiale de celui que naguère il nommait tendrement son « petit », l'admirable poème du grand Méditerranéen, l'appel à la *Race latine*, m'entrait plus avant que jamais dans l'esprit et dans l'âme. « Race latine, a écrit Maurras, on chicane sur l'impropriété du terme... L'essentiel est qu'il existe une civilisation latine, un esprit latin, véhicule et complément de l'hellénisme, interprète de la raison et de la beauté athénienne, durable monument de la force romaine. Dans son ode, Mistral a eu le sublime bon sens de ne point distinguer, à l'allemande, entre les deux éléments helléno-latins (1). »

Vous souvient-il, ami, de notre dernier soir et de notre dernière promenade ! Sur une terre, sous un ciel, près d'une mer digne de la Grèce et de l'Italie, les strophes, une à une, se levaient pour chanter.

« Réveille-toi, race latine.

« Tu es la race lumineuse, qui vit d'enthousiasme et de joie — tu es la race apostolique qui met les cloches en branle — tu es la trompe qui publie — tu es la main qui jette le grain.

« Réveille-toi, race latine.

« Des formes pures de tes femmes les panthéons se sont peuplés — A tes triomphes comme à tes larmes — tous les cœurs ont palpité — La terre est en fleur quand tu fleuris — de tes folies chacun devient fou — et dans l'éclipse de ta gloire — toujours le monde a pris le deuil.

« Réveille-toi, race latine.

« Ta limpide mer, ta mer sereine — où blanchissent tant de voilures — crêpe à tes pieds son arène molle — en reflétant l'azur du ciel — Cette mer toujours souriante — Dieu l'épancha de sa splendeur — Comme la ceinture étincelante — Qui doit lier tes peuples bruns. »

(1) *L'Étang de Berre.*

Et vous, disciple et fils du poète, n'avez-vous point ajouté naguère : « Voilà qui sera quelque jour la *Marseillaise* commune de l'Occident et du Midi européens, si jamais notre civilisation menacée peut réunir tous ses pupilles autour de la force et de l'intelligence françaises contre la barbare anarchie germaine (1). »

Nous l'avons vu, ce jour, et sur la modeste acropole de votre Martigues, en face de la montagne de Sainte-Victoire, nous l'avons ensemble commémoré et béni. Du seuil de la petite chapelle, avant de nous séparer, nos regards ont une dernière fois enveloppé l'étang, les collines, tout l'admirable paysage gréco-latin. Que dis-je, ils l'ont embrassé, tant il avait de douceur et tant il inspirait d'amour.

« Avançons toujours et nous verrons Berre », dit un proverbe arlésien dont Mistral avait fait le symbole de l'espérance. Heureux, mon cher Maurras, heureux et reconnaissant, l'ami qu'une longue espérance n'a pas trompé et qui, toujours avançant en âge, a fini par voir Berre, et le voir avec vous.

CAMILLE BELLAIGUE.

(1) *L'Étang de Berre.*

Madame de Chateaubriand et ses bons amis les Joubert[1]

Depuis le mois d'octobre 1812 et pendant une quinzaine de mois il n'y a pas, ou il n'y a plus, de lettres de Mme de Chateaubriand qu'elle ait datées ou qu'on puisse dater avec exactitude. En 1813, les Joubert et leurs amis semblent avoir été à Paris presque tout le temps : les Chateaubriand, à Paris ou à la Vallée. C'est le moment de l'intimité la plus vive entre les deux ménages. Et voici, réunis un peu à l'aventure, quelques billets qui témoignent de leur camaraderie heureuse.

Un jour, Mme de Chateaubriand, que Mme de Vintimille invite à la Comédie-Française, où Talma jouera dans *Hamlet*, prie Joubert, de la part de leur amie, de l'y accompagner. Un autre jour, elle écrit à Joubert pour lui recommander un Breton qui voudrait obtenir la dignité de conseiller de l'Université ; elle écrit en latin, s'il vous plaît ! « *Celestia Castrum-brientii mansuetissimo, rigidissimo, petasatissimo, vagabundissimo, clamosissimo Jouberto, humanitatum et eloquentiae inspectori, sal...* » Voudra-t-il communiquer au Grand Maître, « *doctissimo, mitissimo (et aliquando morosissimo) universitatis magno moderatori* », cette pétition? « *Vale,*

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er septembre 1921.

vir ornatissime, crede neminem esse tui amiciorem me. Dic a me salutem Lupo... » Joubert a inscrit à la marge de cette lettre : « Mme de Chateaubriand », pour qu'on eût à savoir que cette amusante femme était une femme savante. Elle n'écrivait pas en latin toutes ses pétitions et gardait pour les grands jours ses humanités. En cas de quelque hâte, elle se contentait de l'idiome vulgaire : « Viendrez-vous ce soir? C'est que j'ai ici un recommandé de M. de Montmorency qui demande une place dans l'Université... Voulez-vous permettre que je vous l'envoye ou voulez-vous venir lui parler ici?... Ce n'est pas un *gripe Napoléon.* »

Plusieurs petites lettres ou billets sont pour obtenir des Joubert qu'ils viennent passer un peu de temps à la Vallée... « Quand je dépose un moment mon avarice, je deviens d'une prodigalité royale. Voilà, chère dame, des poires pour vous, une orange et une boîte de chocolat pour le Cerf. Malgré le vent, la pluie et le reste, vous n'avez pas d'idée du beau temps qu'il fait à la Vallée ; venez-y donc reposer quelques jours le pauvre Cerf. Ménil est disposé à lui faire des biscuits de Savoie excellens, et des gâteaux de plomb qui ne leur cèdent en rien ; ensuite nous boirons de votre vin, en petite quantité ; nous nous querellerons beaucoup ; nous serons les plus heureuses gens du monde : voyez si cela vous tente... » Et elle ajoute en bas de lettre : « Laissez mûrir l'orange. » Un peu plus tard : « Nous vous attendons samedi sans faute. Sachez donc partir, une fois dans votre vie. Pourquoi ne voulez-vous rester que huit jours avec nous? Le Chat dit que, si vous ne comptez faire qu'une apparition dans la Vallée, vous pouvez rester dans la plaine de Montrouge. Pour moi, je trouve qu'une apparition, de vivans, est toujours bonne, ainsi venez. Mais venez samedi, car lundi vous ne me feriez pas la moitié autant de plaisir. Voilà tout ce que j'ai à vous dire aujourd'hui ; de sorte que je ne sais plus comment emplir mon papier ; je ne l'ai cependant pas pris trop grand. Adieu. La Vallée est triste à mourir, et ses habitans ennuieux à périr. Que cela ne vous décourage pas, tout changera de face à votre arrivée... J'ai acheté hier un agneau ; il est très gentil ; quand il sera devenu mouton, nous le mangerons. » A Joubert, une autre fois : « Gardez-vous des conseils d'une méchante femme, dit la sagesse. N'écoutez donc pas la vôtre, et venez vous établir à la Vallée. Il faut être d'une bien méchante humeur pour empêcher un pauvre homme

de venir flairer la cuisine de Ménil, sécher ses pieds dans nos beaux sables rouges, et s'endormir doucement au milieu d'une agréable dispute ! Mais il n'en sera pas ainsi, si vous n'êtes pas un mari que l'on mène, comme je l'espère. Nous allons, en vous attendant, à la Vallée, échauffer vos chambres et nos esprits, afin que vous ne trouviez rien de ce froid dont Frisel vous a si *finement* menacé ! Dites-moi si vous viendrez. »

Mme Joubert, une méchante femme? La plus douce créature et la meilleure ! Mais c'est un jeu de Mme de Chateaubriand, qui volontiers pratique l'antiphrase où elle trouve des effets d'un comique un peu rude et que Joubert apprécie... Mme Joubert s'excuse-t-elle de retarder sa venue à la Vallée sur la contrariété d'une petite angine? « Ce sont vos iniquités qui vous ont prise à la gorge. Lundi, vous ne vous porterez pas mieux qu'aujourd'hui ; car on est toujours mal, quand on est comme vous possédée du malin esprit. Je ne me repens point de mes *fureurs*, parce qu'elles sont toujours saintes et salutaires. A lundi prochain donc, ou bien de lundi en un an ! » Un autre jour encore, et cette fois à Joubert : « Avez-vous dit à Mme de Bérenger que j'avois été à Paris lundi? Il faut que je le sache pour retourner mon mensonge d'une autre façon. Vous ne venez sûrement pas demain à la Vallée? Cependant, le pire qui pourroit vous en arriver, c'est que Mme Joubert vous étranglât, car pour le voyage il ne vous feroit aucun mal, et nous feroit beaucoup de plaisir... » Une autre fois, ce sont les Joubert qui ont invité les Chateaubriand et, au dernier moment, Mme de Chateaubriand s'excuse ; voici comment elle s'excuse : « Quand le Loup verra arriver le Chat sans moi, il hurlera à sa manière, car un loup ne sait ce que c'est que goutte et rhumatisme. Mais vous, pauvre Cerf qui êtes souvent aux abois, croyez qu'il faut que j'y sois aujourd'hui pour demeurer en mon gîte... Si vous êtes libres de bonne heure, venez achever votre soirée ici, avec tous ceux que vous pourrez y amener. »

Retour à la Vallée ; et bientôt ce billet : « C'est tout comme si je vous entendois. Vous et Mme Joubert en dites de belles sur notre pauvre compte. N'avoir point été vous dire adieu ! La chose est cependant fort simple ; j'étois horriblement enrhumée, vous croyez l'être, je me suis conservée pour faire mon voyage de la Vallée, comme vous pour aller courir chez Mme de Bérenger, le jour de mon départ. Enfin, si vous parlez mal de nous à Paris, nous parlons encore plus mal de

vous ici. Je vous conseille donc d'arriver le plus tôt possible, pour faire cesser les mauvais propos de part et d'autre. La campagne est superbe, il n'y manque que des feuilles, du soleil et du chaud... »

A cette époque, les Chateaubriand demeuraient rue de Rivoli « en face de la première grille du jardin des Tuileries ». La rue de Rivoli n'était pas encore toute bâtie ; les arcades, oui, par les soins du gouvernement ; mais il n'y avait qu'un petit nombre de maisons, avec (dit Chateaubriand) « leur dentelure latérale de pierres d'attente ». C'était à deux pas de la rue Saint-Honoré d'où les Joubert, propriétaires, ne bougeaient pas. Si Mme de Chateaubriand souffrait d'une de ses fréquentes migraines qui l'empêchait d'aller voir ses amis, elle leur écrivait : « (Cela) me fâche, car je ne suis triste que parce que je m'ennuie, et je ne m'ennuie pas chez vous. » Alors, c'était Joubert qui venait la voir. S'il y manquait, il recevait un vif rappel à l'ordre : « Voilà huit jours qu'on ne vous a vu : je vous avertis que je ne me suis pas mise à votre porte pour d'autres beaux yeux que les vôtres, et vous savez que vous vous êtes engagé à venir représenter tous les jours dans mon salon jaune. Le Chat dîne chez Mme de Lévis ; je suis seule. » Donc, je m'ennuie ; et, par conséquent, venez.

D'ailleurs, la présence du Chat n'était pas toujours une admirable ressource contre le désastreux ennui de la solitude, parce qu'il avait des journées d'un silence affreux. « Savez-vous les douces paroles que le Chat me dit en ce moment? *Que je suis malheureux d'être associé à un butor comme toi!* C'est la première et la dernière phrase de la journée : elle n'est pas belle, mais je l'aime mieux que rien du tout... » Ce n'était pas une chose très commode ni constamment délicieuse, d'être la femme d'un tel garçon, qui avait tant de génie, mais qui avait le génie quelquefois taciturne et, plus souvent, frivole, soit que l'amour des Madames le divertît ou que la politique l'occupât. Mme de Chateaubriand se tirait, avec l'esprit le plus fin comme avec une vraie tendresse, d'une difficulté qui d'ailleurs n'allait pas sans quelque tristesse.

« Le Chat veut bien dîner chez vous aujourd'hui, le voulez-vous toujours, et moi avec lui? Vous savez que nous ne voulons qu'un seul plat, mais qu'il soit grand comme celui de Vitellius : le Chat dit qu'il est capable de l'engloutir. J'ai encore la migraine. Surtout, point de fromage à la crême ni

de biscuit de Savoie. » Le biscuit de Savoie était une des gourmandises préférées de Joubert, non de Mme de Chateaubriand, qui en donnait et qui en refusait.

Je ne sais ce qui un jour la fâcha contre Mme de Joubert ou lui donna l'idée de feindre quelque brouillerie. Elle écrivit à Joubert et, pour adresse, mit : « A monsieur Joubert, point à madame. » Elle écrivait à Joubert : « Écoutez. Je dîne, ou ne dîne pas, aujourd'hui chez Mme de Grollier. Dans tous les cas, je veux être chez moi ce soir à huit heures. Il faut que vous y veniez ; j'ai quelque chose à vous dire, que je ne puis vous dire qu'au coin de mon feu. Je vous prendrai en revenant de chez Mme de Grollier, et la voiture vous reconduira de bonne heure chez vous. Ne craignez pas les belles dames, elles seront toutes au bal chez Mme de Caumont. Irai-je vous prendre ce matin pour aller chez Mme Adrien? N'allez pas dire que vous ne viendrez pas ce soir, car je suis trop malade pour entendre raison. » Un autre jour, elle écrit à Mme Joubert et note, à côté de l'adresse : « Réponse, malgré le sommeil du Cerf » ; elle écrit : « Vous croyez que je vous ai priés pour rire? Mais non, c'est bon jeu et même sans trop de regret. Mais dites-moi si vous viendrez, parce qu'enfin il faut que le pauvre Cerf mange : pour vous, vous aurez une côtelette que vous mangerez avec les deux Chats : c'est tout ce qu'il vous faut. Que M. Joubert nomme un plat ; il sera gargotté, à merveille. » A Mme Joubert encore : « Est-ce que vous ne pourriez pas venir nous voir un instant aujourd'hui? Je vous en prie. » Une fois que Joubert avait promis de venir et puis, au dernier moment, s'était excusé, Mme de Chateaubriand déclara qu'elle ne lui pardonnerait pas un tel manque de foi : « Mmes de Bérenger et Adrien viennent ce soir ; elles viennent pour lui ; voilà la seconde fois qu'elles ne le trouveront pas. Vous n'avez pas d'idée de notre fureur à M. de Chateaubriand et à moi. Mme de Bérenger auroit reconduit monsieur, ce soir ; mais qu'il fasse à son caprice ! Amen. »

Le pauvre Joubert n'était pas capricieux ni infidèle volontiers. Mais il avait peu de santé, qui le rendait assez timide, et il craignait l'aventure de sortir. Mme de Chateaubriand savait cela le mieux du monde et ne feignait de n'y pas croire que pour le plaisir de le taquiner et, en affectant de n'être pas inquiète, pour le rassurer... « Vous lèverez-vous aujourd'hui? Vous devez être bien épuisé des cris que vous avez jetés hier, de concert avec le pauvre Clausel qui, *vu l'état*

fâcheux de sa poitrine, en est à ce moment à la tisane et à tous ses médecins ; et vous, je pense, à un redoublement de pilules... Si votre santé vous le permet, ce matin, voulez-vous que nous nous menions faire des visites? Nous irons chez vos amis, chez mes ennemis, chez ceux qui entrent, chez ceux qui sortent, etc. Ensuite, vous viendrez dîner chez moi, avec les Talaru. Il faut absolument que vous ayez cette complaisance, je n'ai pas voulu vous en parler hier pour ne pas vous donner le tems de la réflexion. »

Mme de Chateaubriand n'aime pas du tout les « madames » : ce sont les jolies dames auprès de qui le Chat prodigue ses coquetteries. M. Joubert aussi a ses madames : ce ne sont pas les mêmes ; ni la coquetterie n'est la même, ni surtout aux mêmes fins. Mme de Chateaubriand d'abord fit une clémente exception pour Mme de Bérenger, « la plus douce, la meilleure et l'une des plus belles », disait-elle en 1808 ; « elle se plaint de ne vous avoir pas vu depuis notre départ ; aussitôt que vous vous porterez passablement, allez-y : c'est une excellente femme. Je veux que vous l'aimiez, et que le Loup l'aime aussi, quoique ce soit un agneau, et des plus doux, je vous assure. » Cette aménité se perdit peu à peu. Il arrivait que les madames, fût-ce la plus douce, la meilleure et l'une des plus belles, devinssent négligentes à l'égard de Mme de Chateaubriand, qui ne réclamait pas leur grande amitié, mais leur attention. Alors, elle écrivait à Mme Joubert : « Les madames ne m'écrivent plus. J'ai reçu seulement une réponse de la belle Bérenger, pour me dire qu'elle viendroit bien peu cet hiver dans la rue de Rivoli ; vous dire pourquoi, je n'en sais rien, vu que la raison qu'elle m'en donne n'est pas la vraie... Voyez-vous quelquefois le Grand Maître? Faut-il que je lui pardonne ce qu'il m'a fait cet été? Mais voici l'instant où toute fierté m'abandonne avec lui... » C'est au moment de rentrer à Paris, vers la fin de l'automne... « et où j'aurois même recours aux bassesses pour l'attirer le soir au coin de mon feu, quoiqu'il y arrive le plus souvent de mauvaise grâce et quelquefois d'un air furieux. Mais enfin il charme les madames, et moi. Hélas ! ce n'est pas l'orgueil, c'est la vanité qui nous a perdus : il faut convenir qu'un homme célèbre, quand il n'est pas trop bête, ne fait pas mal dans un salon... Ma couverture est finie. Si la laine n'étoit pas si chère, je vous en ferois une ; j'ai le temps et la bonne volonté ; il n'y a que l'avarice qui m'arrête, mais elle m'arrête net ;

cependant je tâcherai de la faire céder au désir que j'ai de faire quelque chose pour vous, car je vous aime tendrement, ainsi que le Cerf, quand il ne m'impatiente pas trop. » Cela n'est que pour rire.

A l'occasion du jour de l'an, Joubert faisait à Mme de Chateaubriand de petits cadeaux, qu'elle voulait qui fussent très simples. Et, une fois, elle le gronde, par ce qu'il a dépassé, pour une jolie coupe « la sixaine de francs » convenue. Elle est gentille dans l'amitié, terrible dans la rancune. Et, quand Molé fut ministre au début de 1814, elle l'accusa vertement de lui avoir fait « une cochonnerie » en refusant de nommer procureur le secrétaire du Chat, ce Pilorge « qui auroit débrouillé la grosse tout comme un autre », en définitive !

25 janvier 1815 : « Si vous voyez le dom Clausel, dites-lui, je vous prie, chère madame, que nous l'attendons à dîner : nous avons une oie. Je ne puis aller voir le mourant ce matin, car je suis dans mon lit avec une rage de tête. Il faut cependant que je sorte ce soir ; quelle vie, bon Dieu ! » C'est Joubert qui a mis la date sur cette lettre quand Mme Joubert l'eut reçue, pour se rappeler qu'on plaisantait alors sur son état de maladie, qu'il croyait grave.

En 1816, Chateaubriand, par les hasards de l'aventure politique, fut, comme on le disait du Cerf, aux abois. Il dut mettre sa chère Vallée en loterie. Cependant, Mme de Chateaubriand s'occupait de fonder l'infirmerie Marie-Thérèse. Or, les gens qui savaient que Chateaubriand n'avait plus le sou s'étonnèrent de voir Mme de Chateaubriand se lancer dans les dépenses charitables. Alors, la malice eut beau jeu, comme l'atteste une bien surprenante lettre que le Loup reçut de la Chatte : « Voici la suite d'une conversation que j'eus hier avec Clausel. Il étoit question d'une personne qui vouloit rendre la Vallée à M. de Chateaubriand en cas qu'elle la gagnât. M. de Chateaubriand dit que, si la Vallée lui restoit par la chance des billets qui pourroient lui rester, il la donneroit aux pauvres. Clausel repartit : *Il faudroit bien mieux la donner pour faire des prêtres!* Moi, j'ajoutai : *Elle sera pour mon hôpital, cela fructifiera en attendant que je puisse achever cette œuvre.* A cela, grande dispute, à la manière des Clausel. Il voulut me prouver que donner aux pauvres étoit presque un motif de damnation, que les pauvres avoient toujours assez, mais qu'on n'avoit jamais assez de prêtres. Enfin il

ajouta (et voici où j'en voulois venir) : *Mais, madame, au lieu de songer à doter votre hôpital, ne feriez-vous pas mieux de rendre l'argent que vous avez reçu à ceux qui vous l'ont donné?* La phrase est telle que je vous la dis. Je répondis que l'argent était déposé chez M. Le Brun, notaire, jusqu'à une livre que vous avez mise dans le tronc, et qu'ayant une liste exacte chez le même notaire, de toutes les personnes qui m'avoient donné de l'argent, M. Le Brun devoit leur écrire une lettre circulaire pour les prévenir qu'elles pouvoient aller retirer leur argent, à moins qu'elles n'aimassent mieux le laisser au curé de Saint-Sulpice et à la supérieure de notre établissement pour que les arrérages fussent employés à soulager à domicile les malades qu'on ne pouvoit réunir pour l'instant dans un même lieu. Il parut enchanté qu'en effet je n'eusse pas emporté la grenouille, en ajoutant qu'il avoit été obligé de soutenir une terrible querelle à ce sujet. Comme peu de personnes m'ont payé leur abonnement (que je ne voulois pas recevoir avant d'avoir une maison) il m'est aisé de savoir d'où viennent des doutes si charitables et honorables pour moi : il y a là des dévotes et des prêtres. Il faut réellement avoir du courage pour ne pas devenir impie. M. Clausel auroit dû venir m'avertir de ces propos d'une autre manière, vous en conviendrez, mais la chose s'est passée comme je vous le dis. Depuis hier je suis dans une agitation dont vous n'avez pas d'idée ; j'ai cru cette nuit que je deviendrois folle, et aujourd'hui je ne respire pas. Je vous écris ce bavardage, qui n'a pas le sens commun, pour me soulager ; mais, en attendant, je crache du sang et je me trouve plus malade que je ne l'ai été pendant tout mon catarre. Lisez-moi si vous pouvez, car quand je veux écrire un mot j'en mets un autre. J'espère que pas un dévot de profession n'entrera dans le royaume des cieux, autrement qui voudroit se sauver? Je répète à M. Joubert que nous avons, à dîner, Frisel et du sanglier. » La fondatrice de l'infirmerie Marie-Thérèse était une personne parfaitement pieuse et, il ne faut pas dire, malgré cela, mais à cause de cela, elle avait horreur de tout pharisaïsme. Ceux qu'elle appelle dévots de profession ne sont pas de faux dévots, mais au juste des pharisiens qui ont la détestable fatuité, non l'humble contentement, de la foi. Ils offensent la religion par leur impertinence qui les rend incapables de charité ; ils donnent aussi à la religion l'air à la fois bas et guindé, l'air

parvenu qui est le leur. On dirait qu'ils se méfient de leur croyance et n'en sont pas bien assurés, tant on les voit petites gens sur la médiocre défensive. Mme de Chateaubriand n'a point cette pauvreté de manières ; elle a de la désinvolture et de la gaieté dans la bonne certitude. Elle ne se figure pas que l'on gagne le ciel par des mines confites. Elle plaisante, et n'en est pas effarée ; elle écrit à Joubert, un jour qu'étant sortie par le vent du Nord elle a pris le rhume, dont elle souffre : « Malgré le poids de mes maux, j'irai peut-être vous voir ce matin ; mais, comme auparavant je dois aller à confesse, je vous préviens que je vous dirai du bien de tout le monde : vous traduirez. » C'est une heureuse bonhomie de malice amusante.

Au cours de l'été 1817, elle eut la rougeole. Elle en fut très malade, puis entra en difficile convalescence, avec du mieux et des rechutes. Laënnec l'avait traitée par le lait d'ânesse ; mais, au lendemain d'une médecine, le lait d'ânesse lui ayant mis la bile en mouvement, elle se crut de nouveau à la mort. « Je ne vous parle point des soins que l'on m'a prodigués ici, cela n'en finiroit pas, mais pour vous en donner une idée, Mme Joubert n'auroit pas fait mieux : un peu plus doucement peut-être ; mais aussi Mme Joubert est un phénix. Voilà que je n'y vois plus du tout ; je deviens tout à fait aveugle, on dit que c'est une suite de la rougeole et que cela passera, mais je sens ma vue tellement affoiblie qu'au lieu du bonheur de vous revoir, je crains bien de n'avoir plus que celui de vous entendre... » Le Chat l'avait si exactement soignée qu'elle s'émerveillait d'une telle vertu et redoutait, assure-t-elle, de voir s'envoler au ciel un être trop parfait pour habiter cette mauvaise terre et trop pur aussi pour être atteint par la mort !...

Les Joubert la complimentèrent sur sa guérison prochaine ; et, quand arriva leur lettre, hélas ! elle croyait retourner à être malade : « En recevant votre dernière lettre, chère dame, nous nous sommes dit : les joies qui ne viennent pas à temps sont bien tristes. Vous aviez la bonté de vous réjouir de ma bonne santé, et j'étois retombée dans tous mes maux. Vous plaisantiez le pauvre Chat, et il étoit plongé dans ses plus noirs accès de mélancolie. Ma santé est meilleure depuis trois jours, mais la tête du pauvre Chat est toujours bien nébuleuse : il s'est tant tourmenté, inquiété, et surtout fatigué pendant ma maladie, qu'à présent que l'agitation ne le sou-

tient plus, il sent tout le mal que je lui ai fait. Puisque le Cerf n'a pas été assez sentimental pour m'écrire une lettre de félicitation, pleine de *sensibilité*, je le prie d'aller, en expiation, à pied, la corde au cou, s'il veut, trouver mon abbé Breluques, aux Missions, et lui demander pourquoi il n'a pas répondu à un barbouillage, à la vérité illisible, que je lui ai écrit il y a plus de quinze jours. J'ai bien peur qu'il ne dise que c'est parce que je ne lui ai point envoyé mon adresse : au surplus, j'aime mieux que ce soit cette raison-là qu'une autre. Voilà donc Clausel à Paris? Ma dent est toujours aiguisée contre lui. Je ne lui pardonnerai jamais d'être un *fier-à-bras*, avec sa place inamovible, et de n'avoir pas fait lui-même sous B. les beaux discours que ses amis sont obligés de faire sous peine d'encourir l'indignation de tous les honnêtes gens : et puis, cette joie qu'il a de ce que j'ai perdu le repos et le nécessaire ! Quand vous verrez Frisel, remerciez-le tendrement de l'intérêt qu'il a pris à mon mal, et surtout de tout celui qu'il prend à M. de Chateaubriand. Il devroit venir ici... » C'est à Montgraham, chez Mme de Pisieux... « il y mourroit de plaisir et d'ennui, vingt fois par jour : d'abord de plaisir, parce qu'on y mange toujours, et les choses qu'il aime : d'énormes filets de bœuf, des poulardes excellentes, des perdreaux fins, des œufs tout frais, du beurre comme en Bretagne et du vin d'une vieille cave bien soignée par un gourmand gourmet. Après cela, il mourroit d'ennui, parce que depuis huit jours que j'y suis, je n'y ai pas vu une figure humaine, pas même un paysan dans la campagne. Ensuite, la conversation y est nulle... » Elle redevient maligne : elle va mieux.

Après avoir quitté Montgraham, les Chateaubriand passèrent quelque temps à Noisiel, chez la duchesse de Lévis. Bonne maison : « Nous sommes fort bien ici. On boit, on mange et on dort tant qu'on peut, et les visages des hôtes sont excellents. On vous demande à tous les échos. On ne doute pas de la bonne volonté du Cerf, mais on parle mal du Loup : j'ai dit que je l'avois laissé hurlant (comme des bêtes féroces)... Ne plaisantons pas. Si vous ne venez pas dîner à Noisiel, un jour de cette semaine, je vous déclare que Mme de Lévis ne vous le pardonnera pas... » En même temps, Mme de Chateaubriand priait Mme Joubert de lui chercher un appartement : la bonne Mme Joubert ne fut point nonchalante et, pour sa peine, reçut cette récompense : « Je suis

charmée de votre complaisance, mais je vous avertis que c'est vous qui avez dérogé à notre convention. N'étoit-il pas arrêté entre nous que vous n'écouteriez pas mes caprices? et voilà qu'au premier venu vous vous rendez et, tout en grommelant, m'écrivez la plus aimable lettre du monde. Dieu vous bénisse, elle m'a fait grand plaisir et j'ai été surtout fort sensible au petit mot de louanges que vous adressez au Chat. Qu'appelez-vous les grosses joues de Clausel? Elles étoient déjà comme deux montagnes. Au surplus, gras ou maigre, je ne l'aime d'aucune façon, pour le moment ; aussi je conçois bien l'impatience que vous cause sa politique qui, au fond, n'est qu'une girouette placée sur un bonnet carré. Le cher homme seroit bien attrapé si sa place n'étoit pas plus inamovible que ses opinions. J'en serois bien fâchée aussi, car enfin il faut bien que lui, sa femme, ses cinq filles et tous ses fils, vivent. Mais, vivre à Paris, cela n'étoit pas nécessaire et me paroît même impossible. Le désordre de la femme combiné avec celui du mari me semble suffisant pour conduire toute une famille à l'hôpital... »

Clausel de Coussergues était un excellent homme ; et les Chateaubriand avaient pour lui beaucoup d'amitié. Il le méritait, car il fut constamment pour eux l'ami le plus dévoué. Mme de Chateaubriand le savait bien, qui l'appelait, en ses bons jours, « mon ministre » ou « mon serviteur Clausel ». Elle l'appelait aussi « je vous déclare », en ses jours moins bons, parce qu'il était un peu sentencieux et donnait à de petites opinions de hasard le ton d'une déclaration de principes. Mais, en 1817, il y eut quelques dissentiments politiques entre Clausel, rude monarchiste, et Chateaubriand qui venait de passer à l'opposition. Mme de Chateaubriand, sa politique ne consistait qu'à trouver Chateaubriand toujours indiscutable et à aimer les gens ou à les plonger dans les ténèbres infernales selon qu'ils admiraient ou blâmaient son mari. C'est ainsi que Frisel, qu'en maintes occasions elle taquine, monte au pinacle parce qu'elle apprend « qu'il a parlé du Chat comme il faut ». Tandis que, pour avoir désapprouvé le Chat, Clausel tombe au plus bas degré. Clausel était conseiller à la cour de cassation, depuis le retour de la monarchie.

Mme Joubert se démenait à la recherche d'un appartement pour les Chats... « Je vous reconnois bien là, cher Loup ; quand vous ne croquez pas les gens, vous vous mettez en

quatre pour les obliger... » Mme de Chateaubriand s'était demandé si elle ne prendrait pas un appartement faubourg Saint-Honoré. Les Joubert furent d'avis que c'était trop loin. Trop loin de la rue Saint-Honoré, le faubourg Saint-Honoré? Mais oui ! car il fallait voisiner tout de bon. Mme de Chateaubriand consentit qu'en effet ce faubourg était « trop loin des personnes que nous aimons à voir tous les jours ». Elle ajouta, ayant bon cœur et gardant un sentiment fidèle à ses amis que l'occurrence politique rendait pour un moment ses bêtes noires : « Ce serait, surtout, faire la route trop longue au pauvre Clausel, qui n'a plus la permission de ronfler chez ses amis plus tard que huit heures du soir. » Et puis : « Nous partons lundi ; j'espère vous retrouver encore à Paris. Si vous êtes sages, vous n'en sortirez pas : vous vous éviterez beaucoup d'embarras, et à moi beaucoup de déplaisir. Nous n'avons point de logement. Il fera cependant froid au mois d'octobre pour coucher dans la rue ; c'est une résidence d'ultra, qui ne convient ni à mes opinions ni à ma santé. » Chateaubriand, qui était allé à Paris, avait dit à sa femme qu'il rendrait visite aux Joubert et Mme de Chateaubriand l'avait annoncé aux Joubert. Il vint à Paris : les Joubert ne le virent pas. Il rentra donc à Noisiel, où Mme de Chateaubriand lui demanda des nouvelles de leurs amis : il n'en eut pas à donner... « Il dit, pour ses excuses, — car j'ai pensé à l'étrangler, — qu'il n'a pas eu un moment, vu qu'hors votre maison il a fait toutes celles de Paris, pour nous trouver un logement, qu'il n'a point trouvé... » Je ne sais pas si Mme de Chateaubriand croit comme à l'évangile à cette histoire. Elle ne le dit pas... « Adieu, le plus charmant des Loups si vous n'allez point à Villeneuve, mais de tous les loups le plus garou si vous partez. »

13 septembre 1817 : « On dit que Clausel est plus fou que jamais? Jamais cependant il n'eut plus besoin de son reste de tête, avec sa femme qui n'en a point du tout, et ses cinq filles qui voudront *fignoler* à Paris et mangeront en robes et en chapeaux jusqu'au bonnet et la soutane du pauvre juge... Vous allez rester à Villeneuve jusqu'au mois de décembre? Mme de Lévis doit se trouver fort mal de votre absence ; et nous qui vous précéderons à Paris, nous nous y ennuierons à la mort jusqu'à votre retour. Il paroît que le pauvre Frisel est réellement malade ; M. de Chateaubriand l'a trouvé fort changé ; j'en suis triste, car je l'aime sincère-

ment, tout en ne pouvant le souffrir... Pour les bonbons, ils étoient excellens ; et, accompagnés d'un ananas, c'étoit un vrai présent de roi... Adieu, chère dame que j'aime bien tendrement. »

Lonné, 25 septembre : « Vous êtes bien aise que je ne vous aie point donné mon adresse ; vous vous croyez par là dispensée de m'écrire. Mais vous savez qu'en m'adressant vos lettres à Mme de Chateaubriand, *la panne*, en Europe, elles me seroient parvenues... Je suis toujours fort souffrante, et je ne sais comment ma pauvre personne pourra recommencer à guerroyer cet hiver. Cependant si, à Paris, les députés sont pris, comme il y a apparence, parmi les secrétaires et scrutateurs des collèges électoraux, il y aura combats à mort, ou nous retournerons à 89 avec l'avenir de 93. Vive Molé et sa loi d'élection ! A présent qu'il est ministre, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, il peut bien dire : vogue la galère !... » C'est qu'il était, ce Molé, ministre de la Marine... « Écoutez : si vous m'aimez, si vous avez un peu plus de charité qu'un payen, vous n'éterniserez pas à Villeneuve. Si vous revenez promptement à Paris, je vous promets de ne pas passer un seul jour (de santé) sans aller amuser le Cerf, et j'emploierai mon dernier sou à lui faire faire des tartes royales de Berlin, et toute autre chose qui pourra lui être agréable. Nous espérons pouvoir nous loger dans la rue du Bacq, près le passage Saint-Thomas ; nous ne serions pas alors trop loin de vous, ni de l'infernale Chambre des Pairs ; c'est tout ce que nous voulons. Pour Mme de Lévis, elle va demeurer du côté de l'Élysée, nous serons toujours à cent lieues d'elle, mais je compte assez sur son amitié pour être sûre que la distance ne l'effrayera pas et que nous la verrons de même que si elle étoit à notre porte. Pour vous, on ne vous voit que dans les temps orageux ; cette amitié n'est pas aussi commode, mais elle est aussi sûre, et je m'en arrange : pour moi, qui suis parfaite, on me voit dans tous les temps... »

19 octobre, à Joubert : « J'ai été longtemps sans vous écrire, pour deux raisons : la première, c'est que j'ai été obligée d'écrire aux cinq maîtresses des châteaux que nous parcourons depuis cinq mois. La deuxième, c'est pour vous punir des trois semaines de trop que vous passez à Villeneuve... Mais revenez donc, cher monsieur et chère madame. Avons-nous tant de jours à demeurer ensemble pour en

retrancher encore? Si vous ne revenez que le 15 de novembre, vous serez reçus comme des chiens, parce que vous n'aurez fait que votre volonté et non la mienne, qui est que vous arriviez de suite... Mme Joubert me doit une réponse, c'est pourquoi cette lettre ne lui est point adressée ; elle ne recevra aujourd'hui qu'un million de tendres complimens, qu'elle ne croira pas : il n'est cependant que trop vrai que je l'aime beaucoup, et vous aussi... » Mme de Chateaubriand, qui est en veine de gracieuseté, envoie de bons souvenirs à M. de Bonneville, un ami des Joubert : « Dites-lui qu'il vienne avec vous à Paris, nous avons une chambre à lui donner... » Mais elle se ravise : « Non, ne lui dites pas cela. »

En 1818, Joubert, à soixante-quatre ans, souvent malade, faible et, de corps, très paresseux, avait accoutumé de ne presque plus sortir et même de ne se lever que vers la fin de l'après-midi pourvu qu'il se sentît un peu vaillant. Les belles dames venaient lui tenir compagnie : il les recevait, restant au lit et accoutré non sans coquetterie. Mme de Chateaubriand lui écrit, le 23 avril : « Mme de Lévis prétend que vous me voyez déjà au bord de votre lit. Ne vous en flattez pas, je suis extrêmement souffrante et ne peux encore songer à sortir de si tôt. Mais vous, qui ne gardez le lit qu'en souvenir de cette fameuse fluxion de poitrine, passée depuis tant de règnes, vous pouvez bien me faire la première visite. Mercredi est un bon jour : nous avons un foie de veau à dîner ; vous resterez à le manger ; et, pour Mme Joubert, parce qu'il n'y a pas de bonne fête sans elle, nous aurons un petit morceau de viande desséchée. Il n'y aura (*juro*) que le bon et féroce Clausel, de qui on ne peut se passer. Je sais que vous vous portez passablement, et Mme Joubert va un peu mieux, n'allez pas dire le contraire. »

Ils vieillissaient pourtant, les Joubert surtout, qui avaient une quinzaine d'années de plus que les Chateaubriand. Mme de Chateaubriand veillait à ne pas laisser la paresse empêcher qu'on ne voisinât... « Si vous étiez des personnes aimables et bien élevées, vous viendriez aujourd'hui dîner avec nous, et Frisel. Après le dîner, nous fermerons notre porte hermétiquement et nous causerons comme autrefois. Venez ! je vous en prie. M. de Chateaubriand dit que, s'il dîne avec le Loup et le Cerf, cela le remettra en joie et en santé : Mme Joubert, ne soyez pas indigne ! » En cas d'indignité de Mme Joubert, Mme de Chateaubriand se fâ-

chait, comme autrefois : « Les poulets sont achetés et beaucoup d'autres choses. On a prié Frisel parce que vous l'avez voulu. Vous nous avez mis en dépense au moins pour un louis et, quoique cela ne vaille pas grand'chose, c'est encore trop. Mort ou vif, que le Cerf vienne donc et vous aussi. Autrement le Chat reviendra furieux, et lui et moi ferons une mine de chien à Frisel. Vous avez du poulet, du saumon à la financière et un aloyau, etc., etc... Venez, sous peine d'encourir ma plus grande indignation. » Le mardi gras : « Si vous n'étiez pas fantasque, capricieux, incertain et plein de mauvaise volonté, et si votre bénigne épouse ne donnait pas dans tous vos dires, vous et elle viendriez manger, avec Clausel et nous, tous seuls, les restes infortunés de la plus belle des dindes. Il en reste encore cuisse et aile ; car nous n'étions, hier, que quatre à la dévorer, plutôt des yeux qu'autrement : nous étions tristes de ne vous point voir... » Avant de plier son billet, Mme de Chateaubriand ajoute : « Voulez-vous du blanc manger? »

ANDRÉ BEAUNIER.

(A suivre.)

Le Haut Commandement à la guerre

I

Il est rare et difficile, a dit Napoléon, de réunir toutes les qualités nécessaires à un grand général.

Ce qui est le plus désirable et met aussitôt quelqu'un hors de pair, c'est que chez lui *l'esprit* soit en équilibre avec le *caractère*. C'est ce que Napoléon appelait être *carré*, avoir autant de base que de hauteur. « Si, ajoutait-il, le caractère est de beaucoup supérieur, le général entreprendra, vicieusement, au delà de ses conceptions et, au contraire, il n'osera pas accomplir ses conceptions si son caractère demeure au-dessous de son esprit (1). »

Il citait Murat, Ney, comme ayant plus de courage et de caractère que d'esprit ; Augereau, Kléber comme inégaux à eux-mêmes, suivant les circonstances ; le prince Eugène de Beauharnais chez lequel l'équilibre entre le caractère et l'esprit était le seul mérite et suffisait néanmoins pour en faire un général distingué. Desaix, Masséna, Lannes, Davout étaient, à tous les points de vue, supérieurement doués.

La dernière guerre a eu également ses Ney, ses Augereau, ses Beauharnais, ses Davout et aussi, dans Galliéni et Lyautey,

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, édition de 1823, t. II, p. 16.

ses Bugeaud, ce type si équilibré du grand colonial que Napoléon ne connut pas et qu'il eût tant estimé !

Mais nul ne peut prétendre encore tenir la balance dans laquelle nos généraux doivent être pesés ; nul surtout se peser lui-même. Le temps seul donnera la formule et la valeur définitive de chacun.

II

D'une façon générale, dans nos États modernes, c'est le gouvernement qui conduit la guerre et c'est un ou plusieurs chefs qui conduisent les opérations.

Conduire la guerre, c'est en déterminer les théâtres principaux ou secondaires, offensifs ou défensifs, terrestres ou maritimes ; c'est les répartir entre les généraux et les amiraux en donnant, tout d'abord, à chacun leur rôle, les instructions et les moyens nécessaires pour remplir ce rôle ; c'est, par la suite, coordonner leurs actions et en assurer les répercussions au bénéfice de l'ensemble.

C'est, à l'extérieur du pays, maintenir et fortifier les alliances existantes, leur faire donner tout leur effet, en nouer d'autres si possible, se concilier les neutres ; puiser partout où on le peut les ressources morales, financières, matérielles propres à aider son propre pays et à nuire à l'adversaire.

C'est, à l'intérieur, mettre sur pied et porter à leur maximum de rendement toutes les ressources capables d'alimenter les armées et les flottes en cadres, en hommes, en vivres, armement, munitions, matériels de toutes sortes.

Conduire les opérations, c'est, sur un théâtre donné, et en exécution des directives générales reçues, prendre toutes les mesures stratégiques, administratives, tactiques pour détruire les forces organisées de l'ennemi et assurer son propre succès. Et cela est bientôt dit mais ne va pas, comme on le pense bien, sans quelques difficultés.

Par ailleurs, facile à établir théoriquement, la limite qui sépare la conduite de la guerre de celle des opérations est, en pratique, assez difficile à maintenir, si nombreux sont les points de contact et de pénétration, si dépendants du pouvoir central sont les différents chefs au point de vue des effectifs et du matériel, si désarmé pourtant ce même

pouvoir en face des possibilités ou des impossibilités qu'affirment les généraux. C'est bien moins de règles fixes que de la valeur réciproque des hommes, de leur énergie, de leur influence personnelle que découle, en définitive, l'action qu'exercent l'un sur l'autre le gouvernement chargé de la conduite de la guerre et le général chargé de celle des opérations. L'histoire de ces dernières années est pleine d'exemples à l'appui de mon affirmation : les mémoires de Falkenhayn et de Ludendorff (1) nous montrent ces grands chefs possesseurs successifs d'un pouvoir quasi dictatorial que leur disputent vainement des chanceliers sans relief, tandis qu'au-dessus de la lutte apparaît de temps à autre, comme dans une vision tragique, la figure blafarde et inutile de Guillaume II ; chez nous, en France, les plateaux de la balance oscillent, du début à la fin de la guerre, entre la prépondérance du généralissime et celle du gouvernement suivant les circonstances et les individualités.

*
* *

Le type essentiel du grand général tel que l'a décrit Napoléon et tel que lui-même en fournit la synthèse est de tous les temps ; mais l'état actuel de notre civilisation et de nos sciences appliquées, l'industrialisation de l'armée et les masses énormes d'hommes et de matériels qu'elle met en mouvement ; tous ces besoins nouveaux doivent élever, naturellement, l'esprit des chefs à leur usage et exigent d'eux des qualités qui n'étaient pas nécessaires autrefois.

Il faut qu'un général moderne soit, tout d'abord, hautement cultivé et distingué dans le sens le plus complet du mot, puis familiarisé avec les grandes questions économiques, financières, politiques — tant intérieures qu'extérieures — qui, en définitive, mènent le monde ou tout au moins l'agitent. Ces qualités lui sont indispensables tant pour comprendre, à demi-mot, les directives de son gouvernement et en assurer l'exécution, que pour mener à bien une résidence générale au Maroc, une mission en Syrie ou ailleurs, une brillante campagne comme celle du général

(1) Falkenhayn fut chef de l'état-major général (c'est-à-dire directeur des opérations militaires) du 14 septembre 1914 au 22 août 1916. Le duumvirat Hindenburg-Ludendorff lui succéda jusqu'à la fin de la guerre et chacun sait que, dans cette association, Ludendorff était l'unique tête.

Franchet d'Espérey en Orient, ou des interventions continuelles, comme celles du maréchal Foch. dans les questions internationales qui se traitent actuellement.

Ceci posé, je reprends la définition de Napoléon qui veut que le chef soit carré, ait autant de base que de hauteur, c'est-à-dire d'esprit que de caractère, mais je fais remarquer que chacune de ces vertus principales — *esprit et caractère* — ne se présente pas sous une forme simple, que leurs aspects sont, au contraire, multiples et leurs manifestations diverses. Et ce sont ces manifestations de l'*esprit* d'abord et ensuite du *caractère* chez le chef que je me propose d'analyser et de mettre en valeur successivement.

III

L'esprit chez le chef est la faculté qui lui permet de concevoir, d'organiser et de faire face à l'imprévu.

La conception s'étend au plan général de la campagne, puis, successivement, aux opérations de chaque jour et notamment aux batailles.

Les bases de la conception d'un plan de campagne sont, dès le temps de paix : d'une part les renseignements que l'on a sur l'adversaire, son état politique, social, économique et financier, ses alliances, la valeur de ses armées, son degré de résistance morale, le ou les théâtres probables des opérations ; d'autre part, les ressources dont on dispose soi-même et les intentions que l'on a sur la conduite de la guerre et sur les résultats qu'on en veut obtenir. Ces éléments permettent de fixer un but général à atteindre et d'orienter les premières opérations. Mais ensuite il y a lieu de compter avec la volonté de l'adversaire et la tâche du général devient une lutte constante pour dominer cet adversaire, lui imposer sa volonté et arriver, malgré lui, au but assigné. Ainsi, en 1914, au début de la guerre, nos intentions étaient offensives et ont dû, presque immédiatement, se transformer en actions défensives, puis en retraite ; tandis que, peu après, notre victoire de la Marne imposait aux Allemands le même problème, si compliqué, de revirement stratégique et tactique.

Les bases de conception d'un plan de bataille (épisode du plan de campagne) sont, d'une façon générale, la con-

naissance que l'on a de l'ennemi, de sa manière de combattre, de son état physique et moral, de la valeur du chef ; d'une façon plus précise, ce que l'on sait sur ses effectifs, les emplacements de son infanterie et de son artillerie, ses mouvements, ses intentions probables. Éléments parfois stables mais souvent fugitifs et changeants que l'intelligence la plus haute, l'intuition la plus fine, le sens psychologique le plus judicieux et cette sorte d'empirisme donné par l'expérience permettent seuls d'apprécier et de mettre à profit.

La conception d'un plan de campagne ou de bataille fait, en somme, tout de rien ou de très peu de chose. C'est une action créatrice comparable à celles d'où naquirent les plus grands chefs-d'œuvre. Action d'autant plus délicate, en la pratique, qu'elle ne dépend pas d'un seul mais doit savoir tenir compte des auxiliaires aussi bien que des adversaires et de ces sables mouvants qu'on appelle les événements et les hommes.

Aussi l'imagination, cette fille des dieux, qui semblait réservée jusqu'ici aux artistes, aux poètes et aux inventeurs, devient-elle, de plus en plus, nécessaire aux chefs de nos armées modernes.

Elle ne sert pas seulement à évoquer l'ennemi, sa situation psychologique et physique, ses intentions possibles ou probables comme le faisait si bien Napoléon, mais encore à inventer, à mettre debout spirituellement d'abord, puis matériellement et dans sa forme définitive, le plan que l'on adoptera soi-même en utilisant au mieux toutes les ressources que l'on a dans la main ou que l'on peut y réunir et surtout cette puissance formidable qui, venant de l'imprévu et du secret, frappe l'adversaire de ces coups soudains et irrésistibles qui arrachent la victoire.

Ludendorff, qui sait se rendre justice, affirme, dans ses *Mémoires*, que jamais l'ennemi n'a eu connaissance de ses intentions : il dit vrai et c'est ce qui explique, outre le mode nouveau et excellent de leur préparation, le succès foudroyant de ses offensives du printemps de 1918.

Dès le temps de paix, il faut avoir l'œil et l'esprit ouverts sur toutes les possibilités et même sur des impossibilités qui ne sont souvent qu'apparentes et momentanées. Qui eût cru, même en 1914, à la réalisation de cette utopie, les obus à gaz asphyxiants, à la réédification de murailles de Chine en fils de fer et à la résurrection, sous forme de

chars d'assaut, des éléphants d'Alexandre et d'Annibal? Pourquoi n'avons-nous pas vu, il y a dix ans, l'immense développement que prenaient le téléphone, l'automobile et l'aéroplane et que, centuplant les moyens d'action du commandement et de l'artillerie, ce développement allait rompre le vieux cadre tactique du dix-neuvième siècle et nous entraîner des maigres fronts de bataille napoléoniens, sur lesquels nous nous obstinions à raisonner, à ceux de toute une frontière, 400 kilomètres.

Il n'est pas douteux qu'après avoir pris une part importante à la dernière guerre, les agents matériels, dont je viens de nommer seulement les principaux, vont encore se perfectionner, grandir et se faire plus redoutables ; l'aéronautique, notamment, commençait à peine à s'organiser comme arme de combat et de destruction en 1918 ; on peut attendre d'elle des actions d'une ampleur, d'un rayon et d'une puissance qui étonneront ceux-là seuls qui, dès maintenant, ne veulent ni voir ni réfléchir ; d'autres engins, d'autres monstres destructeurs surgiront certainement, et l'électricité, entre autres, qui n'a pas encore parlé, pourrait avoir un mot sérieux à dire dans une prochaine guerre.

Un chef d'armée ne doit, pas plus qu'un chef de grande industrie, se laisser devancer par les événements et les progrès de la science ; son esprit constamment en éveil et en quête de progrès doit songer à tout pour l'utiliser au besoin, s'attendre à tout pour être à même d'y parer, attirer les chercheurs et les inventeurs, être lui-même un réalisateur ! Trop longtemps, militaires et industriels, nous nous sommes hypnotisés sur le passé et avons cru qu'il suffisait à l'avenir ; sans doute faut-il encore lui demander des principes mais non plus des méthodes, car celles-ci dépendent exclusivement des moyens que met à notre disposition une science toujours en évolution et en marche vers des découvertes insoupçonnées. Ce ne sont pas des âmes de chartistes mais de précurseurs que nous devons souhaiter à nos généraux et à leurs états-majors.

*
* *

Lorsqu'un plan est conçu, l'esprit du chef doit prévoir, étudier et organiser à l'avance tout ce qui peut en favoriser le développement, en aider l'exécution. Le calcul doit alors

venir, dans toute sa rigueur positive, à l'appui de l'imagination créatrice ; l'artiste se double du mathématicien : « Il n'est point, dit Napoléon, de grandes actions suivies qui soient l'œuvre du hasard et de la fortune ; elles dérivent toutes de la combinaison et du génie. Rarement on voit échouer les grands hommes dans leurs entreprises les plus périlleuses. Est-ce bonheur?... Non, mais parce qu'ils ont su maîtriser le bonheur. Quand on veut étudier les ressorts de leurs succès, on est tout étonné de voir qu'ils avaient tout fait pour l'obtenir (1). »

Tel n'est pas, dans sa merveilleuse épopée *Guerre et Paix*, l'avis de Tolstoï, ce génie qui voyait si faux. Pour lui, le général n'est pas le maître, mais l'esclave des événements ; il ne les dirige pas, il les subit ; ses plans de campagne ou de bataille, ses prévisions, ses ordres n'ont aucun effet sur l'issue des événements et ne sont que des mots. Alexandre, Annibal, César, Napoléon, cent autres tombent de leurs piédestaux et ne restent que les comparses vulgaires des drames où ils se sont estimés auteurs, en même temps que principaux acteurs. Vaniteux et falots *Chanteclers*, ils ont cru faire lever des soleils de victoires dont ils ne sont, en réalité, que les reflets pâlis et les annonciateurs inconscients.

Je signale simplement et sans le discuter, ce qui serait trop long, le danger de cet opium nihiliste, dont le poison, jadis, n'a peut-être pas été sans avoir quelque attirance. Mais aujourd'hui, ce n'est pas à nous, Français, qu'on peut venir conter de pareilles sornettes, nous savons trop bien l'influence qu'a eue sur la conduite de la guerre chez nos adversaires et chez nous l'action du haut commandement et, pour mieux dire, du commandement tout court. Nous avons trop senti de quel prix se payait, non pas même l'incurie, mais la précipitation, le manque de prévision et de sagesse et, au contraire, quels succès récompensaient la claire vision des chefs, l'exactitude de leurs idées et de leurs combinaisons.

Jamais guerre ne livra moins au hasard et ne se réclama davantage de l'étude, de la réflexion et du calcul ; jamais encore ne s'étaient présentés, dans le domaine militaire, des problèmes à solutions aussi mathématiques et jamais, par conséquent, n'avaient pesé à tel point, dans la balance,

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. VII, p. 236.

l'esprit du commandement et le travail des états-majors. Et cela saute aux yeux pour peu que l'on prenne la peine de réfléchir à la masse et à la variété de matériels, d'approvisionnements, d'engins, de munitions et de troupes de toutes armes que mettent en œuvre les armées modernes. Comment ces éléments si divers auraient-ils pu être mus, outillés, entretenus, coordonnés, mis en valeur chacun à leur place et à leur moment, puis lancés au combat, suivis, dirigés, ravitaillés sans des organes de direction et d'exécution parfaitement sûrs et adaptés, les uns et les autres, aux rôles qu'exigeaient de chacun d'eux leurs grades et leurs fonctions?

Il faut insister sur ce point non seulement pour être juste et rendre à chacun ce qui lui revient, mais encore pour être prévoyant et pour bien marquer que plus se développeront, avec le temps, la science et l'industrie de la guerre, plus se compliquera encore le rôle des chefs et des états-majors et plus ils devront mettre de soin, de zèle et d'intelligence à se tenir à hauteur de leurs fonctions.

* * *

Mais aussi capable que soit le commandement, aussi bien conçus qu'aient été ses plans de campagne ou de bataille, aussi bien agencés qu'en paraissent les rouages, il est évident que tout ne peut se dérouler dans la calme et impeccable ordonnance d'un drame conduit exclusivement par l'auteur et dont chaque acte va où il veut et comme il veut.

Bien des calculs seront trompés, bien des prévisions déjouées, bien des espoirs déçus. « La guerre, a dit Napoléon, ne se compose que d'accidents et, bien que tenu de se plier à ses principes généraux, un chef ne doit jamais perdre de vue tout ce qui peut le mettre à même de profiter de ces accidents (1). »

Il faut qu'un général possède à un degré, d'autant plus grand qu'il est lui-même plus haut placé, ce que l'on peut appeler la philosophie du commandement, dont le sang-froid est le trait distinctif, dont rien n'étonne le calme, qui reste imperturbable en présence des pires événements, des angoisses les plus cruelles. Cette philosophie ne doit pas

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. VII, p. 242.

être inerte, mais se doubler de l'esprit d'à-propos apte à réparer vite et bien et à faire cadrer avec le plan général toute déconvenue, qu'elle vienne d'un inférieur peu adroit ou d'un adversaire qui l'est trop.

C'est ce sang-froid que Napoléon appelait celui d'après-minuit, c'est-à-dire celui de l'improviste qui, en dépit des événements les plus soudains, laisse à l'esprit tout son calme et toute sa lucidité. Il prisait fort cette qualité qu'il estimait fort rare. Personnellement, il la possédait au suprême degré. « Il arrivait souvent qu'on le réveillât pour des circonstances instantanées ; il se levait aussitôt, on n'eût pas deviné à ses yeux qu'il venait de dormir ; il donnait ses décisions ou dictait ses réponses avec la même clarté, la même fraîcheur d'esprit que si c'eût été à tout autre moment (1). »

Il est à remarquer que ce courage d'après-minuit, c'est-à-dire ce composé de sang-froid et de présence d'esprit, a plus de chance de demeurer intact chez le second, chez le chef d'état-major par exemple, que chez le général en chef lui-même. Psychologiquement, en effet, le second doit se trouver moins affecté de la brusquerie ou de l'énormité d'un fait dont les conséquences sont moins directes pour lui ; son intelligence demeure plus libre dans une question qui n'est pas absolument personnelle et dont la responsabilité, en ce qui le concerne, est nulle ou du moins fort atténuée.

*
* *

Cette considération m'amène, au moment où je termine l'analyse de ce que j'ai appelé *l'esprit* chez le chef, à envisager, brièvement, le rôle de l'état-major dans le commandement.

Ce rôle est, naturellement, très variable suivant les personnes. Avec Napoléon, il était nul ou à peu près ; Berthier était, sans doute, un merveilleux archiviste et un remarquable distributeur de la pensée du chef, mais à aucun moment il n'a été inspirateur.

Si l'on considère le cas de généraux à envergure normale, on peut estimer, d'une façon générale, qu'un bon chef d'état-major a été pour eux, en bien des circonstances, un

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. VI, p. 279.

confident et même un conseiller des plus pratiques et des plus précieux.

« Au temps présent, dit déjà von der Goltz dans sa *Nation armée* (1), le généralissime ne peut tout faire personnellement ; même l'homme de génie aura besoin de collaborateurs indépendants et bien stylés. Combien plus un général en chef qui ne sera pas au nombre des étoiles de première grandeur ! Le commandement est trop compliqué pour un homme seul ; de plus, il y a des détails techniques qui exigent des connaissances spéciales. »

Jusqu'où va cette collaboration entre le général et son chef d'état-major ; jusqu'où va, d'autre part, la collaboration du chef d'état-major avec ses chefs de bureaux, aucune loi, aucun règlement ne le fixe, cela dépend entièrement du caractère et de la valeur de chacun.

Toutefois nous savons, à n'en pas douter, que, dans la guerre de 1870-71, le rôle de l'état-major allemand a été des plus importants, sinon prépondérant, et qu'il en a été de même de l'état-major japonais dans la guerre de Mandchourie.

En ce qui concerne la récente lutte mondiale, nous pouvons constater, dans le livre de Falkenhayn, qu'il ne parle jamais d'un général sans accoler immédiatement à son nom celui de son chef d'état-major, preuve de l'estime en laquelle il tenait ces derniers et du rôle qu'il leur attribuait en son esprit. Quant à Ludendorff, son successeur, il ressort également de ses *Mémoires* qu'il faisait le plus grand cas de ses collaborateurs, les voyait journellement, discutait avec eux et prenait toujours leur avis sur les questions concernant leurs spécialités ; bien plus, au cours de ses déplacements, il convoquait les officiers généraux et autres et conversait avec eux librement, ne dédaignant ni leurs idées, ni leurs appréciations, ni même leurs objections ; il me semble voir le général Pétain, au printemps de 1917, lorsqu'il voyageait comme grand médecin moral de l'armée française, alors malade.

Concernant les rapports de nos généraux avec leurs états-majors, nous n'avons rien d'aussi net que les écrits de Falkenhayn et de Ludendorff, mais nous pouvons affirmer qu'ils furent les mêmes que ceux des grands chefs allemands.

(1) Publiée vers 1880.

Les services qu'ont rendus nos officiers d'état-major, soit dans les hautes sphères, soit dans les moyennes (corps d'armée, divisions, brigades), n'ont pas été mis assez en relief aux yeux du grand public ; moi qui les ai vus de près et appréciés pendant plus de quatre ans, à toute heure du jour et de la nuit, dans la bonne et dans la mauvaise fortune, je me plais à rendre ici témoignage à la haute valeur professionnelle et morale et au zèle inlassable de ces parfaits auxiliaires. Des officiers d'état-major proprement dits, je ne sépare pas, bien entendu, les directeurs des différents services : intendance, santé, etc. Et j'estime qu'une mention spéciale est due aux chefs de l'artillerie et du génie qui ont été, pour les généraux près desquels ils étaient placés, de si distingués et si précieux collaborateurs !

Eu égard à l'espèce d'association qui finit par s'établir entre le général et son chef d'état-major, il est essentiel que le rôle de ce dernier reste exclusivement suggestif et intellectuel ; qu'il étudie ou fasse étudier les questions et les soumette ensuite au général qui seul tranche dans la plénitude de son initiative et de sa responsabilité ; toute autre manière de faire serait la négation du commandement.

IV

Outre l'esprit, dont je viens de parler, un chef, si l'on se reporte à la définition de Napoléon, doit posséder au suprême degré le *caractère*. Le caractère, c'est la faculté qui lui permet, après avoir conçu et étudié ses opérations, de les conduire. Cette conduite exige de lui : volonté, amour de l'initiative et des responsabilités, passion tenace des résultats à obtenir.

Lorsque après s'être entouré de toutes les lumières qu'il a jugées nécessaires, le chef a arrêté son plan d'opérations, il ne lui est plus permis d'hésiter, de tergiverser. Tout doit être oublié, sauf la décision prise, tout doit s'effacer devant la ferme volonté de l'appliquer à fond et d'en tirer toutes les conséquences. Même médiocre, un plan énergiquement poursuivi peut réussir ; même très bon, un plan exécuté avec mollesse avorte le plus souvent.

L'étude de la guerre russo-japonaise nous donne, à ce sujet, d'instructives leçons. Rien d'éclatant dans les con-

ceptions japonaises, elles sont méthodiques, rationnelles, et c'est tout ; mais quelle unité, quel soin et quelle énergie dans l'exécution !... Du côté russe, au contraire, avec de belles intelligences en haut lieu, quelle indécision et quelle méconnaissance du but de la guerre qui est, finalement, non pas de résister indéfiniment avec plus ou moins de bonheur, mais d'attaquer l'ennemi et de le battre.

C'est qu'il ne faut pas au chef un médiocre caractère pour engager à fond la bataille et pour la poursuivre jusque dans ses dernières conséquences !... Le joueur qui lance dédaigneux des poignées d'or sur le tapis, le spéculateur qui hasarde froidement sa fortune, sont de petits garçons à côté de celui qui jette, sans sourciller, dans la fournaise du combat des régiments et des régiments et qui doit continuer le lendemain et après encore, car les batailles sont longues de nos jours.

« Aussi, dit Napoléon, trouve-t-on rarement des généraux empressés à donner la bataille ; ils prennent bien leurs dispositions, méditent leurs combinaisons, mais là commencent leurs indécisions et rien de plus difficile et pourtant de plus précieux que de savoir décider (1). » J'ajouterai : et une fois la décision prise, de savoir la poursuivre.

*
* *

Une des charges les plus lourdes et en même temps les plus nobles qui pèsent sur la tête d'un chef, c'est la *responsabilité.*

Qu'une armée soit victorieuse ou battue, que des milliers d'hommes restent vivants ou meurent, qu'un pays soit enrichi ou ruiné, grandi ou abaissé, telle est l'alternative, le lot qui sera partagé entre les généralissimes opposés et, à des degrés divers, entre leurs collaborateurs. Pourtant c'est la marque du vrai chef de ne la point repousser, cette responsabilité, de l'aimer au contraire et de la rechercher, mais à la condition expresse qu'il ait une entière *initiative* et la libre disposition de son énergie et de celle de son armée, dans les limites du but qui lui a été fixé.

L'expérience démontre d'ailleurs, surabondamment, que les plans de campagne ou de bataille les mieux exécutés

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. I, p. 16.

ont été préparés par les chefs mêmes qui devaient les appliquer. Exemples : la plupart des grands généraux de l'antiquité et, de nos jours, Frédéric, Napoléon, Moltke.

Seul celui qui est à pied d'œuvre peut voir et se rendre compte, observer l'ennemi en même temps qu'il a le doigt sur le pouls de son armée, juger les possibilités et les impossibilités, parer un à-coup, saisir une occasion.

Initiative, amour des responsabilités, nobles vertus, quiconque éprouve en son cœur vos battements, celui-là peut n'avoir pas toutes les qualités d'un chef, mais il en a déjà l'âme ! Quiconque, au contraire, ne se sent pas, dans les circonstances difficiles, soulevé et comme porté sur vos ailes, n'a qu'une valeur de second plan ; il pourra, s'il est intelligent et zélé, rendre les meilleurs services dans un état-major, mais le commandement lui demeure interdit, c'est pour lui qu'a été fait ce vers :

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

* * *

Et j'en viens, maintenant, à la troisième des qualités que comprend le caractère chez le chef, c'est-à-dire la passion tenace des résultats à obtenir, l'énergie farouche dans la poursuite de la victoire et la fermeté inébranlable dans la défaite.

Malgré l'idée, théoriquement juste, qui nous fait concevoir comme beaucoup plus facile à pratiquer l'énergie dans la poursuite que la fermeté dans la défaite, il est à remarquer cependant que cette dernière vertu se rencontre plus souvent dans les annales de la guerre que l'autre et l'histoire de ces temps derniers n'est pas pour infirmer celle du passé.

Cela se comprend, d'ailleurs, à la réflexion, car limiter un échec, arrêter une retraite s'impose absolument, et aux yeux de tous ; il le faut, c'est une question de vie ou de mort. On y emploie donc avec la dernière énergie tous les moyens que l'on possède, chacun y va de tout son cœur et de toutes ses forces et fréquemment on réussit, témoin le redressement de la Marne, la défense de Verdun, et, au printemps de 1918, les barrages successifs dont nous avons arrêté les débordements de l'ennemi. Il faut ajouter, dans notre cas, celui d'une coalition, que le malheur resserre tandis que le bonheur la disloque.

En face de nous, par la fermeté et le courage dont ils surent faire preuve jusqu'au dernier moment, par la ténacité qu'ils mirent, alors, à défendre une situation désespérée, les généraux allemands et leurs officiers auraient sauvé leur honneur militaire, s'ils ne l'avaient, dès le début de la guerre, irrémédiablement perdu dans le meurtre, les incendies et les ruines systématiques et dans l'opprobre des traitements infligés aux populations des pays envahis et à nos prisonniers. Il y a tout de même des bornes à l'orgueil et à la sauvagerie : les Allemands n'en connurent aucune ; il est bon de le rappeler, notamment aux cœurs sensibles qu'apitoie maintenant la gêne de ceux qui tuèrent nos fils et dévastèrent, méthodiquement, le meilleur de la France.

Mais si l'insuccès à la guerre, portant en lui-même son antidote, tend à élever l'esprit du chef à la hauteur des circonstances et à surexciter son énergie, celle de l'armée et celle de la nation, il n'en est pas toujours de même du succès. Celui-ci est souvent un perfide qui endort les volontés dans la satisfaction d'un premier résultat et dans la crainte de l'effort continu et de ses risques. C'est en de pareils moments que la perspicacité et la volonté du chef doivent se montrer et oser !

Il faut d'abord que la perspicacité comprenne et pèse le succès, jusqu'à quel point il est effectif, jusqu'où il peut et doit être exploité.

Il faut ensuite que la volonté veuille exploiter, qu'elle ne se contente pas, pour éviter le risque, d'une demi-victoire. C'est déjà quelque chose, une demi-victoire ; cela flatte momentanément l'amour-propre et l'opinion et peut suffire à un caractère médiocre et peu clairvoyant ; malheureusement, cela se paye généralement d'une victoire totale à remporter un peu plus tard, sinon d'un échec à subir ou de toute autre manière.

Le succès, lorsqu'il est obtenu, a coûté cher, très cher, en hommes, munitions, matériel de toutes sortes ; un vrai chef veut en avoir pour ses dépenses et surtout mettre l'ennemi aussi bas que possible. Il doit être avide de continuer la bataille, de l'exploiter jusqu'au bout, de ne laisser à l'adversaire aucun loisir, aucun délai, aucun répit jusqu'à son anéantissement ou à sa disparition complète. Frédéric, Napoléon sont des modèles du genre ; la poursuite après

Iéna et Auerstædt reste célèbre dans les fastes de l'histoire militaire. Wellington, Blücher ont été grands, parce que c'étaient des assoiffés d'action et des infatigables ; Waterloo, Paris, Sainte-Hélène sont les fruits de leur ténacité et de leur entêtement.

L'armistice du 11 novembre 1918, qui nous a arrêtés à mi-chemin de la victoire, restera probablement, dans l'histoire, comme une des plus grandes fautes que la politique ait fait commettre à l'art militaire. L'ennemi était devant nous, défait, désorganisé, pantelant, déjà un genou à terre et prêt à toucher des épaules, quand il leva les bras et cria : « Kamerad. » Nous eûmes la faiblesse de l'écouter.

Carthage non plus ne sut pas, jadis, profiter des coups de tonnerre dont les victoires d'Annibal avaient ébranlé Rome, et quelques années plus tard, c'était, sur les rivages mêmes de l'Afrique et aux portes de la cité punique, la bataille de Zama, ce premier glas de sa destruction prochaine.

V

En conclusion, une remarque s'impose.

Aussi désirable que soit, pour un chef, l'équilibre absolu, dont parle Napoléon, entre les hautes régions de l'esprit et celles du caractère, encore est-il permis de distinguer.

Si les qualités intellectuelles peuvent, jusqu'à un certain point, souffrir d'être aidées et soutenues, il n'en va pas ainsi du côté moral : la volonté, l'amour de l'initiative et des responsabilités, la fermeté, la ténacité sont des vertus absolument personnelles, en dehors desquelles, pas plus dans une armée que dans une nation, il n'est de véritable chef. L'histoire générale et celle de ces dernières années en particulier l'ont surabondamment démontré.

Demain, comme autrefois, comme hier, c'est encore la valeur du gouvernement et celle du haut commandement, surtout leur énergie, qui seront les meilleurs gages de la puissance du pays et de celle de son armée.

GÉNÉRAL DE FONCLARE.

Le Centenaire de Gustave Flaubert

Gustave Flaubert, dont nous célébrons, cette année, le centenaire, — puisqu'il est né à Rouen le 12 décembre 1821, — n'a publié de son vivant que cinq volumes : *Madame Bovary* en 1857, *Salammbô* en 1862, *l'Éducation sentimentale* en 1869, *la Tentation de saint Antoine* en 1874 et *Trois Contes* en 1877. Il s'y ajouta bientôt sa dernière œuvre, inachevée, *Bouvard et Pécuchet*, qui parut après sa mort en 1881. C'est là-dessus que ses contemporains l'ont connu et que les critiques l'ont jugé. Il débutait tard, à trente-cinq ans, et il apparut comme un artiste scrupuleux, qui ne se satisfaisait pas aisément et produisait peu, au prix de grands efforts, appliqué, ou pour mieux dire, acharné à l'observation réaliste du présent, dont il se reposait en appliquant la même méthode à l'évocation imaginative du passé.

C'était le temps où l'esprit positif triomphait du Romantisme. Sainte-Beuve inaugurait en 1849, dans *le Constitutionnel*, la série des *Causeries du lundi*, qu'il poursuivra dans *le Moniteur* après s'être rallié à l'Empire. Taine, depuis 1853, défendait la doctrine positive avec une vigueur d'argumentation qui en imposait, et il la portait du domaine de la philosophie proprement dite dans celui de l'art. C'est à la peinture de Courbet, si je ne me trompe, et à ses premiers envois aux Salons de 1852 et de 1853 (*les Demoiselles de village fai-*

sant l'aumône à une gardeuse de vaches, — *les Baigneuses*), que fut appliqué pour la première fois le mot « réalisme ». Une revue, dirigée par Duranty, parut sous ce titre en 1856 : elle n'eut que six numéros. Elle était destinée à défendre les théories littéraires de Champfleury qui publiait des romans depuis 1853 et venait de donner *les Bourgeois de Molinchart* (1855). Dans le champ assez réduit de ses observations, qui se bornaient aux ébats de la jeunesse de son temps, aux ridicules de la petite bourgeoisie provinciale et aux passions du collectionneur, Champfleury défendait, à sa manière et avec ses moyens, la cause de la vérité dans l'art. Mais ses prétentions dépassaient ses mérites, car il ne visait à rien de moins qu'à la succession de Balzac. De son côté, Leconte de Lisle écrivait dès 1852, dans la préface des *Poèmes antiques* : « L'art et la science, longtemps séparés par suite des efforts divergents de l'intelligence, doivent désormais tendre à s'unir étroitement, sinon à se confondre. » Et s'efforçant de mettre, dans les sujets qu'il empruntait à l'histoire et à la légende, plus de vérité précise, il s'aidait de toutes les ressources de l'archéologie et de l'érudition pour évoquer l'âme et les mœurs des époques révolues.

Madame Bovary vint prendre place au premier rang, ou pour mieux dire, au-dessus des romans réalistes de cette époque, tandis que *Salammbô* apparaissait, six ans plus tard, comme une expression parfaite de cette union de la science et de l'art préconisée par Leconte de Lisle. Et Flaubert resta pour ses contemporains l'auteur de ces deux réussites. Ils ne virent dans *l'Éducation sentimentale* qu'une réplique aggravée de *Madame Bovary*, l'histoire vulgaire d'un médiocre jeune homme après l'histoire vulgaire d'une médiocre jeune femme, et qui allait être suivie de l'histoire plus vulgaire encore de ces deux bourgeois en qui la médiocrité s'épanouit et s'étale, *Bouvard et Pécuchet*. Dans l'intervalle, un nouvel essai de synthèse de la science et de l'art, *la Tentation de saint Antoine*, prodigieuse fantasmagorie, étayée sur une documentation précise, une minutieuse étude des hérésies du quatrième siècle et des mythologies du passé, ne fit guère que déconcerter les lecteurs qui avaient eu besoin d'un effort pour admirer *Salammbô*. Le triptyque des *Trois Contes* présentait un raccourci de la manière du romancier, appliquée aux trois époques qu'il confronte en trois récits symboliques : le paganisme avec *Hérodias*, le christianisme

avec *la Légende de saint Julien l'Hospitalier* et la réalité contemporaine avec *Un cœur simple.*

Mais voici que les rares ouvrages publiés par Flaubert ne représentaient qu'une partie de son activité littéraire et de son labeur obstiné de quarante années. Aux cinq volumes primitifs de l'édition Charpentier, les publications posthumes en ont ajouté une douzaine dont six, il est vrai, de *Correspondance.* La dernière en date des éditions complètes de ses œuvres (1) annonce dix-huit volumes. Et dans cet ensemble la proportion et la relation des parties sont renversées. L'importance de *Madame Bovary* diminue singulièrement. Il n'est plus possible de se fonder, avec Barbey d'Aurevilly, sur l'affirmation qu'elle fut « son premier mot, sur lequel il a vécu toute sa vie ». La vérité est que, quand Flaubert s'est mis à cette œuvre, il s'était essayé dans beaucoup d'autres et il produisait depuis quinze ans. Il avait même composé en entier, sous une première forme, *l'Éducation sentimentale* (1843-1845) et *la Tentation de saint Antoine* (1848-1849). C'est là qu'il faut aller chercher les premières manifestations de sa personnalité.

* * *

Il n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il commença la première *Éducation sentimentale*, composée de la fin de février 1843 à janvier 1845. Cette œuvre de jeunesse est entièrement différente de celle qu'il devait publier vingt-cinq années plus tard, en pleine maturité, et à vrai dire elles n'ont de commun que le titre. C'est le premier roman de Flaubert, qui ne s'était essayé jusqu'alors que dans « des confessions plus ou moins personnelles, des autobiographies à peine déguisées » (2). L'intention de l'auteur était évidemment d'analyser deux types de jeunes gens et de représenter un milieu de bourgeoisie parisienne sous Louis-Philippe. Mais l'étude des caractères et des mœurs est peu à peu débordée par l'expression de la sensibilité et de l'intellectualité romantiques. « Il me semble, dit l'un des héros à son ami,

(1) L'édition Conard.

(2) Louis Bertrand, *Gustave Flaubert*, VII, « La première Éducation sentimentale ». Voir *Premières œuvres*, t. II, 1838-1842, « Agonie », « Mémoires d'un fou », « Smarh », « Novembre (Bibliothèque Charpentier, Eugène Fasquelle, éditeur

que l'univers n'a jamais été pour d'autres aussi vaste et aussi sonore que pour nous deux. » C'est le délire de l'imagination mêlé à l'ivresse des sens : toute la fièvre de 1830. Il n'est pas douteux que Flaubert n'ait été nourri et grisé de ce lyrisme qui, de 1830 à 1840, a prodigué ses effusions. Et il se porte même jusqu'aux extrémités de la pensée romantique, jusqu'à cet idéalisme absolu dont nous trouvons l'expression confuse chez les romantiques allemands, un Novalis ou un Tieck : la croyance à la pensée absolue qui crée la réalité relative. Ne peut-on pas du moins, avec M. Louis Bertrand, interpréter ainsi le récit fantastique où Flaubert nous montre son personnage poursuivi par une hallucination et appliquant sa volonté consciente à la reproduire, contraignant la réalité d'obéir à sa pensée?

Mais déjà certains traits révèlent que Flaubert commence à se dégager des influences ambiantes, qu'il devient capable de critiquer son romantisme intellectuel et sentimental. Il manifeste sa clairvoyance et sa pénétration de psychologue dans le parallèle des deux héros du roman, Jules et Henry, l'homme d'action et l'homme de pensée. Il nous les montre traversant, l'un et l'autre, une grande passion et sortant de cette épreuve assagis pour le reste de leur vie. Ce romantique est capable de juger le romantisme : il se tient, si je puis dire, sur la ligne de partage des eaux. Et c'est une sorte d'impossibilité naturelle qui l'empêche de choisir sa pente. L'inspiration de Flaubert est dès maintenant et ne cessera de rester divisée contre elle-même. Ce premier trait domine toute son œuvre et doit nous servir, par-dessus tous les autres, à l'expliquer.

La Tentation de saint Antoine est probablement l'œuvre de Flaubert qui lui tint le plus au cœur ; c'est celle aussi à laquelle il consacra le plus de temps et revint avec le plus de persévérance. Nous en possédons trois versions successives : celle de 1849, celle de 1856, celle de 1874.

La première seule doit nous arrêter pour l'instant. Elle a été écrite du 24 mai 1848 au 12 septembre 1849. Il est à remarquer d'abord que l'auteur avait fait preuve d'une facilité qu'il ne devait pas conserver, puisqu'il lui avait suffi de quinze mois et demi pour abattre les 540 pages grand format qui composent le manuscrit de cette œuvre. Et l'ampleur de la forme n'est que le vêtement taillé à la mesure d'une conception très vaste. Flaubert y exprime un pan-

théisme qui rappelle celui de Spinoza et peut-être s'en inspire. L'univers se réduit, pour lui, à un jeu d'apparences, réglé par un déterminisme rigoureux, auquel sont soumises toutes les manifestations du bien et du mal, les civilisations, les religions. Un ordre inflexible gouverne l'évolution de la nature et de l'histoire. Le drame symbolique dans lequel Flaubert pose, en subordonnant l'une à l'autre, la question particulière du salut de l'ermite et la question plus générale de la victoire du christianisme, rappelle par là les moralités du moyen âge, mais devient bientôt pour l'auteur un prétexte à exprimer lui-même ses propres tentations, ses convoitises, la frénésie de son désir. Nous le voyons, au premier acte du drame, tenté doucement par les Péchés et incliné vers le doute qui lui permettrait de s'y abandonner, curieux des hérésies, prêt à écouter les faux prophètes. Au second acte, les Péchés s'appuient sur l'Orgueil et la Science et ils appellent à leur aide les splendeurs de la Fable et de l'Histoire pour tenter le saint ; ils lui opposent la vie innombrable de la Nature. Mais ces mirages eux-mêmes sont vains, et c'est ce que montrera le troisième acte, avant de conclure que les religions sont vaines comme le reste, ainsi que l'atteste le défilé des mythologies qui viennent témoigner de leur néant. Cependant, le soleil brille soudain parmi les ténèbres d'où avaient surgi tant de visions et l'ermite se met en prière. Mais le diable ne s'avoue point vaincu : « Je reviendrai ! »

L'impression que nous laisse cette lecture est celle d'un romantisme effréné, conduisant au nihilisme moral. D'un bout à l'autre, Flaubert donne libre cours à ses expansions lyriques, à ses « éperduments de style » et il prodigue les effets de couleur. Enfin il y a beaucoup de longueurs et de fatras. Aussitôt l'œuvre achevée, il convoqua ses deux amis, Maxime Du Camp et Louis Bouilhet, pour une lecture qui dura quatre jours consécutifs : « Si vous ne poussez pas des hurlements d'enthousiasme, leur avait-il déclaré avant de commencer, c'est que rien n'est capable de vous émouvoir. » Ses amis lui déclarèrent, eux, qu'il devait « jeter cela au feu. » Le coup était dur. Si nous en croyons le récit que Du Camp nous a laissé dans ses *Souvenirs littéraires*, Flaubert, écrasé, aurait poussé un véritable cri de douleur. D'après le même témoignage, il aurait reçu, des deux impitoyables censeurs, en même temps que ce conseil, le sujet de *Madame Bovary*, choisi tout exprès pour l'assagir.

*
* *

Il ne devait s'y mettre que deux années plus tard après un voyage en Orient avec Maxime Du Camp, qui dura du 29 octobre 1849 au début de mai 1850. Il y travailla de septembre 1851 au 30 avril 1856, dans la maison de Croisset, que son père avait achetée en 1844, et qui allait être désormais le théâtre de son activité littéraire. L'y voilà donc, écrivant péniblement *Madame Bovary*. Cette œuvre, que l'on a considérée longtemps comme son début, est au contraire, il faut le répéter ici, l'œuvre de sa maturité. Non seulement il a composé deux grands ouvrages, mais il a passé sa jeunesse et même son adolescence — on pourrait presque dire son enfance — à écrire. La première lettre publiée dans sa *Correspondance* est de 1830 : il avait neuf ans ! Cette même année, il avait installé un théâtre sur le billard de son père, à l'Hôtel-Dieu de Rouen. Au lycée, à l'âge de treize ans, il rédigeait un journal manuscrit *Art et Progrès*, et il entreprenait un roman sur Isabeau de Bavière. Nul ne fut, d'un bout à l'autre de sa vie, plus « homme de lettres » que ce bon géant de Flaubert, et c'est une considération qu'il ne faut jamais perdre de vue. Mais ne nous éloignons pas de *Madame Bovary*. A cette œuvre qu'on a pris l'habitude de considérer comme la plus parfaite expression de son talent, il s'attelait, par discipline, comme au plus fastidieux des pensums. Et c'est là pourtant qu'il allait donner sa mesure et manifester sa maîtrise, réaliser l'équilibre de ses puissances et de ses facultés, atteindre à l'exécution parfaite.

L'histoire que Du Camp et Bouilhet avaient donné à Flaubert la tâche de raconter était l'histoire réelle d'un certain Delamare, officier de santé à Ry. C'est un premier point très important à noter qu'elle devint l'histoire de Mme Bovary. Tout le sens de l'œuvre est dans cette substitution. Flaubert allait donc s'attacher à la réalité contemporaine, lui appliquer une observation minutieuse et serrée, procéder à cette étude patiente des personnages qui met en relief tous les détails de leur individualité et dégage en même temps les traits profonds par où s'exprime leur vérité universelle. Ce qu'il veut nous peindre, c'est la laideur, la médiocrité de la vie. Il s'y attache et il s'y complaît. Quiconque a lu une fois l'admirable scène du début ne l'a jamais oubliée :

« Nous étions à l'étude, quand le proviseur entra, suivi d'un *nouveau* habillé en bourgeois et d'un garçon de classe qui portait un grand pupitre... » C'est notre première rencontre avec Charles Bovary. Il était alors « un gars de la campagne, d'une quinzaine d'années environ », trop grand pour son âge, avec des cheveux « coupés droit sur le front comme un chantre de village, l'air raisonnable et fort embarrassé ». Il est vêtu grotesquement, et ne sait que faire de sa casquette, cette extraordinaire coiffure d'ordre composite que Flaubert appelle, entre deux essais pour en épuiser la description, « une de ces pauvres choses dont la laideur muette a des profondeurs d'expression comme le visage d'un imbécile. » Quand le professeur lui demande son nom, il articule d'une voix bredouillante un nom inintelligible qu'il est invité par deux fois à répéter. « Le *nouveau*, prenant alors une résolution extrême, ouvrit une bouche démesurée et lança à pleins poumons, comme pour appeler quelqu'un, le mot : *Charbovari*. » Nous le voyons, nous l'entendons et dès cette présentation incomparable il est là devant nous tout entier, avec sa vulgarité placide, sa candeur et ses gaucheries. Plus tard, après un minimum d'études médicales, il deviendra un obscur praticien de village, et il épousera Emma Rouault, fille d'un fermier normand très positif, mais qui a été élevée comme une demoiselle au couvent des Ursulines et dont l'adolescence a été effleurée des souffles romantiques. De la première ligne du roman à la dernière, Flaubert s'est appliqué à nous laisser de Charles Bovary l'impression d'un pauvre être médiocre, vulgaire et ridicule. Et il n'est pas un des personnages, principaux ou accessoires, qui ne soit médiocre aussi. Mais la médiocrité la plus épaisse, la plus étalée, la plus satisfaite, celle sur laquelle s'abat le plus impitoyablement l'ironie de l'auteur, parce qu'elle s'épanouit dans la sottise et la bassesse, c'est celle du pharmacien Homais.

Je ne crois pas, quoi qu'on ait pu dire, que Flaubert ait eu un autre dessein que de la peindre, et de la peindre fidèlement, patiemment, en observateur exact, impartial et désintéressé. Dessein volontaire, d'ailleurs, et volontairement poursuivi, à force d'obstination et de patience. Il observe les gens comme un naturaliste observe des échantillons d'une espèce animale ou végétale, comme lui-même, à l'âge de seize ans, s'amusait déjà à observer, pour un chapitre fantaisiste d'histoire naturelle, le « genre commis ». On a dit

que Flaubert avait voulu dénoncer le danger du romantisme, que son livre signifiait : Voyez ce que les grandes aspirations lyriques, les vagues exaltations, peuvent produire d'immoralité, de chutes et de misères sans grandeur. Oui, sans doute, transportées dans la vulgarité de la vie, où cette pauvre Emma Bovary est comme immergée. Et ce qu'il y a de romantisme en elle se réduit, quand on y regarde de près, à bien peu de chose. Qu'on ne nous parle point de ses « grandes aspirations lyriques ». Nous ne voyons que ses « vagues exaltations » : rien de plus. Dans ce monde où tous les personnages sont vulgaires et médiocres, Mme Bovary représente un des aspects de la médiocrité.

Mais c'est la médiocrité de quelque chose qui pourrait être grand, du désir et du rêve. Seule, entre tous les personnages du roman, elle sent « l'insuffisance de la vie » et elle en cherche la cause : avec quel accent elle se demande, un jour de mélancolie, ou plutôt Flaubert se demande pour elle, d'où venait « cette pourriture instantanée des choses où elle s'appuyait » ! Il nous découvre le tourment de cette âme inapaisée dont les aspirations ne préparent que des chutes. « Mais, s'il y avait quelque part un être fort et beau, une nature valeureuse, pleine à la fois d'exaltation et de raffinements, un cœur de poète sous forme d'ange, lyre aux cordes d'airain, sonnant vers le ciel des épithalames élégiaques, pourquoi, par hasard, ne le trouverait-elle pas? Oh ! quelle impossibilité ! Rien, d'ailleurs, ne valait la peine d'une recherche ; tout mentait ! Chaque sourire cachait un bâillement d'ennui, chaque joie une malédiction, tout plaisir son dégoût, et les meilleurs baisers ne vous laissaient sur la lèvre qu'une irréalisable envie d'une volupté plus haute. » Voilà bien ce qu'on a appelé le mal du siècle, et Flaubert, qui n'en fut sans doute jamais guéri, ne l'était certes pas lorsqu'il en étudiait les effets avec tant de complaisance chez Mme Bovary et faisait graviter autour d'elle tous les personnages de son œuvre qu'elle domine de sa souffrance en même temps qu'elle s'auréole de notre pitié.

C'est en ce sens qu'on peut dire qu'il a mis quelque chose de lui-même dans le personnage d'Emma Bovary ; et c'est pour cela qu'elle est devenue le personnage principal, le personnage central du roman. Comme Mme Bovary, Flaubert souffrait de la médiocrité des gens et des choses, et ce petit monde d'Yonville, c'est encore par ses yeux que nous le

voyons, quand il s'applique à nous le faire voir par les yeux de son héroïne. Flaubert n'a pas réussi autant qu'il le croit à se détacher de sa propre personnalité, de ses idées, de ses sentiments, de ses goûts et de ses manières de voir ; mais il s'est mis à l'école de la réalité et dès lors le problème de l'art s'est réduit pour lui à celui de la représentation parfaite, de l'équivalence entre l'objet même et l'image que l'art nous en donne. Il savait pourtant que l'art ne consiste pas à tout copier ni à copier n'importe quoi. Nul ne sut mieux que lui sacrifier et choisir. Son réalisme consista surtout à exclure de ce choix la fantaisie et le caprice, à leur substituer un principe rigoureux et « objectif » : celui de la cohérence et de l'organisation. Poussant, ainsi qu'il aimait à le faire, la vérité de ce principe jusqu'au paradoxe, il disait à propos de *Madame Bovary* : « Les observations de mœurs, je me fiche bien de ça ! » Et de même il écrivait à Sainte-Beuve, à propos de *Salammbô* : « Je me moque de l'archéologie. » Qu'est-ce à dire? Écoutons-le s'expliquer : « Si la couleur n'est pas une, si les détails détonnent, si les mœurs ne dérivent pas de la religion et les faits des passions, si les caractères ne sont pas suivis, si les costumes ne sont pas appropriés aux usages et les architectures au climat, s'il n'y a pas, en un mot, harmonie, je suis dans dans le faux. Sinon, non. Tout se tient. » Cette fois il n'y a plus de paradoxe. Flaubert parle comme un artiste conscient de son art, et il est dans le vrai. La loi est la même, d'ailleurs, pour chaque phrase que pour le livre entier : « Une phrase est viable quand elle correspond à toutes les nécessités de la respiration. Je sais qu'elle est bonne lorsqu'elle peut être lue tout haut. Les phrases mal écrites ne résistent pas à cette épreuve, elles oppressent la poitrine, gênent les battements du cœur et se trouvent ainsi en dehors des conditions de la vie. » Nous comprenons la raison profonde de cette manie qu'il avait de les faire passer, comme il disait, par son « gueuloir ».

Madame Bovary est un chef-d'œuvre d'organisation dans le fond et dans la forme, dans le détail comme dans l'ensemble, dans la parfaite harmonie des personnages et du cadre, dans la construction de la phrase comme dans la structure des caractères. Pour la première fois, le roman parvenait à une solidité et à un équilibre qui en faisaient une réussite de l'art au même titre qu'une tragédie de Racine, une fable de La Fontaine ou une oraison funèbre de Bossuet.

*
* *

Mais Flaubert avait hâte de se détourner d'une matière si ingrate, dont le maniement, durant cinq années d'effort ininterrompu, l'avait excédé. Quand il eut, comme il disait dans son langage énergique et trivial, « ficelé la Bovary », il revint à une inspiration toute différente, à cette *Tentation de saint Antoine* qui était son œuvre de prédilection et dont la première forme, coulée d'un jet en 1848-1849, ne le satisfaisait pas. Il la revisa, l'élagua, la remania, et le manuscrit était prêt pour l'impression quand les poursuites judiciaires contre *Madame Bovary*, en 1856, vinrent l'effrayer. Il n'est pas besoin de rappeler qu'à la suite de la publication dans la *Revue de Paris*, le ministère public, après bien des hésitations, et plus peut-être pour atteindre la revue que pour frapper l'auteur, s'était décidé à traduire Flaubert devant le tribunal correctionnel en l'inculpant d'outrage aux bonnes mœurs et à la religion. Il fut acquitté ; mais le coup lui avait été très dur, car ce grand homme de lettres menait la vie la plus bourgeoise et tenait à sa tranquillité. Il tenait surtout à renfermer son labeur dans la dignité de la réserve et du silence ; il avait horreur d'être traîné au grand jour de la place publique, exposé à tous les regards. Il craignit que la publication du *Saint Antoine* n'aggravât son cas, ne lui attirât de nouvelles difficultés. Il se contenta d'en publier quelques fragments dans *l'Artiste*, une revue que dirigeait son ami Arsène Houssaye. Et il se met, le 1er septembre 1857, à son roman de *Carthage*, qui devint *Salammbô*, et fut terminé en avril 1862.

Flaubert y appliquait à l'antiquité et à l'Orient africain les procédés et la méthode qui lui avaient servi à nous représenter ses contemporains normands et le village d'Yonville dans *Madame Bovary*. La matière est différente ; mais l'art est le même, et pareil l'effort. Au mois de juillet 1859, le malheureux auteur, épuisé et « las jusqu'à la moelle des os », écrit à Feydeau que « peu de gens devineront combien il a fallu être triste pour entreprendre de ressusciter Carthage ». Il lui est donc enfin permis d'oublier le présent dans l'évocation d'un passé où s'offrent à lui les prestiges de l'antiquité et de l'Afrique. Son imagination d'artiste s'exerce enfin sur une matière à laquelle elle peut se soumettre, et il se

repose ainsi de la haine, du dégoût, de l'écœurement que lui inspirent la réalité contemporaine, la platitude, la trivialité de la vie moderne. Quel merveilleux alibi pour un homme excédé des spectacles qui l'entourent, avide d'échapper à tant de laideurs ! En même temps il montrera de quoi il est capable, avec un sujet qui lui permet d'appliquer strictement ses doctrines d'art, et il préparera le public à cette œuvre de haut style et de grande science que doit être *la Tentation de saint Antoine.* « Le drapeau de la doctrine sera, cette fois, franchement porté, je vous en réponds ! » écrit-il aux Goncourt le 3 juillet 1860.

Ce serait donc une grande erreur de considérer *Salammbô* comme un roman historique. Flaubert n'a rien de commun ni avec Walter Scott, ni avec le Hugo de *Notre-Dame de Paris*, ni avec Dumas père. Il nous a dit formellement ce qu'il avait voulu, et c'est quelque chose de tout à fait nouveau : « Fixer un mirage antique..., appliquer à l'antiquité les procédés du roman moderne » Tout son effort tend, comme dans *Madame Bovary*, à la représentation fidèle, exacte, impartiale. Il a soigneusement étudié sur place le décor de son roman et il a lu toute une bibliothèque. Si certains professionnels de l'histoire, ceux qui, après cinq cents pages de discussion où ils entre-choquent des opinions contraires, concluent que nous ne savons rien de positif sur la Carthage romaine, non plus que sur la Carthage punique, traitent *Salammbô* avec dédain, d'autres, à qui nous pouvons croire, nous assurent qu'en matière d'archéologie punique l'opinion de Flaubert n'est pas négligeable. Mais nous avons son propre témoignage ; il voulait faire une œuvre d'art ; il choisissait, ne prenait que l'essentiel et, comme les grands classiques, cherchait seulement la vraisemblance plutôt que l'exactitude documentaire. « Quant à l'archéologie, elle sera probable, voilà tout. Pourvu que l'on ne puisse pas me prouver que j'ai dit des absurdités, c'est tout ce que je demande. » Il visait par-dessus tout à la beauté, et, comme les grands classiques encore, il voulait qu'à travers cette beauté rayonnât le vrai, — l'éternelle vérité de la nature et des âmes. Voulez-vous voir un de ses paysages? Voici Carthage au lever du soleil, la description fameuse que Sainte-Beuve relevait déjà, lors de l'apparition du livre, comme un chef-d'œuvre.

... Mais une barre lumineuse s'éleva du côté de l'orient. A gauche,

tout en bas, les canaux de Mégara commençaient à rayer de leurs sinuosités blanches les verdures des jardins. Les toits coniques des temples heptagones, les escaliers, les terrasses, les remparts, peu à peu, se découpaient sur la pâleur de l'aube ; et tout autour de la péninsule carthaginoise, une ceinture d'écume blanche oscillait, tandis que la mer couleur d'émeraude semblait comme figée dans la fraîcheur du matin. A mesure que le ciel rose allait s'élargissant, les hautes maisons inclinées sur les pentes du terrain se haussaient, se tassaient, telles qu'un troupeau de chèvres noires qui descend des montagnes. Les rues désertes s'allongeaient ; les palmiers, çà et là sortant des murs, ne bougeaient pas ; les citernes remplies avaient l'air de boucliers d'argent perdus dans les cours ; le phare du promontoire Hermæum commençait à pâlir. Tout au haut de l'Acropole, dans le bois de cyprès, les chevaux d'Eschmoûn, sentant venir la lumière, posaient leurs sabots sur le parapet de marbre et hennissaient du côté du soleil.

L'écrivain d'aujourd'hui qui connaît le mieux ces décors africains, M. Louis Bertrand, nous dit très justement que cette page incomparable dépasse de beaucoup la simple exactitude historique : « Elle a traduit hier, elle traduira demain la splendeur de l'aube se levant sur une grande ville orientale et méditerranéenne. » Il en est de même des personnages. Ils sont des contemporains d'Hamilcar, d'abord, des Africains du troisième siècle avant notre ère. Mais il y a en eux quelque chose de plus : Mâtho, c'est l'obscur soldat qui devient un chef et un héros, parce qu'il aime la fille de son général, et Salammbô, c'est la forme voilée et muette qui exprime tout le mystère et toute la poésie de l'Orient ; c'est, d'une vérité plus générale encore, la vierge tout animée de curiosité et de désir qui conquiert au prix de sa virginité et de sa vie le voile de la déesse et reste mélancolique devant son rêve accompli. Elle est la sœur splendide et plaquée d'or de la pauvre Bovary.

Une seconde fois, nous voilà obligé de dire que Flaubert n'est peut-être pas sorti de lui-même autant qu'il le croyait, quand il a écrit ce livre somptueux, tout plein de l'Afrique et des mirages de l'antiquité. Nous y retrouvons sa grande tristesse romantique, son désenchantement infini et, pour tout dire d'un mot, son nihilisme moral. Mais au lieu d'exprimer tout cela directement dans des effusions lyriques, comme l'eût fait un romantique de 1830, il s'effaçait derrière des

décors et des personnages évoqués avec un soin jaloux et une précision minutieuse. Cet effort vers l'impersonnalité, vers l'impassibilité, c'est pour Flaubert le principe même de l'art, qui consiste essentiellement dans la représentation.

* *

Et voilà pourquoi un invincible attrait ramenait Flaubert à une réalité qui lui était odieuse et qu'au prix du plus fastidieux labeur il s'appliquait à traduire dans tout le détail de sa platitude et de sa médiocrité. Peut-être était-il poussé par le juste instinct des exigences de son art, qui avait besoin de cette discipline du réel ; mais surtout il obéissait à un autre instinct, celui qui pousse l'artiste à s'affranchir de la tyrannie du réel en jouant avec lui, en le réduisant à n'être plus qu'une matière d'art, dominée par l'esprit, asservie et soumise. *Salammbô* avait paru le 24 novembre 1862. Dès le mois de mars 1864, Flaubert reprenait l'idée de *l'Éducation sentimentale* qu'il commençait à écrire le 1er septembre. Il en avait pour cinq ans.

C'est une œuvre désolante et morne que cette longue histoire d'une âme qui lentement et progressivement s'enlise dans la platitude de la vie, histoire d'une faillite ou d'une abdication. Frédéric Moreau est un jeune bourgeois d'intelligence moyenne et de caractère moyen, prédestiné à la médiocrité. Il vient vivre à Paris, en 1840, avec des rentes moyennes, mais suffisantes, et ce sont ses expériences de dix-huit années que nous retrace le livre. Il nous est représenté dans sa vie au jour le jour avec ses amis. Tous ces jeunes gens ont de vagues et vastes ambitions, selon la loi de leur âge : l'un rêve de gloire littéraire, un autre est préoccupé de réformer le monde ; celui-ci veut être riche et celui-là n'aspire qu'à se dévouer ; ils se rangent dans les partis politiques, et tel d'entre eux semble prêt à s'élancer à la conquête du pouvoir. Attendons un peu ; laissons passer les années, ou plutôt suivons pas à pas, suivons jour à jour leur marche lente ; que restera-t-il des chimères de la jeunesse? Rien. Dans l'existence insignifiante de Frédéric Moreau, aucun événement ne se détache : elle s'allonge comme une route monotone qui ne mène nulle part. Et il en est de ses compagnons comme de lui-même. Le seul sentiment que laisse subsister en eux cette usure des jours, c'est le morne

désenchantement devant la vanité de toutes choses et l'inutilité de la vie. Vanité que vient souligner encore, si je puis dire, le seul rayon de lumière posé sur cette universelle désolation. Frédéric a aimé, sans jamais le lui dire, une jeune femme qu'il a, dans sa jeunesse, rencontrée par hasard, Mme Arnoux, et il ignore même si elle a deviné cet amour. Un soir, après bien des années, quand il croit l'avoir oubliée, quand il n'est plus qu'un pauvre être usé, laminé, sans ressort, elle reparaît. Elle lui avoue qu'elle n'a point ignoré son amour et qu'elle le lui a silencieusement rendu. Elle lui fait aujourd'hui cet aveu parce qu'il tombe dans le passé comme une pierre dans le vide. Et, si nous le comprenons bien, il est là pour accentuer l'ironie suprême d'une existence où la seule poésie fut celle d'un amour qui se révèle quand il n'a plus la force de vivre et qui ne laisse entre les mains de l'homme qu'une mèche de cheveux blancs. Quelques critiques ont cru que Flaubert, en illuminant de ce pâle rayon la bourgeoise vieillesse de son héros, s'élevait un instant au-dessus de son nihilisme ordinaire. Il me semble qu'il le souligne plutôt en nous laissant entendre que l'amour de Frédéric Moreau et de Mme Arnoux n'échappe au néant de toutes les réalités humaines que parce qu'il est resté en dehors de leur cercle fatal. Reconnaissons donc que l'auteur de *l'Éducation sentimentale* n'a point démenti celui de *Madame Bovary* et de *Salammbô* et qu'il garde tous ses droits au titre dont il s'était gratifié lui-même : aumônier des Dames de la Désillusion.

N'est-ce pas en cette qualité même, et par suite des dispositions d'où elle dérive, qu'il se remet aussitôt, et avec la volonté d'en finir cette fois, à son vieux sujet favori : *la Tentation de saint Antoine*? Il avait remanié en 1856 la version primitive de 1848-1849. Il va la reprendre et durant quatre années — avec l'interruption de l'année terrible — travailler à l'élaguer, à la remanier, à la préparer pour l'impression. Nous savons par sa correspondance qu'il s'était mis à la tâche le 3 juillet 1870. Un mois plus tard, la guerre éclatait. Les premiers revers plongèrent Flaubert dans un abîme de tristesse. Bientôt ce fut l'invasion. En décembre, Flaubert quitte sa maison de Croisset, occupée par les Prussiens, et s'installe à Rouen avec sa mère. Il ne devait rentrer chez lui que le 1er avril 1871, et le jour même il reprenait son œuvre où il l'avait laissée, cette œuvre qui conclut, elle aussi, à l'universelle inutilité de tout. Le premier *Saint*

Antoine, que M. Louis Bertrand a publié en 1908, est, nous l'avons dit, une confession personnelle coulée dans le moule d'une moralité du moyen âge et toute débordante de lyrisme. Flaubert s'est substitué à son personnage, et ce sont ses propres « tentations », ses idées nostalgiques, ses désirs, ses rêves, qu'il exprime ou symbolise dans le cadre complaisant où elles trouvent place, à peu près comme les idées de Gœthe venaient se distribuer dans le cadre de son *Faust*. Le double thème qui s'exprime à travers les visions et les méditations de cette œuvre débridée, c'est celui de la frénésie du désir et de sa vanité. Ce n'est point un fait négligeable que cette œuvre ait occupé Flaubert pendant vingt-cinq années, et qu'il en ait composé à de longs intervalles trois rédactions successives. La troisième, celle de 1874, est marquée par un effort vers l'objectivité et l'impersonnalité. Son dessein s'est précisé : ce que veut Flaubert, maintenant, ce n'est plus figurer, dans le raccourci d'une légende, l'évolution de l'humanité tout entière. L'œuvre a pris une allure historique et critique ; elle vise à reproduire l'esprit et la couleur d'une époque, à évoquer la crise intellectuelle et morale qui a bouleversé l'âme antique aux derniers jours du paganisme. Mais cette crise même garde sa signification symbolique, et il y subsiste bien encore quelque chose du lyrisme primitif. De là son caractère complexe, composite et assez déconcertant. Au lecteur qui veut saisir l'originalité de Flaubert et comprendre la nature de son génie, elle n'apporte guère, me semble-t-il, aucun élément nouveau ni particulièrement significatif.

Et j'en pourrais dire autant de la dernière œuvre, inachevée et posthume, *Bouvard et Pécuchet*. Elle est le pendant et l'antithèse de *la Tentation de saint Antoine*, comme se répondent et s'opposent *Madame Bovary* et *Salammbô*. Flaubert s'était plu à dresser en face l'un de l'autre, soutenus par le même effort, animés par le même art, son roman contemporain et son roman de l'antiquité ; voici maintenant qu'après le défilé des visions, des mythes, des légendes et des systèmes où s'exprime la vitalité du monde ancien, il va nous présenter l'encyclopédie de la sottise moderne. A peine eut-il terminé la version définitive de *la Tentation de saint Antoine*, Flaubert conçut l'idée d'un roman où, suivant ses propres expressions, il exhalerait sa colère et se débarrasserait de ce qui l'étouffait ». Dans une lettre du 19 août 1872,

à son amie fidèle Mme Roger des Genettes, il fait allusion à ses nouveaux projets littéraires : « Je suis si dégoûté de tout que je ne veux pas maintenant publier. A quoi bon? Pourquoi? Je vais commencer un livre qui va m'occuper pendant plusieurs années... C'est l'histoire de ces deux bonshommes qui copient une espèce d'encyclopédie critique en farce... Pour cela il va me falloir étudier beaucoup de choses que j'ignore : la chimie, la médecine, l'agriculture. Je suis maintenant dans la médecine. Mais il faut être fou et triplement frénétique pour entreprendre un pareil bouquin. Tant pis ! A la grâce de Dieu... »

L'idée de ce roman n'était pas nouvelle en lui. Flaubert n'avait pas encore seize ans lorsqu'il publia dans un journal de Rouen, *le Colibri* (1), une fantaisie où on la retrouve en germe. Nous y avons fait allusion. Elle était intitulée : *Une leçon d'histoire naturelle : genre commis.* Et c'est bien encore le même penchant qui le portait aux charges de « l'Hôtel des Farces » et du « Garçon », personnage imaginaire créé par Le Poittevin, sorte de fantoche « dans la peau et les manches duquel, nous dit le *Journal des Goncourt*, Flaubert et son ami passaient et les bras et leur esprit de blague », et incarnaient la bêtise bourgeoise. On peut dire que dès sa jeunesse Flaubert avait été obsédé par le dessein de dresser un inventaire des inepties et des sottises humaines. Peu à peu il avait formé un recueil, qu'il enrichissait chaque jour, de banalités, d'opinions toutes faites, de jugements préconçus, de comparaisons usées. Le *Dictionnaire des idées reçues*, comme il l'appelait, constituait le répertoire où il puisait des arguments pour entretenir son indignation contre les bourgeois et les Philistins de l'art. « Je crois, écrivait-il en décembre 1852, je crois que l'ensemble serait formidable comme *plomb*. Il faudrait que, dans tout le cours du livre, il n'y eût pas un mot de mon cru, et qu'une fois qu'on l'aurait lu, on n'osât plus parler de peur de dire naturellement une phrase qui s'y trouve. »

Pendant neuf années consécutives, de septembre 1872 jusqu'à sa mort, s'interrompant à peine pour écrire les *Trois Contes* et sa comédie *le Candidat*, Flaubert se donna tout entier à la préparation et à la rédaction de ce livre ingrat et bizarre, de ce sottisier à peine romancé où il déversait le trop-plein

(1) 30 mars 1837.

de sa mauvaise humeur et de ses écœurements. « Je vomirai sur mes contemporains le dégoût qu'ils m'inspirent... Je ne peux pas, dans une lettre, vous exposer le plan d'un pareil bouquin. » Singulier bouquin en effet, conçu dans la manière d'une « scie » d'atelier, et exécuté avec le sérieux d'une œuvre philosophique. En rappellerons-nous la donnée? Deux expéditionnaires, d'intelligence médiocre, font connaissance sur un banc du boulevard Bourdon où ils se sont assis, l'un venant de la place de la Bastille, l'autre du jardin des Plantes. Rendus à la liberté et parvenus à l'aisance, Bouvard grâce à un héritage, Pécuchet grâce à des économies, ils décident de s'organiser une vie rationnelle, achètent une maison de campagne et une ferme et commencent la série de leurs expériences. Mais ils échouent pitoyablement dans toutes leurs entreprises : culture, distillation, fabrication des conserves. Alors ils abordent sans plus de succès diverses sciences, pour finir, après être tombés dans les manies les plus grotesques, par vendre leur maison et par reprendre leur ancien métier de copiste. Ils avaient rapetissé à leur mesure tout ce qu'ils avaient touché, et déformé selon l'infirmité de leur intelligence les idées mêmes qu'ils avaient essayé de s'assimiler. C'est une réplique en double exemplaire, avec simplification systématique, du personnage de M. Homais.

Comment Flaubert a-t-il pu se complaire dans une fiction qui le faisait vivre perpétuellement avec ces deux imbéciles, voir par leurs yeux, penser avec leur propre esprit? Nous le voyons parvenu ici à la limite d'une tendance ; et cela précise son cas. Il vieillissait ; de fréquentes indispositions trahissaient le malaise de l'organisme, et surtout les causes de tristesse se multipliaient : échec de *l'Éducation sentimentale*, perte des amis les plus chers, Louis Bouilhet, Sainte-Beuve, Jules de Goncourt, puis, aussitôt après la grande douleur de la guerre et de l'invasion, la mort de Théophile Gautier, d'Ernest Feydeau, de George Sand. D'autres amis s'étaient éloignés dans la retraite. Flaubert se sent isolé ; il est las de son long effort ; et pour se détacher de lui-même, pour exercer ses facultés d'artiste, il apporte à jouer avec les deux bourgeois qu'il tient sous ses prises la même infatigable obstination, la même patience cruelle, la même délectation un peu féroce qui font s'attarder le chat dans ses jeux avec la souris. Pour apaiser un peu le perpétuel tourment que lui cause la disproportion entre le

rêve et la réalité, il n'a plus d'autre ressource que de s'acharner impitoyablement contre cette réalité. Le scrupuleux écrivain, dans ce cas encore, croyait rester plus que jamais fidèle à sa doctrine de l'impersonnalité. Nous ne saurions partager sa conviction. Un critique l'a dit en termes aussi justes que décisifs : « Ces expériences incessamment renouvelées de la bêtise bourgeoise deviennent vite fastidieuses et fatigantes. L'accumulation des petits faits, vraisemblables ou vrais chacun isolément, a quelque chose d'artificiel, de mécanique : ces bonshommes sont des caricatures sèches et tristes. C'est là surtout que l'ironie s'alourdit jusqu'à la cruauté : précisément parce que Flaubert prend son point de départ dans son préjugé personnel, c'est là qu'il y a le moins de vérité objective, et, sous la platitude du détail, le plus de fantaisie arbitraire. Cette étude n'est qu'un vieux paradoxe romantique traité par le procédé naturaliste (1). »

* * *

Le naturalisme, voilà, en effet, où aboutissait virtuellement la progression des trois œuvres modernes de Flaubert : *Madame Bovary*, *l'Éducation sentimentale*, *Bouvard et Pécuchet*. Le 16 avril 1877, six jeunes écrivains, Paul Alexis, Henry Céard, Léon Hennique, J.-K. Huysmans, Octave Mirbeau et Guy de Valmont (Maupassant), donnaient au restaurant Trap un dîner en l'honneur de Flaubert, Édouard de Goncourt et Émile Zola. Le lendemain, les journaux annonçaient la naissance de l' « école naturaliste ». Au mois d'avril 1880, le manifeste de l'école paraissait sous la forme d'un recueil de nouvelles : *les Soirées de Médan*. Mais s'il revient à Flaubert quelque responsabilité indirecte dans la formation de cette école qui se réclamait de lui, il serait inexact de rattacher ses ouvrages à l'esthétique qu'elle a formulée et de le considérer lui-même comme un naturaliste. Flaubert est un romantique qui s'est efforcé d'appliquer au roman la doctrine que Théophile Gautier, quelques années plus tôt, s'était attaché à réaliser dans la poésie : la doctrine de l'art pour l'art. C'est elle qui fait l'unité de son œuvre et qui en harmonise ou, plus justement peut-être encore, en réconcilie les deux tendances et les deux aspects. C'est elle qui

(1) Gustave Lanson, *Histoire de la littérature française.*

nous permet de comprendre pourquoi l'auteur de *Madame Bovary* est aussi celui de *Salammbô*, pourquoi l'auteur de *l'Éducation sentimentale* a substitué la seconde version à la première et pourquoi enfin il ne publia qu'une troisième version de *la Tentation de saint Antoine*.

Mais s'il était aisé à Gautier, avec son tempérament de peintre et ses dons de réalisation plastique, de pratiquer paisiblement, sereinement, la doctrine de l'art pour l'art, la tâche était beaucoup plus malaisée à Flaubert, tout hanté des visions, des imaginations et des passions romantiques. Or, le romantisme agonisait ; ou plutôt tout ce qu'il y avait de factice en lui, tout ce qui ne répondait qu'à un besoin du temps où il s'était épanoui, à un moment de la sensibilité et du goût, tout cela mourait chaque jour. Le lyrisme sentimental était usé ; et d'autre part dans l'évocation du passé, dans la couleur locale, dans le pittoresque, on ne se contentait plus d'un décor au badigeonnage violent ou des oripeaux du costume. Le roman s'était dégagé avec Balzac. Mais il restait à lui conférer la dignité et l'autonomie de l'œuvre d'art : c'est ce qu'essaya Flaubert. Pour mieux l'affranchir des tyrannies de la pensée et du sentiment, il proclama qu'il fallait le rendre impersonnel et le réduire à la représentation de l'objet. De là le double effort de *Madame Bovary* et de *Salammbô*. Ce ne sont pas, nous l'avons vu, nous l'avons dit, nous l'avons répété, des œuvres aussi impersonnelles ni aussi objectives que Flaubert veut bien le croire. Mais si sa personnalité transparaît, c'est à travers la représentation de l'objet, sans que celle-ci perde rien de sa netteté, de sa précision, de sa valeur propre. Et c'est pourquoi son art a cessé d'être romantique pour devenir réaliste. Ce terme de réalisme, appliqué à Flaubert, doit être pris dans son sens propre, étymologique et normal : il signifie l'accord avec la réalité, la subordination au réel. Pour éviter que son art reste limité à la réalité présente, dont la platitude l'écœure, Flaubert passait de *Madame Bovary* à *Salammbô* et de *l'Éducation sentimentale* à *la Tentation de saint Antoine*. Ses disciples naturalistes, qu'ils s'appellent Paul Alexis, Huysmans ou même Maupassant, ne dépasseront pas le cercle de cette réalité ; bien plus, comme s'ils ne la trouvaient pas encore assez sordide, ils en recueilleront tous les déchets, en rechercheront toutes les laideurs, toutes les tares. Ce n'est plus seulement par sa manière, mais aussi et surtout par sa ma-

tière que se caractérisera le naturalisme, tandis que l'art de Flaubert faisait consister le réalisme dans l'accord de l'expression avec son objet, et cherchait la beauté dans la qualité de cet accord, dans la perfection de cette expression.

Et nous sommes peut-être ainsi en mesure maintenant de comprendre la position très particulière, très exceptionnelle de Flaubert, l'originalité de son cas. Pour échapper au romantisme, qu'il avait en quelque sorte dans le sang, il se donnait un objet en dehors de lui, et c'est dans la représentation de cet objet, splendide ou navrant, qu'il cherchait à satisfaire, en même temps que son sens de l'art, les irrésistibles impulsions de sa nature romantique. Il les satisfaisait, en effet, soit en se donnant la joie d'égaler par sa représentation la splendeur de l'objet, soit en relevant, si je puis dire, le défi de la banalité et en traînant la désolante bassesse de l'objet à la lumière crue de l'art, en le vidant de son contenu, en le contraignant à n'être plus qu'une forme où s'affirment la maîtrise de l'artiste, sa victoire purificatrice.

Un tel idéal, un tel effort, nous expliquent comment Flaubert était devenu une sorte de maniaque littéraire, pour qui il n'y avait au monde « rien de vrai qu'une phrase bien faite ». Il s'est hypnotisé dans le culte de l'art, dont il était à la fois le prêtre et le martyr, dans une sorte de mysticisme esthétique où il s'abîmait comme l'ascète dans la contemplation divine, quand il ne se raidissait pas comme le stoïcien pour qui la vertu réside dans l'effort, indépendamment de la valeur de l'acte et de son objet. Entre tant de déclarations qui se rapportent à son idéal, — car aucun écrivain n'a tant parlé et tant écrit de son art, — je n'en veux rappeler qu'une, si caractéristique et si heureusement exprimée : « Je me souviens d'avoir eu des battements de cœur, d'avoir ressenti un plaisir violent en contemplant un mur de l'Acropole, un mur tout nu, celui qui est à gauche quand on regarde les Propylées. Eh bien ! je me demande si un livre, indépendamment de ce qu'il dit, ne peut pas produire le même effet. Dans la précision des assemblages, le poli de la surface, l'harmonie de l'ensemble, n'y a-t-il pas une vertu intrinsèque, une espèce de force divine, quelque chose d'éternel comme un principe? »

L'homme qui parlait ainsi de l'art et qui, inspiré par cet idéal, appliqua tout son talent, soutenu par une longue

patience, à le réaliser dans le roman, ne pouvait pas laisser le genre comme il l'avait trouvé. Nous lui devons d'avoir élevé le roman à la perfection de l'œuvre d'art. Mais nous savons aussi ce qu'il lui en coûta d'efforts, d'obstination et de tourments. L'exemple était difficile à suivre. C'est une autre partie de son héritage que ses disciples naturalistes ont recueillie, une partie infiniment moins noble, et moins bienfaisante et de moins de valeur aussi. Par l'effet de son romantisme, Flaubert n'avait su voir dans son temps que ce qui en fait la médiocrité, la trivialité, la platitude. Il y a en tout temps de la beauté, de la grandeur ; il n'est que de la découvrir et de l'exprimer. Flaubert la cherchait ailleurs. Après lui, ses héritiers ne la cherchèrent plus. Lui-même n'avait pas su se maintenir à la hauteur de ses chefs-d'œuvre. Les successeurs se réclamèrent de *l'Éducation sentimentale* et de *Bouvard et Pécuchet*. La juste réaction qui s'est dessinée contre eux, et qui dure encore, n'a pas été sans nuire assez sensiblement à la gloire du maître. Celle-ci n'est plus, il s'en faut bien, ce qu'elle fut de 1875 à 1890. Mais les écoles passent et les œuvres restent, celles du moins qui méritent de vivre. Et toujours elles dépassent le cadre des formules, parce que toujours l'exécution, fort heureusement, déborde le système. De ce point de vue, la postérité n'a sans doute pas tort de s'en tenir aux chefs-d'œuvre de Flaubert : *Madame Bovary* et *Salammbô*. S'il est nécessaire à la critique de regarder son œuvre de plus près, d'en suivre la genèse et le développement, le lecteur a bien le droit de se borner aux réussites parfaites, à celles où s'affirme la maîtrise de l'écrivain et l'originalité de son apport. Et n'est-ce pas, après tout, par là seulement qu'il mérite de vivre?

Firmin Roz.

Caroline Gêvrot[1]

XVIII

— Mademoiselle Gévrôt !... Une caisse arrive pour vous, mademoiselle.

Ainsi m'interpellait d'en bas la voix de Rosalie. Je descendis, intriguée ; et, un instant, l'idée folle me vint que c'était la caisse que j'avais vue la veille sur le cabriolet jaune ; pourchassé par les gendarmes, le complice de Lise avait dû renoncer à l'emporter et, ne sachant que faire de ce colis compromettant, me choisissait pour recéleuse ! Je fus vite rassurée : la boîte à mon adresse ne ressemblait pas à l'autre ; elle venait de loin, du fond de l'Autriche, et contenait une belle fourrure de zibeline et de l'astrakan gris, envoi du baron Anicelli.

Le messager de Naufreville, qui avait apporté la caisse, s'éloignait à peine que le piéton (2) arrivait et me remettait quatre lettres : un courrier de ministre ! Rosalie en sema la nouvelle dans toute la maison ; j'en recueillis encore de la gloire. Une des lettres était de mon oncle ; une autre de ma sœur Hermance, à qui le colonel Anicelli avait envoyé de Vienne de la dentelle et un fort beau camée, et qui me le faisait savoir. Les deux autres lettres m'étaient écrites par le baron et par le capitaine Norbert.

(1) Voir la *Revue* des 15 juillet, 1er, 15 août et 1er septembre.

(2) Nom donné dans les campagnes, il n'y a pas longtemps encore, au facteur parce qu'il faisait son service à pied.

Bien que me parvenant le même jour, elles étaient de dates différentes. Le baron m'écrivait le 4 juillet du village d'Ebersdorff, avant la bataille de Wagram ; le capitaine, le 7, après la bataille, sans indication de lieu, sinon que la cavalerie avait franchi le Russbach, s'apprêtant à poursuivre l'ennemi dans la direction d'Hollabrün : « La fortune des combats, me disait-il, nous a ravi l'incomparable Lasalle. Il est tombé à l'instant de la chute du soleil : l'astre et le héros disparaissaient ensemble. Nous l'avons enseveli sous les lauriers de la victoire, teints, hélas ! de son sang imprudent et généreux. Pour moi, une fois de plus, j'ai traversé impunément les tumultes de Mars ; une éraflure à la jambe ne compte pas. Rassurez donc les miens : mon père aimé et vénéré, ma sœur et mon beau-frère et ma nièce Robertine que vous formez au culte des Muses comme à celui de l'Empereur. Élevée par vous au sein de la Nature et dans la tradition latine, cette chère petite barbare deviendra, un jour, par son savoir et ses vertus, une émule des Julie et des Cornélie. »

A quelle Julie si vertueuse faisait-il allusion? Ce ne pouvait être assurément à la fille ou à la petite-fille d'Auguste ! Je pense qu'il n'en savait rien lui-même et qu'il avait mis là Julie comme tout autre nom romain. Par cette citation, on voit que le capitaine n'écrivait pas plus simplement qu'il ne parlait. Pourtant, dans sa lettre, tout n'était pas ainsi oratoire et sentimental ; une phrase, vers la fin, retint mon attention : « Le colonel vous a écrit brièvement (en effet, sa lettre était courte, d'ailleurs pleine de cœur et de courtoisie) ; il eût dû vous avertir, et me charge de le faire, que votre préfet Caffarelli, comme lui d'origine italienne, comme lui enfant du Languedoc, est son intime ami ; selon les circonstances, il importe que vous en soyez informée. Le colonel ne demande qu'à vous rendre service et si vous, ou quelqu'un vous intéressant, aviez besoin du préfet, vous voilà prévenue. »

Quelqu'un m'intéressant (car, moi, l'hypothèse était peu vraisemblable), Robertine? Que voulait le capitaine Norbert par cette espèce de post-scriptum? Prévoyait-il telle conjoncture, prochaine, où la bienveillance du préfet aurait sujet d'intervenir? Et je me rappelais une parole de M. de Fagues : « Mon beau-frère est un esprit pratique et précis. Ne vous laissez pas prendre à ses divagations et à ses allures d'écervelé : ce sont modes de hussard. »

De me poser à moi-même ces questions, d'admirer et de faire admirer les présents du baron Anicelli ne me fit pas perdre de vue

la découverte du portrait. Mais, après le déjeuner, comme j'allais emmener Robertine pour procéder à l'exploration des combles, parut au jardin M. de Fagues avec les inévitables Théo et Cyp, gambadant. Lui, avait un air soucieux et, d'un regard, me fit entendre son désir de me parler. Dès que les enfants se furent éloignés dans leurs jeux :

— Le brigadier fait déjà son enquête. Vous allez être interrogée.

— Moi?

— Certainement. N'étiez-vous pas sur la route suivie par le cabriolet au sortir de Naufreville? à la même heure? Vous êtes le dernier témoin qui l'ait vu.

— Comment le sait-on? Je n'ai rencontré personne.

— On vous a vue quitter le village dans cette direction ; et quand le cabriolet a traversé la place, et à quelle allure ! on a même fait la réflexion qu'il allait vous rejoindre aux environs de chez Lefranc.

— On? Je ne vous demande pas qui !

C'était Mme de Fagues. Je me souvins qu'en remontant en voiture, elle avait eu une seconde d'arrêt pour me suivre des yeux. J'encaissai ce procédé à son passif ; en qualité de petite bourgeoise française, Dieu sait si j'avais l'épouvante de la Justice et des gendarmes ! Grâce à Mme la comtesse, j'allais avoir affaire aux tribunaux de mon pays. Ennuyée et furieuse, je racontai tout à M. de Fagues. Quand j'eus fini, il planta dans mes yeux son regard le plus pénétrant :

— Ainsi vous n'avez rien vu que l'on ne sache déjà : que le cabriolet jaune, venant de Naufreville par le chemin du bois dans la direction de la route de Cherbourg a tourné à gauche par le chemin de traverse ; rien d'autre !

Je me taisais, gênée... Puis, me revint à la pensée la recommandation de Lise Rocreux, dans le billet de l'ombrelle : *Que Mlle Gêvrot se taise; si elle parlait, elle en aurait un amer repentir.* Oui, Robertine était intéressée en toutes ces histoires. Et il ne fallait pas que l'on connût l'arrêt de la voiture à la maison Lefranc, la remise de la caisse ; là était le nœud de l'affaire, et je demeurais le seul témoin. Je me tournai vers le comte :

— Je comprends ; je dirai ce que j'ai vu, c'est-à-dire rien qu'on ne sache déjà.

— Je vous en prie ! et il me pressa la main.

Les enfants revenaient autour de nous :

— Demain, je vous enverrai un numéro du journal qui donne les détails et l'explication de cette déplorable aventure.

Plus tard, au moment de repartir pour Meusey, il me dit, à part :

— Alors, vous aviez reconnu?...

— Grand-Luc, parce que je le savais absent du château et à cause de son habitude de se tenir de biais sur la banquette. Ce n'était d'ailleurs qu'une supposition, je n'ai pas vu son visage ; mais comment d'autres ne l'auraient-ils pas vu, par exemple, à la traversée du village, entre des maisons, de quelque côté qu'il se tournât? Reconnaissable à ce point, il est bien imprudent !

— Moins que vous le croyez ; il ne se trouverait personne dans le pays pour le dénoncer.

Le lendemain matin, un domestique du château de Meusey vint apporter des oignons de cyclamens, un melon, des caramels préparés par les blanches mains de Mme de Fagues pour sa nièce et que je ne fus pas la dernière à goûter (l'avait-elle prévu? je ne pense pas, elle les eût faits moins bons) ; enfin, il me remit un numéro de journal de la part du comte. Je m'en allai dans la salle d'Andromaque, et pendant que Robertine, des livres sur les genoux, repassait ses leçons en regardant voleter un rouge-gorge ou en étudiant la forme du nez d'Adromaque, je lus ce qui suit :

« Accident de voiture mystérieux à Naufreville. Encore les Chouans ! — Hier à Bretteville-l'Orgueilleuse, vers deux heures, le brigadier Marius Lévêque attendait sur le seuil de la maison de gendarmerie que le gendarme Le Bihan lui amenât son cheval, afin d'aller avec lui en correspondance entre Saint-Contest et la Folie. On sait que le bourg de Bretteville est bâti le long de la route de Cherbourg, toute droite par là sur une longue étendue ; on trouve la maison de la gendar erie à gauche, une des dernières si l'on vient de Caen. C'est ainsi que le brigadier, qui regardait du côté de Caen, vit de loin venir un cabriolet dont l'attelage attira son attention ; un cheval de volée était adjoint au limonier, à droite du brancard ; un voyageur, seul, conduisait de l'intérieur.

« Le brigadier hésita d'autant moins à l'arrêter au passage pour lui demander ses papiers que l'on avait été informé par la police de Caen des démarches d'un individu suspect cherchant à louer, pour plusieurs jours, un cabriolet qu'il conduirait lui-même ; il disait avoir affaire en divers lieux, jusqu'à Saint-Lô, et se proposait de revenir par Bayeux et Courseulles. Il n'avait pas trouvé de loueur qui y

consentît ; toutefois, on avait envoyé son signalement dans les brigades du département. Ce signalement, comme cela a lieu souvent, était un peu vague, mais, tel quel, ne s'appliquait guère au voyageur... à moins que celui-ci ne fût habilement grimé et déguisé. D'ailleurs, il montra des papiers parfaitement en règle, au nom d'un sieur Chauverot, représentant d'une maison de quincaillerie de Lisieux ; il répondit d'une manière satisfaisante à toutes les questions du brigadier, dit qu'il allait au Vieux-Pont et à Bayeux, mais avec des détours pour voir des clients ; que, le lendemain, il pensait être à Arromanches et de là gagner Port, et Isigny, terme de son voyage.

« Son air calme et convenable fit bonne impression sur le brigadier Lévêque qui, en lui rendant ses papiers, observa seulement que la petite caisse, liée sur le porte-malle en arrière, paraissait bien lourde pour son volume, à la manière dont les brancards se relevaient par devant ; « à quoi, dit le rapport, le sieur Chauverot avait répondu « que la quincaillerie, c'était du métal et que le métal pesait lourd. » Le brigadier le laissa repartir ; mais, l'incident avait attiré quelques curieux, dont un gamin qui resta causer avec le gendarme : « Avez-« vous vu, monsieur le brigadier, la belle pipe du bourgeois? Quand « il a vidé sa poche de tous ses papiers, il l'a tirée avec eux ; une pipe « en *cul-de-mer* qui représente une tête de tigre, et culottée ! M. L..., de « Naufreville, a la pareille. » Le brigadier Lévêque, qui n'est à Bretteville que depuis six semaines, n'avait jamais vu le sieur L..., homme d'affaires et marchand de biens du pays ; mais il le connaissait de nom et n'ignorait pas qu'on le disait en relations avec les Chouans et fort suspect. Tout en écoutant l'enfant, il suivait des yeux le cabriolet qui s'en allait dans la direction de Bayeux.

« Lorsqu'il le vit quitter, à quatre cents mètres environ, la route impériale pour prendre à droite le chemin de Naufreville, il se dit qu'il avait été joué et que le possesseur de cette pipe si particulière ne pouvait être que le sieur L... Tout juste à ce moment, le gendarme Le Bihan amenait les chevaux ; lui aussi, en sortant de la cour de la gendarmerie, regardant du côté de Bayeux, avait vu ce cabriolet jaune et même, doué d'une vue excellente, il affirmait que quelqu'un, à l'angle des deux routes, était monté dans la voiture.

« Le brigadier n'hésita plus ; laissant là la correspondance de Saint-Contest, il sauta en selle et donna l'ordre à Le Bihan de venir avec lui ; ils prirent le galop. Ils auraient dû, semble-t-il, rejoindre assez vite le cabriolet ; mais celui-ci, comme on l'a su depuis, une

fois engagé dans le chemin de Naufreville, s'était mis à filer un train d'enfer. Ce chemin est tournant et le pays couvert de bois ; les gendarmes ne voyaient pas la voiture devant eux ; ils l'entendaient seulement. D'après le bruit qu'elle faisait, ils estimèrent d'abord qu'ils gagnaient sur elle et même, un moment, se crurent près de l'atteindre ; mais, quand elle fut entrée dans le village, ils cessèrent de rien percevoir. Une charrette, chargée de foin, que son conducteur manœuvrait maladroitement, peut-être exprès, se mit en travers de la route ; ce ne fut qu'une minute de retard, mais les minutes sont précieuses dans une telle poursuite et il fallut en perdre une autre pour se renseigner sur ce qu'était devenu le cabriolet.

« Le Bihan, plus ancien que son chef au dépôt de Bretteville, savait que le sieur L... a deux maisons à Naufreville : l'une derrière l'église et qu'il habite, une autre à la sortie du village, avec un jardin où, dans la journée, souvent il s'occupe. Une bonne femme leur dit que la voiture à caisse jaune avait pris cette dernière direction. Les gendarmes repartirent en éperonnant leurs chevaux ; mais ils atteignirent trop tard la maison L... Si, comme il est probable, le cabriolet s'y était arrêté, il en était déjà reparti. Les deux hommes, sans ralentir, continuèrent tout droit jusqu'à la route de Cherbourg, et une fois là, comme il était invraisemblable que le cabriolet fût retourné sur Bretteville, ils poussèrent dans la direction de Carcagny. Ils acquirent enfin la certitude qu'aucun cabriolet jaune n'y avait été vu, que le fugitif leur avait échappé et rentrèrent sur des bêtes à moitié fourbues, penauds et ne comprenant pas ce qui avait pu se passer.

« Or, ce qui s'était passé était très simple. A cinquante mètres à peine de la maison L... s'embranche un chemin de traverse qui passe derrière le château de Naufreville et va aboutir à la route de Caen à Creully. Se voyant sur le point d'être atteint, le voyageur du cabriolet s'était jeté dans ce petit chemin, non sans hardiesse, mais par un très sage calcul. Le brigadier Lévêque avait bien remarqué l'entrée de ce chemin, mais Le Bihan, qui le connaissait, jugea impossible qu'avec son attelage la voiture s'y fût engagée ; le cheval de volée eût dû galoper sur le talus et le cabriolet s'y serait brisé tout de suite.

« Il ne s'y brisa que beaucoup plus loin, presque au bout du chemin, près la route de Creully où des cultivateurs, revenant des champs, le découvrirent le soir, versé sur le côté, une roue en morceaux, un

brancard rompu et la capote crevée. Les harnais, sauf la bride et la bricole du limonier, étaient à terre ; la petite caisse, remarquée à Bretteville sur le porte-malle, avait disparu. Il y avait du sang à terre, témoignant qu'un des chevaux avait été sérieusement blessé. En en effet, le lendemain matin, on trouva ce cheval, affreusement couronné, qui était tombé ou s'était couché dans un fossé, entre Cairon et Lasson ; c'était le cheval de volée, un cheval bai, qu'on dut abattre. Quant au limonier, un percheron blanc, il fut reconnu à Bretteville, par où il revenait tout seul vers Caen, au pas ; il marchait péniblement, le poil des reins et de la croupe rebroussé, la peau du ventre sillonnée de marques de liens ; on avait dû fixer sur son dos un poids lourd et meurtrissant, une ou plusieurs caisses. Il a été ramené à son propriétaire.

« Où allait ce cabriolet jaune? à quelle besogne était-il destiné? Le voyageur était-il bien le sieur L...? Qui est cet autre qui monta dans la voiture au coin de la route de Cherbourg et du chemin de Naufreville et qui prit les guides, car, à la traversée du village, c'était lui qui conduisait, de la banquette de devant? Des gens de Naufreville, qui ne peuvent nier l'avoir vu, prétendent ne pas le connaître. Qu'est devenue la caisse dont le poids avait étonné le brigadier Lévêque? Des perquisitions, que l'on dit commencées, et des arrestations dont on parle, nous renseigneront, espérons-le, sans tarder. Il est probable que c'est une nouvelle équipée des Chouans et l'on suppose qu'il s'agit d'un transport de fonds volés. Ce qu'il y a de certain, c'est que le sieur L... a disparu ; sa famille le dit en voyage ; nous verrons bien ! M. Chauverot, représentant de commerce, citoyen parfaitement honorable, est à Lisieux, qu'il n'a pas quitté ces derniers jours ; ses papiers, exhibés à Bretteville par le voyageur du cabriolet, lui ont été dérobés la semaine dernière dans des circonstances étranges. On voit que cette affaire s'annonce obscure et compliquée. Nous tiendrons nos lecteurs au courant. »

XIX

Les combles du château étaient vastes, vides par larges places, çà et là encombrés ; assez clairs dans le milieu, ténébreux aux bords et dans les recoins. A côté de provisions, de sacs de farine ou de grains et de caisses de savon, il y avait là quantité de vieilleries et d'inuti-

lités : jarres de grès énormes et vides, dames-jeannes, moules à pain de sucre, pièges à rats, outils de jardinier et ustensiles de ménage, vieux harnais verdis de moisissure, des planches en long et des tas de briques ; et, sur le tout, une couche épaisse de poussière, des toiles d'araignée pendantes.

L'air oppressait, lourd et fade. Une chauve-souris voleta, traversant et virant d'un bord à l'autre, ce qui amusa Robertine, moi infiniment moins. Plus tard, un rat effrayé regagna son trou en faisant dégringoler je ne sais quelle quincaillerie et en frappant le sol de pas pesants comme ceux d'une personne.

Nous en étions à peu près à la moitié de notre exploration. Robertine se glissait, se coulait partout à travers les obstacles ; et, munie d'une lanterne, elle éclairait les réduits. Nos vêtements et nos mains devenaient sordides ; je commençais même à me décourager, lorsqu'en contournant un îlot formé par un groupe de meubles, j'avisai entre un bois de lit et des fauteuils Louis XV — très jolis et qui se mangeaient aux vers — trois cadres retournés, de taille inégale. Je les signalai aussitôt à Robertine qui, montrant le plus grand, dit : « C'est cela. » C'était cela, mais il s'agissait de l'avoir ! A déplacer les meubles enchevêtrés les uns dans les autres, nos forces ne parvinrent pas sans peine. Enfin, dans un craquement et un nuage de poussière, le bois de lit céda brusquement et livra un passage étroit entre les fauteuils et lui. Robertine allait s'y engager quand je m'aperçus qu'elle était un peu pâle, ce que justifiait une émotion bien naturelle.

— Laissez-moi maintenant, lui dis-je ; je ne suis pas si grosse que je ne passe par là et j'ai tout de même plus de force que vous. Tenez, ajoutai-je, asseyez-vous dans ce fauteuil ; il est encore assez solide pour vous porter. Je vais dégager le portrait et l'amener sous vos yeux.

Ce qu'il était, à vrai dire, plus facile d'annoncer que de faire ; dans l'écartement des meubles, les trois cadres avaient glissé et se trouvaient calés, le plus grand surtout, très durement, et j'eus quelque peine à l'attirer. Je crois bien que je ne me hâtais pas : l'instant venu de reconnaître ou non les yeux de Lise Rocreux, j'étais prise d'une espèce de peur dans laquelle je me suis demandé, depuis, s'il n'entrait pas un pressentiment... Je feignais donc plus de difficulté qu'il n'y en avait réellement, tout en parlant à Robertine pour la faire patienter :

— Éteignez la lanterne ; elle ne sert plus à rien. Quel dommage qu'on ait laissé se perdre ce bois de lit qui était fort beau ! Ah ! j'y suis, le portrait cède... Non, pas complètement... Si... Cette fois, je le tiens !

Je le tirai hors de l'impasse et le fis pivoter de manière à le bien mettre face à Robertine ; puis, je me redressai, me tenant un peu en arrière, une main sur le haut du cadre... De pâle, Robertine était devenue blanche comme un linge, un cri s'étrangla dans sa gorge. Je me penchai par devant : les yeux du portrait, la bouche, le sein gauche étaient troués à coups de couteau...

Je le retournai vite, le repoussai entre les meubles, de manière qu'il ne tombât point et me précipitai vers Robertine. La pauvre enfant ne perdit pas connaissance ; des larmes abondantes le lui évitèrent. Je lui prodiguai mes soins ; je l'embrassai en lui demandant pardon, puisque ce qui arrivait était bien de ma faute par ma curiosité de voir ce fatal portrait ; curiosité inutile, puisqu'une mutilation sauvage avait détruit les yeux, éteint à jamais le regard qui m'eût appris si Fleur-de-parterre s'était jadis appelée Élisabeth de Rocreuilly. Quel barbare avait donc été ce Dieudonné de Cheuvignon qui frappait sa fille à coups de règle et s'acharnait avec un couteau sur le portrait de sa femme, morte ou disparue depuis des mois, des années peut-être? Robertine avait connu ce portrait intact ; elle l'avait vu dans la chambre de débarras, voisine de la mienne, quelque temps après la mort de sa mère ; c'était donc une haine à froid ou un accès de fureur rétrospective et folle qui avait armé la main brutale, une main qui peut-être n'avait lacéré la toile que faute de pouvoir percer le cœur et les yeux vivants !

On se doute que notre journée s'acheva tristement ; Robertine avouait un fort mal de tête. Je pris peur qu'elle ne tombât malade ; je lui proposai d'aller passer la nuit dans sa chambre et de la veiller ; elle ne le voulut pas par crainte d'effrayer son grand-père, affirma que cela ne serait rien et qu'elle avait sommeil. Moi-même, je me sentais lasse physiquement à la suite de tout ce remue-ménage au grenier et un peu ébranlée par l'émotion ; après le dîner, je montai à ma chambre, non sans m'être mise en quête d'un journal afin de voir si l'on y parlait du cabriolet jaune.

Je trouvai la gazette au salon. On disait qu'une perquisition dans la maison L... n'avait donné aucun résultat, ce qui ne laissa pas de m'étonner. Comment s'y était-on pris? A supposer que Lise et

M. Lefranc eussent pu tout enlever à temps et faire disparaître les traces compromettantes, comment n'avait-on pas su découvrir l'entrée du souterrain? Après tout, celle-ci s'ouvrait peut-être dans le bois du Diable. On n'avait encore procédé à aucune arrestation; M. L..., d'après sa famille, était en voyage depuis quelques jours (en effet!) et ne devait pas revenir de sitôt (ce qui se comprend); cette famille ne disait que la vérité. Pouvait-il en être de même de la police qui prétendait ne pas savoir où le chercher? On ajoutait que le petit Lézard gris, sur qui pesaient de trop justes soupçons, avait été vu au Fresne et à Rôts, que son arrestation était imminente, que cette aventurière était sans asile et devait vivre difficilement dans les bois ou les carrières abandonnées. On se demandait si ce n'était pas elle qui, déguisée en garçon, conduisait la voiture au passage à Naufreville.

Mon journal lu, l'ordre mis dans ma chambre, j'ouvris la fenêtre et je m'y accoudai. Le ciel était pur; une légère brise passait sur le jardin et semblait venir à moi, m'apportant des parfums. Je ne me sentais plus l'envie de dormir; je songeai au soir où une brusque lueur avait traversé le jardin, à ces premiers indices du « mystère de Naufreville », à tout ce qui s'était passé depuis, au peu que j'avais su, comparé à ce qu'il me fallait savoir, et comment le coup de couteau de ce sauvage Dieudonné m'avait par avance privée d'un renseignement décisif.

La fenêtre refermée, je tournai ma clef dans la serrure et poussai la targette et je commençais à me déshabiller quand j'entendis s'ouvrir la porte de la tour... Je n'eus que le temps de repasser les manches de ma robe, que j'allais quitter : deux coups secs et précipités étaient frappés à ma porte.

— Qui est là?

— La mère de Robertine. Ouvrez!

XX

Lise entra vite, et sans parler, se jeta dans un fauteuil. Elle était enveloppée d'un manteau d'homme, à pèlerine, un vieux manteau marron, déteint, fripé; en dessous, elle avait sa robe grise, qui s'effrangeait dans le bas. Les chaussures, lamentables, tenaient à peine aux pieds; elle était sans chapeau. Brusquement, elle écarta

son manteau et je vis sur le corsage clair de larges taches noires ; c'était du sang.

— Vous êtes blessée?

— Oui... De l'eau ! donnez-moi de l'eau ; donnez-moi à boire.

— N'est-ce pas une imprudence? Je n'ai rien ici pour vous soigner. Faites-moi crédit d'un instant ; dans la chambre de M. de Fagues, je sais où trouver un réchaud qui e permettra de faire tiédir l'eau pour le pansement et de vous préparer du thé. Je crois qu'il y en a une boîte dans le placard, près du réchaud.

Elle me retint :

— C'est inutile. D'ailleurs, M. de Fagues va venir ; vous le verrez tout à l'heure. Quand je serai couchée, il vous emmènera et vous contera mon histoire. Il serait pour moi trop fatigant de le faire ; et puis... cela m'ennuierait. Un verre d'eau, vous dis-je ! Bien, merci. A présent, pansez-moi comme vous pourrez. Ma blessure? rien de grave ; mais elle a beaucoup saigné ; une estafilade à l'épaule gauche, un coup de sabre du gendarme qui me suivait de près dans le bois du Diable. Une ligne de plus, j'étais morte. Vous comprenez, avec ce manteau et mon chapeau rond, que j'ai perdu en fuyant, il aurait dit qu'il croyait avoir affaire à un homme et il n'aurait eu, pour se disculper de m'avoir tuée, qu'à prétexter la rébellion.

Elle parlait avec volubilité ! son agitation était assez naturelle ; mais il s'y mêlait certainement de la fièvre. Elle toussa. Je la pansai de mon mieux avec le peu de ressources dont je disposais et mon inexpérience. Malgré toutes les précautions, elle se plaignait et même poussa un cri ; heureusement, dans ce château, rien ne s'entendait. Tout de même, je la trouvais un peu douillette et ne pus me retenir de le lui laisser voir :

— Une personne aussi brave que vous !

— Brave? moi ! C'est mon beau-frère qui vous l'a conté ; il se l'est toujours figuré. Mais je ne suis pas brave du tout.

— Pourtant, la vie d'aventures qu'on vous prête?...

— Je m'y suis jetée parce que je ne savais que devenir. On me mettait à la porte de partout, d'ici, de Rocreuilly ; mes parents, ma sœur ne se montraient pas moins impitoyables que le fou qu'on m'avait donné pour mari. Où aurais-je pu me réfugier? sinon auprès du seul être qui voulait bien encore de moi ! C'est ainsi que je partageai une destinée pour laquelle je n'étais pas faite.

Le pansement terminé, j'achevai de la déshabiller :

— Vous allez prendre mon lit ; vous y serez mieux que dans la chambre bleue.

— Et vous?

— Je me reposerai dans mon fauteuil, d'où je vous veillerai.

— Me veiller n'est pas nécessaire, merci ; je sens que je m'endors. D'ailleurs, je vous ai dit que le comte va venir ; il vous emmènera... et je vous souhaite une bonne nuit.

Elle sourit en me fixant de ses yeux insolents et jolis ; mais elle s'arrêta, sans doute devant l'expression des miens, indignés... Ah ! si ce n'avait pas été la mère de Robertine ! J'allais le lui dire, quand elle reprit en hâte :

— Eh ! mademoiselle Gévrot, ne vous fâchez pas ; je n'ai pas l'intention de vous faire offense. Qu'ai-je dit? je parle dans la fièvre. Puis, ce n'est pas tout cela : je veux voir ma fille !

— Je crois, en effet, madame, que vous délirez. Imaginez-vous que je vais aller réveiller M. le marquis pour lui conter que vous êtes ici et lui annoncer que je viens prendre Robertine et vous l'amener? Je vous reçois, je vous cache dans ma chambre à mes risques et périls ; je vous prie du moins de vous y tenir tranquille et de ne pas me demander une chose folle.

En vérité, elle me traitait trop en inférieure à qui l'on donne des ordres à son caprice !

Elle se radoucit :

— Eh bien, demain. Demain vous me l'amènerez.

— Ce sera M. de Fagues, madame, qui décidera si cela se peut, ce dont je doute fort.

— Tenez, dit-elle en se redressant, le voilà.

En effet, la porte de la tour s'ouvrait et se refermait ; et aussitôt après, à mon grand soulagement, le comte entra, s'approcha du lit, mit un baiser sur la main que lui tendait sa belle-sœur, lui parla affectueusement et l'invita à se calmer.

— Voir Robertine?... dès demain?... Il y a quelqu'un, en tout cas, qu'il nous faut vous conduire avant elle : c'est le médecin. Grand-Luc l'ira chercher à la première heure. Quand nous saurons quel est votre état, quels soins il réclame, nous examinerons, mademoiselle et moi, les mesures à prendre pour votre sécurité ; nous envisagerons l'avenir... les possibilités ; parmi elles, le moyen de vous amener Robertine. Pour l'instant, ma chère Élisabeth, je vous demande d'être

sage ; n'est-ce pas déjà quelque chose de coucher sous le même toit que votre fille?

Elle parut se rendre à ces raisons, à la dernière surtout, et se rencognant vers la ruelle, nous dit qu'elle allait dormir et elle daigna même nous remercier de nos soins. Elle dormait déjà quand je lui apportai, quelques instants plus tard, une tasse de tilleul où M. de Fagues avait mis quelques gouttes d'un calmant. Tout en préparant ce breuvage, il m'avait appris dans quelles conditions la vicomtesse avait été blessée et s'était vue sur le point d'être prise ; cela remontait à plusieurs heures.

Le jour finissait ; cachée dans le bois du Diable, elle attendait que l'obscurité fût complète pour se réfugier dans la maison Lefranc autour de laquelle deux gendarmes avaient rôdé dans l'après-midi. Elle comptait qu'ils s'en iraient à la nuit et elle espérait s'étendre sur un lit, peut-être trouver quelque nourriture, ne fût-ce que des légumes crus, car elle n'avait rien mangé depuis l'avant-veille. Attentive à ne faire aucun bruit, elle était près de réussir dans son projet. Les gendarmes, revenus, faisaient une dernière fois le tour de la maison ; ils passaient dans le sentier qui la sépare du bois, hâtant le pas comme des gens décidés à rentrer, lorsqu'un incident misérable vint tout compromettre. Un lièvre effrayé précipita sa course à travers le fourré. Le bruit fit s'arrêter les deux hommes ; ils reconnurent bien de quelle nature il était ; mais l'un d'eux, pris d'un soupçon, entra sous bois, prêta l'oreille, s'efforça de discerner les choses dans la nuit. Il dit à son camarade, resté dans le sentier : « Je crois qu'il y a quelqu'un par là. Arrive ! »

En effet, il y avait quelqu'un et même deux personnes ; Grand-Luc, à l'insu de la vicomtesse, veillait sur elle et se tenait à quelques pas, dissimulé dans le taillis. Elle, accroupie et collée dans une anfractuosité de rocher, avait chance d'échapper aux recherches, mais, aux mots du gendarme, elle perdit la tête, se redressa, se mit à fuir à travers bois. C'est alors qu'un des gendarmes l'atteignit d'un coup de sabre à l'épaule ; Grand-Luc, se faufilant derrière lui, avec son adresse de singe, le fit, d'un croc en jambe, tomber tout de son long. L'autre gendarme qui, entré brusquement dans la nuit du bois, n'y voyait goutte et ne mettait que peu de bravoure à avancer, s'arrêta d'abord pour relever son compagnon ; celui-ci s'était foulé le pied. La vicomtesse eut donc tout le temps et la facilité de disparaître dans le souterrain. Grand-Luc vint l'y rejoindre

et dès que les gendarmes, hors d'état de faire, à la nuit, une exploration sérieuse du bois du Diable, furent partis (l'un d'eux clopin-clopant), elle le dépêcha à Meusey avertir M. de Fagues de sa blessure et de sa décision de me demander asile.

« Cette blessure, ajouta le comte, ne paraît pas inquiétante, d'après ce que j'en sais par vous et par Grand-Luc ; je redoute davantage de la faiblesse et de l'usure où ma belle-sœur est réduite ; je crains aussi — ne m'avez-vous pas dit qu'elle toussait? — quelque grave complication et que nous ne soyons en présence d'un début de maladie plus ou moins longue. Notre rôle s'annonce fort difficile, fort périlleux, surtout avec cette prétention, naturelle mais déraisonnable, qu'on lui amène sa fille ! Mais comme nous ne pouvons prendre une détermination, ni ébaucher un plan de conduite avant la visite du médecin, je vais, pour l'instant, vous faire connaître le passé, ce « mystère des Cheuvignon » qui vous aura tant intriguée. Je suis délié de mon obligation au silence par les événements eux-mêmes ; ils me permettent de vous révéler toute la vérité, puisque Mme Dieudonné, en parlant la première, vous en a livré l'essentiel ; et même ils me commandent de le faire, à cause de la participation que vous allez probablement avoir au dernier acte de cette affaire triste et compliquée. Je prévois que vous nous y rendrez les plus grands services ; mais cela n'ira pas sans ennuis et risques pour vous et il faut de toute nécessité que, du moins, vous voyiez clair pour savoir où mettre vos pas. »

Je résume ici l'histoire que me raconta M. de Fagues.

XXI

Au moment du drame de famille (fin janvier 1800), le marquis de Cheuvignon, déjà veuf, avait trois enfants :

Serge-Dieudonné, âgé d'une trentaine d'années, qui avait épousé Élisabeth de Rocreuilly, cinq ans auparavant ;

Adélaïde, mariée depuis deux ans au comte de Fagues, gentilhomme breton qu'elle avait connu en Angleterre pendant l'émigration ; la bénédiction nuptiale leur avait été donnée clandestinement au château de Naufreville par l'abbé Lourmat ; le nouveau ménage habitait Paris ;

Norbert, qui, après avoir un peu chouanné et, en tout cas, vivant

hors de chez lui depuis l'âge de vingt ans, venait, entraîné par son goût pour la carrière des armes et son admiration pour Bonaparte, d'accepter du Premier Consul un brevet de sous-lieutenant de cavalerie ; il faisait partie de l'armée d'Italie et devait, quelques mois plus tard, recevoir sa première blessure à Marengo.

Si la décision de Norbert ne plut guère au marquis, le mariage de Dieudonné, jadis, ne lui avait pas souri davantage. Ces Rocreuilly étaient gens de petite noblesse, ruinés et moins que considérés dans le pays de Falaise ; on n'y parlait pas seulement de leurs dettes et de leur vie presque misérable, mais aussi et beaucoup trop de leurs filles, de l'aînée surtout, Clotilde. S'il n'y avait rien de précis contre la cadette, ses allures prêtaient à la critique, et il ne manquait pas de bonnes âmes pour dire : « Laissez-lui le temps, vous verrez ! » Dieudonné s'éprit d'elle à la première rencontre ; son père, qui déjà le craignait ou plutôt redoutait la contrariété pour cette tête faible et violente, céda tout de suite ; et tout de suite aussi les choses allèrent fort mal. Huit jours après son mariage, il injuriait et battait sa femme. On disait, pour l'excuser, qu'il buvait ; il paraît que non : justifiant l'adage que les méchants sont buveurs d'eau, il avait tous les vices, sauf l'ivrognerie. Il était méchant à froid, brutal avec hypocrisie, très sournois. En public ou devant son père, il se montrait convenable avec sa femme ; seul avec elle, il la maltraitait ou la menaçait, lui faisait reproche de tout et des scènes à propos de tout. Quand on commença d'en savoir au dehors quelque chose par les domestiques, quand il vit que le marquis ouvrait les yeux, il avoua une partie des faits ; il donna pour raison qu'il avait lieu d'être jaloux, ce qui, d'après M. de Fagues, était absolument faux, impossible même les deux premières années.

Avec qui l'aurait-elle trompé? Personne ne mettait les pieds à Naufreville ; son mari menait une vie de sauvage ; il passait ses journées à la chasse ou à la pêche, ou à errer sans occupation dans le jardin, à moins qu'il ne tourmentât un de ses chiens sous prétexte de le dresser. Odieux à tous dans le pays, il était aussi ignorant que grossier. « Je me suis souvent demandé, ajoutait le comte, comment, plus tard, il avait pu donner des leçons à Robertine ; incapable d'écrire une lettre correctement, n'ouvrant jamais un livre, il suppléait à l'ignorance des règles de la grammaire par le maniement de la règle à taper sur les doigts. »

M. de Fagues me dit encore qu'il n'y avait jamais eu de fou dans

la famille de Cheuvignon, ni dans celle des Gamers, dont était la marquise ; qu'on attribuait avec vraisemblance l'état mental de Dieudonné à un accident d'enfance, une nuit de terreur passée à l'âge de six ans dans les bois, où il s'était perdu et où l'on disait qu'il y avait des loups.

Quelle qu'en fût la cause, sa folie, que le marquis s'obstinait à nier, naturellement n'excluait pas la ruse ; résolu à se débarrasser de sa femme, il s'avisa d'un piège où la faire tomber. Celle-ci avait bien songé dès la première année à s'enfuir ; mais, pour aller où? Les Rocreuilly — de tristes parents — lui avaient signifié qu'ils ne la recevraient pas ; ils avaient assez de peine à vivre et n'entendaient pas se remettre sur les bras l'entretien d'une fille qu'ils avaient réussi à caser ; à elle de s'arranger, si elle faisait la sottise de quitter le château de Naufreville. Puis, Dieudonné ne lui avait pas épargné les menaces au cas où elle partirait : « Vous ne sortirez d'ici que quand je voudrai, quand je vous mettrai à la porte ; et je vous y mettrai, mais à mon heure. »

La naissance de Robertine acheva d'ôter à la jeune femme toute idée de fuite. Il semble qu'à cette époque il y ait eu une accalmie. D'ailleurs, le mari et la femme vivaient presque séparés ; lui s'était retiré dans la chambre voisine de la mienne et devenue depuis chambre de débarras ; la vicomtesse occupait au premier étage celle que le vieux marquis me destinait d'abord et où j'ai dit que le capitaine Norbert avait couché lors de son dernier séjour. Ils ne se voyaient guère qu'aux repas ; de temps à autre, Dieudonné faisait venir l'enfant, qu'il affectait d'aimer beaucoup ; mais, en la caressant et en voulant l'amuser, il l'effrayait et la faisait pleurer ; alors, ne réprimant qu'à demi sa colère, il la renvoyait brutalement. La seule chose qui rendait la vie tolérable à sa femme, c'étaient ses habitudes de chasse et de pêche ; à vrai dire, il ne rapportait guère de gibier ou de poisson, mais il disparaissait dans les bois des journées entières, évitant les rencontres, évité surtout par ceux qui l'apercevaient.

Un jour, au printemps de 1799, il ramena d'une de ses excursions un certain chevalier d'Amfrignac, plus connu dans le monde de la Chouannerie sous le nom de *Colonel-Général*, ancien officier de fortune qui disait avoir servi jadis au régiment de Picardie et être originaire du Rouergue (où ne se trouvait du reste aucune famille, ni aucun lieu de ce nom). Sans prendre part aux expéditions, il avait

des intelligences parmi les Chouans, il les servait à la fois par son argent venu on ne sait d'où, par ses conseils, son entregent et ses relations. Compromis ou suspect, mais non « brûlé », il allait et venait assez librement et même avait domicile connu à Saint-Vigor, à l'entrée de Bayeux, dans la même maison qu'une veuve, mercière de son état, plus âgée que lui ; la nature de leurs relations n'était pas bien définie. Aimable, généreux, de traits agréables et de belles manières, soigneux de sa mise, il ne manquait pas d'esprit, avait une humeur égale et un imperturbable sang-froid ; il se donnait trente-cinq ans et ne portait pas davantage.

Où Dieudonné l'avait-il rencontré? Comment réussit-il à se mettre en rapports suivis avec quelqu'un de si différent de lui par l'extérieur, les idées et les goûts? Par quel moyen l'attira-t-il à Naufreville? on ne le sut jamais. Mais dans quel but, dans quel abominable espoir, cela est clair comme le jour. Quand le chevalier d'Amfrignac fut venu une première fois au château, ayant été présenté tout de suite à la jeune Mme de Cheuvignon, il s'empressa de revenir sous couleur de parler à Dieudonné ou de l'emmener avec lui ; puis, il se présenta en l'absence de celui-ci, ne manquant jamais de prétexte et se voyant d'ailleurs bien accueilli ; de sorte qu'en peu de temps, de compagnon inséparable du mari, qui continuait sa vie au dehors, il devint un familier du château, où jusqu'alors ne paraissait pas un ami. Le marquis, déjà souffrant et triste, n'était pas toujours là ; d'Amfrignac avait trop de discrétion pour ne pas se faire scrupule de déranger un vieillard, de sorte que la vicomtesse et lui s'entretenaient le plus souvent en tête à tête dans le jardin, le salon ou la bibliothèque.

Voilà dans quelles conditions de liberté se trouvaient rapprochés cet aimable garçon, étourdi et viveur, et cette jeune femme si malheureuse ! Il était fatal qu'elle l'aimât ; il est possible que, de son côté, il ait éprouvé pour elle une véritable tendresse. En tout cas, perspective de bonne fortune ou effet de la passion sincère, il lui fit ouvertement une cour assidue. Elle l'accepta pour ami et confident.

Cependant, rien de coupable ne se passait entre eux ; la vicomtesse ne cessa de l'affirmer, et la conviction en était demeurée à M. de Fagues. Il disait sa belle-sœur incapable de mensonge ; que, par la suite, quand elle vivait avec le chevalier et traversa mainte aventure, elle n'avait plus de raison de se blanchir dans le passé et de vouloir sauver une réputation à ce point perdue. « Surtout, observait-

il, Dieudonné, avec la ruse et l'adresse d'un fou, n'aurait pas manqué de les surprendre. »

Il semble bien qu'il chercha à le faire par le moyen classique des retours chez lui à l'improviste ; mais l'innocence de leur attitude rendant vaine son astuce, il se résolut, à bout de patience, à se passer de la collaboration des événements, à se contenter de la mise en scène et à inventer le reste.

A la fin de janvier 1800, il rencontra le chevalier sur la place de Naufreville : « Vous allez voir ma femme? » lui dit-il d'un air soupçonneux et avec un mauvais regard. D'Amfrignac répondit que telle n'était point son intention ce jour-là et parla d'une affaire qui l'amenait dans le village. Dieudonné, lui, allait chasser ; il partit, en effet, dans la direction du bois. Le chevalier le regarda s'éloigner, frappé non seulement de ses paroles et du ton, mais de son accoutrement bizarre : sans fusil ni gebecière, sans chien avec lui, il portait seulement, passé dans sa ceinture de cuir, un large couteau de chasse ; pourtant, il n'y avait pas de sanglier de ces côtés ! Et pourquoi, au lieu de sa casquette, ce vieux chapeau qu'il ne mettait guère qu'au jardin ou pour de très courtes sorties aux entours du château?

D'Amfrignac s'inquiéta, il n'avait pas vu la vicomtesse depuis quelque temps ; crut-il sage de la prévenir des allures nouvelles de son mari ou voulait-il s'informer de ce qui se passait dans le ménage? Quelles que fussent ses raisons, il s'en alla tout droit au château ; décision singulière, puisqu'il venait de dire à Dieudonné qu'il n'y irait pas, et que, déjà, des retours brusques de celui-ci l'avaient averti de se tenir sur ses gardes ! Mais on ne s'étonnera pas qu'il y ait en cette affaire des obscurités, et même sur certains points peu de vraisemblance, puisqu'on ne sut jamais rien que par la vicomtesse... qui en dit ce qu'elle en voulait dire. Et moi, je n'ai connu la version de l'événement que par l'intermédiaire de M. de Fagues ; or, il y mêlait des hypothèses et des interprétations, et je doute qu'il se fît une idée juste du caractère du chevalier et du degré de sincérité de sa belle-sœur.

Voici, en tout cas, ce qu'il me rapporta. D'Amfrignac avait été reçu par Mme Dieudonné dans la bibliothèque ; on sait que cette pièce donnait sur la cour d'honneur ; la porte s'ouvrait, dans le corridor, juste en face de la chambre qu'habitait, sur le jardin, la vicomtesse. Il y avait à peine un quart d'heure que tous deux s'en-

tretenaient du changement inquétant apparu dans les manières de Dieudonné, lorsque la jeune femme, qui était assise auprès d'une fenêtre, vit celui-ci rentrer d'un pas hâtif, le tête baissée, une main tourmentant son couteau de chasse. Elle se rejeta en arrrière et dit vite au chevalier :

— Il a dû me voir de son regard en dessous ; il vient ici. S'il vous y trouve après ce que vous lui avez dit tout à l'heure, il vous tuera. Vous n'avez plus le temps de prendre l'escalier ; passez vite dans ma chambre ; la fenêtre est ouverte, vous sauterez dans le jardin.

C'est ce que fit d'Amfrignac, pour qui ce saut n'était qu'un jeu ; et jusque-là, rien que de naturel. Mais, pourquoi elle, au lieu de demeurer dans la bibliothèque où elle pensait que son mari l'avait vue et où il l'eût trouvée seule, suivit-elle d'Amfrignac et se fit-elle prendre dans la chambre? M. de Fagues l'expliquait en disant que, sans doute, ils avaient perdu la tête ; alors que devient « l'imperturbable sang-froid » qu'il attribuait un moment auparavant au chevalier?

A l'instant où la main de celui-ci lâchait l'appui de la fenêtre, Dieudonné entra, referma à clef la porte derrière lui, mit la clef dans sa poche, et se tournant vers sa femme terrifiée :

— D'Amfrignac était ici avec vous !

— J'étais seule dans la bibliothèque... assise près d'une fenêtre... Ne m'y avez-vous pas vue en traversant la cour?

— Vous mentez ! Ce coquin sort d'ici. Montrant la fenêtre : Par là ; et il la referma. Puis, brusquement, il dégaina son couteau de chasse : Vous paierez pour deux ; je vais vous tuer.

La malheureuse se mit à pousser des cris affreux et à fuir tout autour de la chambre. Comme elle s'était réfugiée dans un coin, attirant un guéridon pour s'en faire un rempart, il le lui arracha et elle courut se réfugier dans la ruelle du lit... ce qui était absurde puisqu'elle s'y faisait prendre comme dans une souricière. Mais plus d'une chose est absurde en ceci et, à ce moment, on doit reconnaître que cette femme était excusable de ne plus savoir ce qu'elle faisait.

Les cris avaient attiré le marquis. Il était seul avec deux domestiques : l'un d'eux, Grand-Luc, se trouvait au fond du jardin ; la femme de chambre promenait Robertine au dehors, et la cuisinière, terrifiée, n'eut garde de bouger de ses fourneaux. L'abbé Lourmat n'habitait plus le château ; bien que ne ce fût pas encore le Concordat, il était rentré dans son presbytère grâce à la tolérance des auto-

rités ou à la complicité de la population ; le prêtre assermenté, qui avait fait rétractation en chaire, lui avait cédé la place. M. et Mme de Fagues étaient à Paris, et Norbert à l'armée d'Italie.

Quand M. de Cheuvignon arriva, suivi presque aussitôt de Grand-Luc, le silence s'était fait ; Dieudonné tenait sa femme à terre sous son genou et d'une main lui fermait la bouche, de l'autre brandissait son couteau. Aux questions de son père, il répondit d'abord, à travers la porte, que c'était une crise de nerfs ; il refusait d'ouvrir. Mais le marquis perçut des gémissements étouffés, un chuchotement, les heurts contre un meuble d'un corps qui se débattait ; alarmé de plus en plus, il ordonna à son fils d'ouvrir tout de suite, sinon qu'il jetterait bas la porte.

— N'en faites rien, je vous en supplie ! cria une voix d'épouvante, celle de la vicomtesse, ne faites pas cela ! ne faites pas cela ! (Son mari lui tenait la pointe du couteau sur la gorge, au premier coup d'épaule dans la porte, il eût enfoncé la lame). Puis, le chuchotement recommença et, quelques instants après, la voix de Dieudonné se fit entendre à son tour, sa voix ordinaire, très calme :

— Mon père, êtes-vous seul?... Non? alors, écartez nos gens ! J'ouvrirai, mais à vous seulement.

Le marquis fit signe à Grand-Luc de s'éloigner :

— Je suis seul ; ouvrez !

— Je ne le ferai pas encore, avant d'avoir votre parole d'honneur que vous acceptez mes conditions pour l'avenir...

— Quelles conditions, s'il vous plaît? Et les conditions de quoi? Une dernière fois, je vous ordonne de m'ouvrir...

Un cri de détresse se fit entendre, puis des mots entrecoupés :

— Acceptez, marquis... Acceptez... J'ai consenti à tout... moi !...

M. de Cheuvignon comprit ce qui se passait : s'il refusait, Dieudonné tuait sa femme... D'ailleurs, puisque celle-ci consentait... Et, à une sommation répétée :

— Donnez-vous votre parole? il répondit : Je vous la donne.

La porte s'ouvrit enfin ; la vicomtesse s'était écroulée sur le tapis, au pied du lit dont elle avait entraîné, en s'accrochant dans sa chute, la courte pointe et l'édredon ; son corsage était défait ; des gouttes de sang perlaient à la naissance de la gorge. Le couteau avait été rejeté sur la table.

Dieudonné, d'un geste théâtral et menteur, désigna le désordre du lit et des vêtements ; son indignation feinte évoqua une scène

d'adultère... Le marquis dut y ajouter foi. Comment ne s'étonna-t-il point que d'Amfrignac, si les choses s'étaient passées ainsi, eût pu se sauver par la fenêtre? que Dieudonné ne l'eût pas tué d'abord? et que les amants, à leur entrée dans la chambre, n'eussent pas pris la précaution de s'enfermer à clef?

La vicomtesse, il est vrai, sur l'invitation de son mari, confirmait par des signes de tête l'exactitude du récit ; elle retrouvait un reste de voix pour répondre *oui* à ses derniers mots :

— Vous reconnaissez-vous coupable? Avais-je le droit de vous tuer? Suis-je généreux de ne l'avoir pas fait? Acceptez-vous, en échange de la vie sauve, les conditions que j'ai dites?

Ces conditions étaient qu'elle disparût pour toujours du pays, qu'elle changeât de nom, passât pour morte aux yeux de tous, renonçant à ses droits sur sa fille, à la revoir jamais, ni tenter de la revoir, ni même la détromper un jour ; ce à quoi elle s'engageait par serment.

Elle partirait dans une heure. On dirait aux domestiques et dans le village qu'à la suite d'une crise de nerfs, malade, elle préférait être soignée dans sa famille. Une semaine après, on annoncerait qu'elle était morte et inhumée là-bas, du côté de Falaise. Dieudonné et Robertine s'absenteraient pendant deux jours, pour la vraisemblance, afin qu'on les crût aux obsèques. On menait au château une vie si isolée, qu'il n'y avait guère à craindre du dehors l'étonnement et les questions ; et, quant à l'enfant, elle était trop petite pour se rendre compte.

Donc, Grand-Luc conduirait en voiture la vicomtesse à Caen ; elle s'en irait de là où elle voudrait, pourvu que ce fût à dix lieues de Naufreville. L'époux outragé et magnanime lui permettait d'emporter de linge et d'habits ce que tiendrait une malle ; et il jeta sur la table... deux louis. (Le marquis, au moment du départ, en ajouta une dizaine.) Elle embrasserait sa fille une dernière fois, mais à la condition expresse d'adieux rapides et qui ne fussent pas censés être des adieux ; il fallait que Robertine ne vît en sa mère qu'une malade prête à partir en voyage et devant bientôt revenir.

M. de Cheuvignon, bien qu'il aimât peu sa belle-fille et que, d'ailleurs, il la crût coupable, pris de pitié, demanda des adoucissements ; tout ce qu'il put obtenir, c'est que la vérité serait dite à M. et Mme de Fagues, et même — pour tranquilliser sa conscience — à l'abbé Lourmat, mais seulement si le marquis garantissait le silence d'eux tous, à jamais. Il ne fut pas question de Norbert, qui, en effet, ne

devait connaître qu'un peu plus tard cette machination, et de qui l'on eut beaucoup de peine à obtenir qu'il s'y prêtât.

Enfin, on donna quelques soins à l'infortunée jeune femme ; elle était assise dans un fauteuil quand on lui amena sa fille. Cette scène eut lieu vers quatre heures de l'après-midi, et c'est pourquoi le comte m'avait dit à Meusey : « Robertine a rêvé : sa mère n'était pas au lit quand elle l'embrassa pour la dernière fois, et ce n'était pas la nuit .» Quant aux paroles de Dieudonné : « Elle va passer, emportez l'enfant », elles furent prononcées, on va voir dans quelles circonstances ; la mémoire de Robertine, ici, ne la trompait pas ; seulement, elle donnait à *passer* le sens de *mourir*, qu'il n'avait pas.

Lorsque, en effet, Dieudonné arracha Robertine aux embrassements désespérés de la vicomtesse, la bonne, toute interdite de ce qu'elle voyait, était demeurée aux environs de la chambre, moitié par curiosité, moitié par embarras, ne sachant que faire de l'enfant qui, sans bien comprendre, pleurait et criait et voulait retourner auprès de sa mère. Toutes deux restèrent donc dans le couloir sur l'escalier, pendant que, dans la chambre, on hâtait les préparatifs ; et, l'instant venu du départ, Dieudonné les aperçut sur le palier. Ce méchant homme, ne voulant pas que la mère pût encore embrasser sa fille, cria : « Elle va passer, emportez l'enfant ! » La bonne, effrayée, entraîna Robertine en larmes, et s'enfuit. C'est cette même fille qui, plus tard, de temps à autre parlait à Robertine de sa maman et lui fit voir un jour son portrait dans la pièce dite de débarras.

Élisabeth rejoignit d'Amfrignac à Bayeux ; où cette malheureuse pouvait-elle trouver un asile, sinon auprès de lui? Grand-Luc, je l'ai dit, devait la mener à Caen ; mais, en cours de route, elle fit changer de direction à son conducteur qui déjà lui était tout dévoué. Elle ne pouvait séjourner à Bayeux, puisqu'il fallait qu'elle mît au moins dix lieues entre elle et Naufreville. Les amants allèrent donc habiter Saint-Germain-de-Tallevende, un petit pays dans le Bocage, auprès de Vire. Les uns l'appelaient la citoyenne Amfrignac, d'autres Mme Rocreux ou Rogreux. Mais elle devint surtout *Fleur-de-parterre* pour les Chouans, à qui elle était utile en recevant ou transmettant des messages, en préparant des cachettes ou des repas pour les réfractaires et les proscrits, en servant d'agent d'indication ou de liaison ; elle y mettait beaucoup d'activité et d'adresse. Ce n'est que bien plus tard qu'elle prit part à des attaques de voitures publiques ; encore ne fut-ce que deux fois. Et, bien que M. de Fagues me l'eût

représentée jadis comme « d'une rare bravoure », il semble qu'il n'en était rien et qu'on ne l'employa guère qu'à des besognes accessoires et de peu de risque : telle la garde des chevaux pendant qu'on faisait le coup de feu ; encore cela se passait-il dans les derniers temps, alors qu'elle vivait misérablement, par suite de la disparition du chevalier et qu'elle se trouvait à la merci de ses tristes compagnons.

D'Amfrignac, en effet, était parti en 1804, sous prétexte d'affaires à régler du côté de Rodez ; et il est vrai que c'est non loin de cette ville qu'on trouva, dans un bois, son corps lardé de coups de couteau ; une vengeance, probablement, car il était sans ressources. De son vrai nom, Bouyer, il avait bien servi autrefois au régiment de Picardie, mais comme sergent ; cassé de son grade pour inconduite, il avait déserté et vécu longtemps d'escroqueries, à Bordeaux d'abord, où il se faisait déjà appeler d'Amfrignac, puis à Paris. La gendarmerie de Rodez n'eut pas de peine à l'identifier ; il était bien connu de la police, à laquelle, très vraisemblablement, il servait d'indicateur.

FRÉDÉRIC PLESSIS.

(*A suivre.*)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

POSSIBILITÉS ALLEMANDES

Les Allemands adorent la paraphrase. Il y en a de célèbres dans leur littérature, à commencer par celle de *Faust*, si germanique, si peu gœthéenne. Au lieu d'installer à l'origine des choses le Chaos, comme les païens, le Verbe, comme les chrétiens, Gœthe y met l'Action. Que n'y a-t-il placé la Possibilité ! Il serait aujourd'hui, sans jeu de mots, souverainement actuel. En effet, si quelque chose peut être dit de l'Allemagne de von Kahr, de Wirth, d'Erzberger et de Hugo Stinnes, c'est bien cette fioriture d'un très vieil air : *im Anfang war die Möglichkeit.* Au commencement, il y avait la possibilité. C'est à peu près la seule chose sûre qu'on en puisse dire.

Rien n'est assis en Allemagne. Tout y est faisable. Les voix les plus diverses y soutiennent les thèses les plus étranges. Voulez-vous des amateurs décidés de l'alliance anglaise? Vous en trouverez facilement depuis l'extrême droite jusqu'à la droite modérée et à la social-démocratie. Mais vous n'auriez aucune difficulté non plus à trouver des partisans résolus d'un rapprochement avec la France, même en dehors des figurants de Dorten, même en dehors de l'extrême droite bavaroise, même en dehors de certains députés socialistes, — jusque sur les marches du pouvoir. Ce n'est pas seulement dans les colonnes de la *Freiheit* qu'on trouve exposées les raisons d'une entente franco-allemande, sur la base socialiste, bien entendu, c'est encore le public de droite, qui, interrogé par la *Kreuz-*

zeitung à l'effet de choisir une alliée pour le Reich, répond, par moments : la France. Les coloniaux savent bien que Lloyd George garde ce qu'il a pris.

Toutes les grandes questions de politique intérieure, extérieure, sociale, militaire, économique, recrutent aussi les adhésions les plus panachées, et cela non pas d'une façon plus ou moins théorique et désintéressée, comme le phénomène se produit dans la plupart des États civilisés, sursaturés d'*intelligence*, mais au point de créer dans l'État les troubles les plus poignants.

L'assassinat d'Erzberger, le différend prusso-bavarois, les intrigues germano-anglaises, l'arrangement germano-français, conclu provisoirement à Wiesbade par MM. Loucheur et Rathenau, tout cela échantillonne assez bien les bigarrures d'un fruit trop pressé qui cherche tous les soleils et n'arrive pas à fournir la couleur exacte de sa maturité. En tout cas, avant de s'enfoncer, de quelque côté que ce soit, dans les réalités allemandes, il en faut d'abord faire ressortir les possibilités infinies. Tout examen du Reich et de son avenir doit ressembler à un sermon dont le texte, prudent plutôt que sceptique, mettrait une sourdine très moderniste aux fureurs classiques de Wotan : *im Anfang war die Möglichkeit.*

De tous les événements énumérés plus haut, on signalerait difficilement le plus grave. Avant de donner la palme à l'assassinat d'Erzberger, il faudrait savoir comment l'indignation tournera. Évidemment M. Wirth et la *Germania*, ainsi que toutes les *Volkszeitungen*, éparses depuis le pays de Clèves jusqu'aux régions plus clémentes où parviennent de faibles échos de la langue du *si*, ont exalté le rôle d'Erzberger. Ils l'ont fait cependant, les uns et les autres, avec une modération remarquable.

Erzberger était un parvenu, un crédule, un autodidacte. Et puis il ne passait pas pour incorruptible. Il avait la passion des grandes affaires, mais il lui manquait ce sens particulier, si nécessaire au vrai homme d'État, qui lui permet de les pressentir de loin. Au propre et au figuré, Erzberger avait la vue courte. Il donnait successivement, non pas dans tous les panneaux, comme un Caillaux chez nous, mais dans toutes les fausses bonnes affaires. Le contraire, exactement, d'un Giolitti, avec sa réserve et ses réserves. En 1915, par exemple, Erzberger rivalisait de pangermanisme avec la clique militaire et rêvait, pour finir la guerre « chrétiennement », « économiquement », de détruire la ville de Londres d'un seul coup. Plus

tard, en novembre 1918, il devait mendier l'armistice, sur les ordres de Hindenburg. Eut-il tort? Mais il y a une manière de se contredire en évoluant que les autodidactes ne saisissent jamais, et que les Talleyrand trouvent d'emblée. Un homme comme Martin Spahn, qui vient précisément de passer du centre au nationalisme, respecte ces transitions, que des esprits fougueux, sans éducation foncière, comme Erzberger, font métier de méconnaître, à leurs risques et périls. Ici le risque a été majeur.

Aussi bien, ce qui importe, ce n'est plus Erzberger, c'est son cadavre. Le chancelier ne l'a pas pris à son compte. Sur la tombe de son ami, M. Wirth a rappelé des vérités intéressantes (« Pour sauver l'unité allemande, Erzberger conseilla de signer la paix », et plus loin : « C'est Erzberger qui a sauvé l'Allemagne d'un désastre financier »), mais son élan le plus emporté ne l'a pas conduit plus loin que les préceptes d'une politique de conciliation ne lui conseillaient d'aller. « L'Allemagne sera un État démocratique, comme notre ami en rêvait un, ou ne sera pas. »

Cette formule fait du bruit, mais elle n'empêche pas la droite modérée, monarchiste constitutionnelle, de se rallier au ministère, à la suite d'un Stresemann. Visiblement, et en dépit d'une concentration assez nette de la gauche autour de M. Wirth, les joueurs de cette région-là du Reichstag (elle est singulièrement peuplée, consultez plutôt le livre tout récent de M. Georges Blondel sur le Rhin et l'Allemagne actuelle, et l'appendice relatif à la répartition des sièges électoraux) ne désespèrent nullement de confisquer le gouvernail et de réaliser, sans mot dire, un Reich sensiblement moins démocratique que celui rêvé par l'ancien instituteur souabe. Ainsi donc, au cœur même de la machine allemande, les divergences *possibles* de direction sont la loi de son mouvement. Si le désaccord s'accentue entre l'extrême droite et le centre, la guerre civile peut en sortir. En dehors de ce cas extrême, il y a place pour une infinité de positions au bénéfice de Scheidemann, de Wirth, de Stresemann, voire de Hugo Stinnes.

Nous devrons donc suivre avec soin tout ce qui équivaut, sur l'échiquier allemand, au déplacement des pions les plus minimes, — d'autant plus que la politique économique, inaugurée à Wiesbade, nous introduit dans un champ très riche de possibilités d'une autre espèce.

En effet, si le gouvernement allemand d'abord, le gouvernement

français ensuite, ratifient les accords très simples dans leur esprit, assez compliqués dans leur maniement, qui ont été conclus à Wiesbade entre MM. Loucheur et Rathenau, la France se trouvera vis-à-vis de l'Allemagne dans une situation paradoxale.

L'Allemagne sera la seule grande puissance avec laquelle nous vivrons en état de paix commerciale. Partout ailleurs, la guerre prévaudra, avec l'Angleterre, avec l'Italie, avec les États-Unis. Par contre, une adaptation très étroite, à la fois commerçante, financière, industrielle, nous liera au *Reich*. Le paradoxe, je le veux bien, n'est qu'apparent et il y a longtemps que la solidarité franco-allemande, qui est proprement celle du bourreau et de la victime, s'exprime en caractères ineffaçables. La traduction qu'on nous offre aujourd'hui ne doit pas *a priori* nous effrayer, encore qu'elle comporte de sérieux aléas.

Au point de vue diplomatique, les répercussions se sont déjà fait sentir et à Londres et à Rome. Pour parer au danger des relations commerciales franco-allemandes trop étroites, l'Angleterre élève autour d'elle, avec des matériaux peu voyants encore, peu sincères, mais efficaces, une muraille douanière dont nous aurons peut-être beaucoup à souffrir. Avec l'Italie, le mal s'aggrave de jour en jour. Le récent traité italo-allemand est de nature à expulser peu à peu nos produits de la péninsule en réservant aux industriels germaniques un traitement de faveur d'autant plus redoutable qu'il sera arbitraire.

En même temps, une campagne de presse menée parallèlement à Londres et à Rome, avec une insistance farouche, dénonce notre impérialisme commercial. On représente avec force que l'attribution de la Haute-Silésie à la Pologne constituerait un encouragement tacite à l'occupation de la Ruhr et par conséquent à l'hégémonie sidérurgique de la France. Bref, la conjonction italo-germano-anglaise a fait des progrès immenses depuis le départ du comte Sforza, grâce aux intrigues londoniennes de M. de Martino et romaines de M. Fass.

Pouvait-on éviter ce rassemblement? oui, encore qu'il ait d'autres causes — et très puissantes — dont la sympathie franco-turque, où l'Angleterre voit une menace contre ses chers Grecs et l'Italie contre sa zone d'Adalia, n'est pas la dernière. N'oublions pas pourtant que la question d'Albanie reste ouverte depuis 1913. L'Italie a bien changé cinq ou six fois d'attitude vis-à-vis du pays des Skipetars sans malheureusement trouver la bonne. Aujourd'hui, elle se heurte encore à

l'Angleterre dans cette question capitale pour la sûreté de Venise. Avons-nous suffisamment exploité cette veine pratique et sentimentale?

Ces quelques développements étaient nécessaires pour nous acheminer vers un nouveau rayon de possibilités franco-allemandes, qui pousseraient à leur maximum les principes secrets des accords de Wiesbade, en bouleversant pour toujours et de fond en comble les plans britanniques.

Il n'est pas incontestable en effet que l'Italie actuelle ait prononcé son dernier mot avec cette politique italo-allemande qui prévaut aujourd'hui dans ses conseils. Dans ce pays de l'intelligence diplomatique rien ne se prescrit jamais contre une combinaison acceptable. A notre avis, les sympathies durables de l'Italie iront de jour en jour plutôt du côté allemand que du côté anglais, trop grec, trop méditerranéen. En tout cas, dès maintenant, une fraction notable de la majorité s'oriente vers une conception très originale de l'Europe nouvelle.

C'est le *Resto del Carlino* — dont les attaches avec la Consulta ne font de doute pour personne — qui nous la dévoile. Le mieux est encore de le citer.

Nous avons toujours cru, dit le *Resto del Carlino*, que la revision des traités était un intérêt non seulement germanique, mais aussi italien et français, et que les trois grands peuples du continent devraient élaborer une nouvelle charte de vie commune, politique et économique, qui les libérât de l'esclavage de l'Angleterre. Malheureusement, la France a essayé de reviser les clauses de Versailles à son profit, en Haute-Silésie, sur le Rhin et dans les entretiens Rathenau-Loucheur. L'accord franco-allemand pour les réparations, désormais conclu, et l'accord qu'Allemands et Français sont à la veille de conclure pour les matières premières et les industries lourdes, constituent une menace présente et une menace future à la liberté, à l'indépendance, à la prospérité de l'Italie, laissée en dehors de ces réunions. Et le gouvernement italien, pour se défendre, a dû discuter et souscrire avec le gouvernement anglais un pacte qui rendra l'Italie et l'Angleterre solidaires dans la prochaine Conférence interalliée sur le problème des réparations. Notre gouvernement a dû chercher dans un appui à la thèse britannique sur la Haute-Silésie la garantie de l'équilibre européen que la France refusait à l'Allemagne et à nous-mêmes. En tout cas, ces conséquences de la funeste politique française ne changent pas notre persuasion qui est que les peuples du continent de la Belgique à la Suisse, de l'Allemagne à la France, de l'Italie à l'Autriche, doivent créer un seul grand organisme, en mettant en commun leurs matières premières, leurs énergies hydro-électriques, leurs établissements et leur main-d'œuvre,

vaste projet qui, réalisé, donnerait vraiment la paix à l'Europe et qui ne peut sembler absurde qu'à ceux qui ignorent les exigences techniques de la grande industrie.

Tout cet article, extrêmement remarquable (comme à peu près tout ce qu'écrivent les publicistes italiens, très supérieurs à leurs confrères allemands ou anglais), devrait être cité de bout en bout. Son auteur ne se dissimule aucun des risques désagréables que la politique anglaise de l'Italie fait courir en Orient au marquis della Torretta. C'est pourquoi il réserve pour la bonne bouche cette possibilité succulente d'un bloc continental, dirigé contre le mercantilisme de Manchester.

Est-ce à dire que nous devions abandonner du coup notre politique actuelle? Nos intérêts sur le Rhin doivent tout primer, nos nécessités économiques ne sont pas de celles qu'on esquive, notre besoin d'un équilibre territorial est trop grand. Et puis, le pouvons-nous? M. Briand qui, à trois reprises différentes, au cours des négociations franco-anglaises, n'a pas craint de découvrir M. Millerand, nous laisse apprendre, dans les colonnes de l'*Observer*, que des accords définis, conclus entre le président et le maréchal Pilsudski, nous lient à la Pologne, et se sont opposés à des concessions plus considérables de notre part dans l'affaire de Haute-Silésie.

Quoi qu'il en soit, les négociations directes que nous avons entreprises avec l'Allemagne et qui sont de nature à modifier profondément — dans un sens que n'avait pas prévu M. Keynes — l'économie européenne, se révèlent comme un agent prodigieusement actif de nouveauté. Peut-être inaugurent-elles d'assez loin un système continental, dont l'intérêt ne saurait être passé sous silence, à condition qu'on agisse avec prudence et sagacité.

Dans le principe, on n'a pas mal fait de couper court au marchandage anglais et de reprendre à pied d'œuvre l'édifice, un tant soit peu baroque, de notre politique commerciale. Mais n'est-il pas étrange et indigne d'un État intelligent que cette besogne de reconstruction débute par l'Allemagne? Ne pourrions-nous devancer sur ce point les injonctions extrêmes de la nécessité et nous élever à un degré supérieur de l'empirisme?

Il y aurait, jusqu'à un certain point, péril à borner notre expérience au cas germanique. Nous sommes en effet en train de nouer avec le *Reich* l'entente la plus gigantesque qui ait encore été consentie d'État à État. Tout va en être affecté : industrie, commerce, finances.

Les répercussions externes en sont déjà visibles — et notables.

La nature des choses et le principe de la concurrence, qui ressemble très fort à celui des vases communicants, pousseront impérieusement nos voisins à imiter très vite notre attitude. Faute pour nous de généraliser, de grouper, de correspondre, nous ferons le jeu unique de l'Allemagne, bénéficiaire sur tous les tableaux.

Notre politique actuelle constitue donc un progrès sur l'incohérence clémenciste, mais c'est un progrès éventuel, à charge de référence et de perfectionnement. Il est moins incompatible qu'on ne le pense en Italie de tenir ferme, vis-à-vis de l'Allemagne, à un équilibre continental sans lequel notre indépendance n'existerait plus que de nom, tout en cherchant, sans fièvre, l'art de nous libérer de la livre sterling. Les Italiens n'ont pas encore tous compris qu'une Allemagne puissante pèserait peut-être davantage sur Trieste que sur Strasbourg. Le jour où cette vérité leur apparaîtra, la paix future aura fait un grand pas.

Aussi bien, essayons-nous de tirer parti le moins mal possible du morcellement européen. Certains indices nous montrent des tentatives de rapprochement à l'œuvre entre la Pologne (déjà liée à la Roumanie, en moins mauvais termes avec les Tchèques) et les États baltiques. C'est ce que la presse allemande, d'un bien gros mot, appelle le deuxième encerclement de l'Allemagne. Une Russie forte aurait tôt fait de briser cette fragile façade, derrière laquelle il n'y a guère que quelques paperasses du quai d'Orsay et si peu de réalité silésienne !

Bien entendu, tout cela dépend d'une autre inconnue encore : l'évolution intérieure de la République allemande. La cause des pangermanistes à outrance est en baisse. Le camouflage Stresemann réussira-t-il mieux?

De toute façon, la situation se présente non seulement en Allemagne mais en Europe de telle manière qu'il y a place pour au moins deux et peut-être trois réalisations, différentes par endroits, par endroits aussi complémentaires, de l'intérêt français. La plupart se recoupent à Berlin. Il en est qui s'émiettent à Munster, à Cologne, à Munich.

Jusqu'à présent, on a suivi, sous le coup de fouet peu honorable de la nécessité, la ligne de moindre imagination. Ne serait-il pas temps d'agir un peu par nous-mêmes? Nous regardons trop souvent le spectacle du dehors en attendant qu'il tourne bien ou mal pour nous, sans la moindre velléité de descendre sur la scène.

Tout nous y convie pourtant, jusqu'à ces démêlés prusso-bavarois, dont il ne faut pas s'exagérer l'importance en tant qu'incidents, mais dont la cause profonde mérite notre attention. De temps à autre, la nature des choses nous avertit charitablement qu'Erzberger n'a peut-être pas sauvé pour toujours l'unité allemande. S'il l'avait sauvée pour tout de bon, il n'en serait pas question avec tant d'emphase.

Tenons-nous suffisamment compte de ces rappels, qui sont peut-être des presciences — dont nous pouvons peut-être faire des presciences? En tout cas, il y a là un champ nouveau de possibilité, de virtualité qui attendent l'acte. *Im Anfang war die Möglichkeit.*

René Johannet.

La vie à Prague.

C'est par un soir de printemps surtout qu'il faut la voir, cette ville de Prague, quand une brume enveloppe doucement les poivrières de ses tours et les toits bossués de ses vieilles maisons et répand on ne sait quel mystère sur l'étrange faisceau de palais et d'églises qui la couronne. Au loin, les îles s'estompent sur l'immensité calme du fleuve. Tout est silence, mais un silence particulier qu'on sent lourd de vie. Heureux qui s'abandonne à ce charme et lentement se laisse conquérir... Mais aujourd'hui, Prague n'est plus tout entière dans cette poétique vision ni dans le souvenir des anciens âges. Des magasins ouverts, des cafés, des murs éclaboussés d'affiches, des rues modernes sillonnées de voitures et d'autos, monte, joyeuse et sonore, la rumeur de la capitale ressurgie. Les anciens Praguais portaient très haut le culte et l'honneur de leur cité ; ils ont subi, la rage au cœur, trois siècles de domination allemande et les voici de nouveau libres, dans leur libre cité rendue à ses destinés, centre et tête d'un État plus grand que le royaume de jadis, trop grand peut-être, des monts du Böhmerwald aux Carpathes russes.

Leur joie est légitime. C'est de Prague, en effet, que sont partis, pendant soixante-dix ans, les appels à la nation ; c'est à Prague qu'on a, pour la cause tchèque, répandu tant de sang généreux jusqu'au jour récent où, devant la fuite des officiers autrichiens, on proclama, dans la paix, la déchéance des Habsbourgs et la liberté de la Bohême. Ce passé plein de gloire, les hommages du présent,

montent à la tête du Praguais et le grisent. Il est hospitalier et de facile abord. Il se réjouit d'accueillir un Français, car il a pour la France un respect profond. Mais il se croit tenu d'habiller son accueil d'une solennité de pontife, il est digne, sérieux, il insiste sur le grand honneur qu'il nous fait de connaître notre langue : il met sur sa simplicité slave une majesté germanique. J'ai dans les oreilles les : « Soyez le bienvenu ! Soyez heureux ! N'oubliez pas la Bohême ! Pourquoi parlez-vous allemand? » qui tombèrent vers moi, avec une gravité de faux-bourdon. Les Tchèques s'obligent souvent en notre présence, à une protestation de foi praguaise et républicaine. Ils maudissent l'Autriche, lancent l'anathème contre Rome. Puis ils suivent la réponse de l'interlocuteur français avec une attention de bon élève qui veut profiter d'une leçon rare. Comme ils ont tort ! Quand cette écorce de gravité a daigné choir, j'ai connu des Tchèques très spirituels, d'un esprit mordant jusqu'à la malice, jamais très foncièrement gais ni gaillards, mais très bons camarades et serviables au plus haut point.

En accentuant l'intimité, on découvre chez eux le très illustre, très prôné et très énigmatique charme slave de leurs frères russes. La sensibilité domine ces âmes d'artistes, la sensibilité et la sensualité. Mais aussi, leur faculté d'attachement est grande, ils ont le secret délicat de prouver leur amitié par un témoignage qui plaît et vient au moment heureux. Ont-ils la volonté et la fermeté qui font les amitiés solides et, comme l'âme des peuples reflète celle des individus, le peuple tchèque sera-t-il pour la France l'allié qu'il promet de devenir?

Il nous aime, il est tenace. Mais sa ténacité n'est pas toujours exempte de faiblesses et les difficultés de la jeune république sont grandes. Je me souviens d'un spirituel discours où M. Ribot félicitait les Belges d'avoir un très petit nombre de partis politiques. Que les Tchèques n'ont-ils pris modèle sur la Belgique, à laquelle on compare souvent leur État !

Déjà, un grand nombre de partis divisent le pays : questions sociales et querelles religieuses — hélas ! funestes à la Bohême de Jean Huss — séparent et déchirent les citoyens. Sans doute, les cortèges socialistes du 1er mai ne semblent pas très féroces à Prague : tranquilles promenades d'une foule fleurie et qui arbore des bannières menaçantes. Mais le ton des journaux est acerbe, les polémiques violentes et — Dieu me pardonne ! — dans plus d'une âme simple d'homme du peuple, comme les plaies de la guerre ne sont pas fermées, comme le vie est toujours chère, il naît un regret du temps doré de la servitude.

Un jour, un de mes amis tchèques avait donné à une vieille femme un billet de théâtre qu'il ne pouvait utiliser. On jouait, ce soir-là, *l'Aiglon* (*Orlik*). Quand il revit son obligée, mon ami voulut connaître ses impressions sur la célèbre pièce française :

— Oh ! c'était bien beau... Quelque chose surtout m'a fait plaisir !

— Quoi donc?

Alors, baissant la voix, les larmes aux yeux, la vieille avoua :

— L'hymne autrichien (1) ! Je croyais ne plus jamais l'entendre.

Un mot de vieille femme, dira-t-on ! Il rejoint pourtant dans ma mémoire certaines boutades que j'ai entendues. Du chaos d'aujourd'hui, de l'incertitude de demain, certains Tchèques ont une impression si pénible, si angoissante, qu'elle leur ôte le courage.

La Slovaquie s'apaise. Hier encore, elle menaçait de faire sécession. Ses députés, il est vrai, protestaient de leur fidélité à la république. Ils comprenaient les froissements, les tâtonnements qu'entraîne la fusion soudaine des deux peuples, frères de race, mais séparés pendant huit siècles. Le montagnard des Tatras et le bourgeois de Presbourg comprennent-ils comme eux et ne regrettent-ils rien? La gravité de la question slovaque, d'ailleurs, ne se compare pas à celle du problème allemand. Les Tchèques disent que les Allemands de Bohême sont plus enragés que ceux de Berlin. On le croit volontiers quand, dans les régions de l'Ouest, le moindre portefaix affiche une attitude arrogante et brutale et répond en allemand, avec ostentation, aux questions qu'on lui pose en tchèque. Une active propagande pangermaniste travaille ces régions et un journal tchèque — le *Cas* — révélait naguère les intrigues de M. Hugo Stinnes, qui cherche à accaparer les domaines ruraux et l'industrie.

A Prague, tout le quartier juif parle allemand. Naguère troublé par une sorte de pogrom, il a repris de l'assurance cet hiver. On a vu, au parlement tchèque, un groupe de députés, menés par le fameux Lodgmann, protester contre les sanctions, plaindre l'Allemagne et insulter notre victoire. En juin, à la suite des plébiscites d'Autriche, on parlait déjà d'une opération semblable dans les régions allemandes de Bohême.

Les Tchèques qui font l'apprentissage de la démocratie n'ont pas encore l'esprit républicain. Ils cherchent volontiers refuge auprès d'un homme. Le président à vie, Thomas Masaryk, paraît la clef de voûte du jeune édifice comme l'empereur François-Joseph assu-

(1) On se souvient qu'au 2e acte de *l'Aiglon*, on entend l'hymne autrichien à la cantonade.

rait la stabilité du vieil échafaudage miné. Installé au palais royal, traité en souverain, — on chôme le jour anniversaire de sa naissance, — le président Masaryk est généralement aimé. On voit son portrait partout, à Prague. Derrière les glaces des magasins, ses yeux de myope sourient à l'abri du lorgnon, au-dessus de sa barbiche blanche de vieux professeur. Slovaque de naissance, Tchèque par toute sa vie passée à Prague, célèbre par ses ouvrages de sociologie qui le désignaient, dès 1895, à l'attention de l'Europe savante, consacré par ses plaidoyers patriotiques auprès de Wilson, il mérite sa popularité. Il apaise les démêlés des partis, il calme les querelles, il couvre de son prestige tel ministre détesté. S'il n'est pas Washington, comme certains le murmurent, il remplit très convenablement sa charge. Près de lui, masculine d'allures et de tempérament, le port fier, le lorgnon planté sur son nez impérieux, le docteur en philosophie Alice Masarykova, sa fille, dépense en bonnes œuvres sa virile activité. Elle y a gagné, un jour, le surnom et l'éloge de ministre de la bienfaisance sociale.

Prague chérit encore M. Kramar, l'ancien chef de l'assemblée nationale. Ses démêlés avec M. Bénès l'ont écarté du pouvoir. Les partis avancés l'accusent de réaction. Calme et souriant dans ses moustaches blanchies, le cou large et les épaules hautes, M. Kramar laisse dire. Il est le roi de la bourgeoisie. Marié à une Russe de grande naissance, il met son espoir dans une prochaine résurrection de la Russie, libérale et saine. Il est riche, logé chez lui, ce qui est un grand privilège. Il attend...

Au demeurant, c'est un grand caractère, d'une admirable noblesse Ses paroles amicales à l'adresse de la France sont les plus sûres peut-être qui aient été prononcées là-bas. Et puisque je parle d'amis de la France, comment oublier le voisin du président, l'abbé des prémontrés, Mgr Zavoral, qui, dans son monastère de Strahov ou dans sa stalle de sénateur, fait entendre les jugements les plus généreux et les plus sages et convie le clergé tchèque à prendre résolument modèle sur le nôtre, qui a su noblement unir au respect de la loi religieuse les devoirs sacrés du patriotisme?

De vieilles méthodes allemandes règnent encore à l'Université. Mais on fait appel aux ressources de la science française. On compare à la lourdeur des ouvrages germaniques la clarté puissante des œuvres latines et celles surtout du Français qui fut le trait d'union entre les Tchèques et nous et mit au service de cette cause son esprit sincère, Ernest Denis.

Je demande pardon à la modestie du professeur Pekar d'inscrire

son nom ici. Il résume trop de labeur désintéressé, de patriotisme et de foi pour qu'il me soit permis de le taire. Il est, je le sais, celui d'un véritable ami de nos méthodes et de notre histoire.

Ce sont là de grandes, énergiques et dignes figures qui honorent un pays et doivent lui donner confiance, en dépit des obstacles, en dépit des échecs. Elles fournissent à la colonie française le plus sérieux appui. Avant la guerre, quel Français — sauf Ernest Denis et M. Louis Leger — connaissait-on à Prague? Depuis l'armistice, le nombre de nos compatriotes s'est accru sans cesse en Bohême. La France s'est faite la tutrice de ce pays ressuscité.

La tâche était dure. Outre les susceptibilités et les défauts des Tchèques, les idées allemandes ont une ténacité de glu et ce n'est pas une sinécure d'avoir à les déraciner. La liste serait longue des peines qu'ont eues à surmonter les missions militaires et universitaires. Les résultats sont loin d'être complets et les efforts ne se ralentissent pas. Il est nécessaire même de convier le plus possible les Français à prendre intérêt à cette œuvre. Les travaux que nos compatriotes ont entrepris là-bas, conférences, œuvres charitables, ou même affaires de commerce ont été, pour les Tchèques, un enseignement et un exemple.

Bonne volonté foncière, intelligence native, sympathie pour la France, il y a très certainement tout cela à Prague, et il faut, pour obtenir des résultats sans cesse meilleurs, faire un constant appel à ces qualités. Car la république tchécoslovaque, malgré sa vieille civilisation, est un État jeune. Elle doit refaire son éducation. Elle doit se pénétrer de l'importance d'une pareille tâche. Il appartient à Prague, plus visitée que nul autre point du territoire, plus riche, plus accessible, de l'avis de tous, de donner au pays tout entier son impulsion et de fournir la note juste. Plus que dans les efforts vers la libération, patience, fermeté et mesure sont nécessaires dans la liberté reconquise.

Georges Bouchard.

LES LETTRES

LE DERNIER ROMAN DE M. RENÉ BOYLESVE « ÉLISE »

M. René Boylesve vient de revenir à un genre de romans qu'il avait paru délaisser pour la nouvelle, au lendemain de *Madeleine jeune femme*, et il a écrit avec *Élise* un ouvrage qui peut être placé à côté de ses deux meilleurs : *l'Enfant à la balustrade* et *le Meilleur Ami*. Ce n'est pas qu'on y discerne précisément le souci de cette forte discipline, qui, à condition que le fond le mérite, mène une œuvre à la perfection par des qualités de composition et une harmonie générale. Au contraire, certaines parties d'*Élise* semblent même plus développées qu'elles ne paraissent le comporter à côté d'autres peut-être trop succinctes ; si bien que, sans toutes les qualités de grâce et d'ironie de l'auteur, l'intérêt semblerait, à de certains moments, languir ; mais on dirait alors que M. René Boylesve prend lui-même un tel plaisir à s'attarder, qu'il réussit à nous faire mieux qu'oublier un certain déséquilibre de son ouvrage, puisque, pour un peu, nous y trouverions un attrait de plus.

Ce qu'il faut saluer dans le nouveau roman de M. Boylesve, c'est un retour à ses qualités d'ironie, de comique dans la peinture de ses personnages, qui le font, à l'occasion, savoir se moquer sans éclat, sourire sans même en avoir l'air et en évitant toujours la lourde satire : qualités par lesquelles il s'est déjà rattaché en maintes œuvres à la lignée de nos bons conteurs français. Après *Madeleine*

jeune femme, on pouvait se demander si, par désir légitime d'écrire de plus grands livres qui posséderaient à la fois un sens social et un sens moral, il n'allait pas négliger désormais ces qualités qui sont à tel point siennes qu'il n'avait jamais manqué de les affirmer, chaque fois qu'il s'était laissé aller à son naturel. Il y avait enfin le souci d'une perfection atteinte au moins dans deux de ses œuvres, qui paraissait ne plus lui suffire, comme s'il jugeait qu'une forte pensée, ou un sentiment intense pouvait y suppléer ou même valoir mieux.

Il fallait, en effet, reconnaître que ce n'était point particulièrement par la force de la pensée non plus que par l'intensité du sentiment que valait le plus cette série de ses romans qui part du *Médecin des dames de Néans* pour aboutir à *Une jeune fille bien élevée*, en passant par *la Becquée*, *Mademoiselle Cloque*, et dans laquelle on trouverait deux petits chefs-d'œuvre, *l'Enfant à la balustrade* et *le Meilleur Ami*. Aussi y découvrirait-on moins de vrais types qu'une galerie de personnages admirablement silhouettés, mais auxquels il semble bien que manque le plus souvent, pour éclairer leurs figures, l'éclat d'une puissante lumière qui aurait sa source dans la pensée de l'auteur et les éclairerait du dedans. C'est que M. René Boylesve n'avait encore ambitionné que d'être un psychologue individuel ou social qui prenait naturellement la matière de son analyse dans les mœurs. La *Jeune fille bien élevée* et *Madeleine jeune femme*, deux livres qui forment une même œuvre, parurent marquer une orientation nouvelle de son talent. Il entreprenait alors d'écrire l'histoire d'une jeune femme qui ne trompait pas son mari et de la faire raconter par elle-même, à partir des débuts de son éducation de jeune fille. Il nous la montrait donc recevant une éducation chrétienne, en province, avant son mariage ; puis, une fois mariée, elle venait de Chinon habiter à Paris avec un mari qu'elle n'aimait pas, pour y vivre au sein d'une bourgeoisie riche, jouisseuse et vulgaire dont les habitudes l'étonnaient fort. Nous assistions au drame intime qui se déroulait entre son éducation chrétienne et les sentiments qui lui venaient au spectacle de ce monde nouveau. Dans ce milieu que M. René Boylesve nous représentait plutôt stupide, elle rencontrait un seul esprit délicat, M. Juillet qui réalisait assez bien le type du spiritualiste mondain. Elle se sentait attirée vers lui, mais c'était pour le repousser dans les moments mêmes où elle semblait le plus près de lui céder. Telle que nous la montrait M. Boylesve, c'était moins la servitude volontaire de ses scrupules religieux qui

l'enchaînait à ses devoirs d'épouse en défendant sa belle pudeur de femme que le goût qu'elle avait librement de se conserver propre. Cependant, voilà qui eût bien pu ne pas suffire à la soutenir le long du calvaire que M. Boylesve lui faisait gravir ensuite. Elle apprenait en effet que son mari n'avait jamais cessé de la tromper, même dans le moment où, honnête femme dans toute l'acception du terme, elle consentait à une vie plus restreinte, toute consacrée à son enfant, auprès de ce mari dont les affaires venaient de péricliter et à qui elle demeurait, sans l'aimer, malgré tout fidèle dans le malheur. Madeleine se rendait compte qu'elle avait complètement manqué sa vie sentimentale, sans bénéfice pour son existence quotidienne devenue médiocre. C'est à ce moment qu'elle trouvait dans la foi religieuse de son enfance les forces spirituelles qui lui aidaient à supporter son épreuve. Dans son désarroi, elle se rappelait une belle parole de M. Juillet : « Faire les petites choses comme grandes, à cause de la majesté de Jésus-Christ qui est en nous. » Et alors elle parvenait à donner tellement l'impression d'être heureuse qu'on crut, quand elle revint dans sa province, qu'elle aimait son mari et en était aimée.

Si dans *Madeleine jeune femme*, M. René Boylesve nous a conté l'histoire d'une femme trompée qui demeurait malgré tout fidèle à son mari, même dans le malheur, dans *Élise*, il nous raconte celle d'une jeune femme qui, trompée par un mari qu'elle n'a jamais aimé, le trompe à son tour, avec un homme qu'elle aime. Mais, comme il arrive le plus souvent en pareil cas, celui-ci est bien trop médiocre pour accueillir l'amour d'Élise, de la manière qu'elle le mériterait. Il n'y paraît guère voir que l'occasion d'une distraction entre plusieurs autres. Et quand Élise se rend compte qu'elle a non seulement gâché sa vie sentimentale mais encore compromis sa vie sociale, elle se suicide discrètement en agissant à la mer en baigneuse imprudente à qui il arrive un accident.

Dès le commencement, nous sommes mis au courant de la mort tragique d'Élise. Voilà qui ne manque pas d'habileté ! M. Boylesve peut ensuite, quand il remonte le cours de l'histoire d'Élise de la Hotte Saint-Pair jusqu'à sa fin désespérée, peindre avec toute la liberté possible le milieu social de la jeune femme. Il nous la montre, en effet, pour se servir d'une heureuse expression qui lui est personnelle, « empêtrée dans le rideau de la société ». Il nous fait part de la joie qu'elle éprouve à s'en dégager et de toutes les satisfactions

que lui apporte d'abord sa liberté conquise. Le lecteur auquel M. René Boylesve pourrait alors paraître subversif et trop occupé à saper les fondements sociaux, peut alors se souvenir que tout cela n'en finira pas moins très mal pour Élise, comme si l'auteur avait voulu, à l'avance, le tranquilliser. Assuré que la morale aura, en fin de compte, raison, ce lecteur ne peut que se trouver plus à l'aise pour goûter le plaisir d'assister au spectacle, qui ne manque pas de comique, du scandale provoqué par Élise dans sa famille, quand elle abandonne son époux infidèle, le beau M. Destroyer, pour venir de Granville à Paris et devenir la maîtresse du lamentable M. Le Coûtre. C'est en vain que toute la famille de la Hotte Saint-Pair accourt pour la sermonner dans son petit logement de la rue du Louvre. Élise ne veut rien entendre. Elle ne vit plus que dans l'attente de l'heure qui, chaque jour, la ramènera rue Guénégaud, à la porte de M. Le Coûtre qui ne s'attendait certes pas au don d'un tel amour. Car, si Élise sacrifie toute sa vie de société à M. Le Coûtre, celui-ci ne lui fait même pas le sacrifice d'une de ses soirées à la taverne où il a l'habitude, certains soirs, de retrouver la bande de ses amis, personnages plutôt médiocres. Mais il est si difficile à Élise de se priver de la société de M. Le Coûtre qu'elle réussit à se les faire présenter pour pouvoir les inviter chez elle, afin de posséder quelques soirs de plus son amant, sans être obligée de tenir salon dans la tabagie d'une brasserie.

Voilà donc Élise peu à peu introduite dans une société nouvelle pour elle où les couples irréguliers sont acceptés. Ceux-ci s'arrachent bientôt cette nouvelle venue à cause de ses qualités de femme d'un monde différent du leur. Cependant, elle s'aperçoit bientôt que sur ce monde qui se croit libre, d'autres conventions règnent qui, sans avoir la noblesse et l'élégance de celles du sien, n'en sont pas moins tyranniques. Ne voilà-t-il pas que l'un de ces couples irréguliers, amis de Le Coûtre, ayant régularisé son union et réussi à être reçu à Granville chez la sœur d'Élise, évite à Paris de recevoir le couple libre qu'elle forme avec son amant. Désillusionnée par l'homme en qui elle avait placé toutes ses espérances d'amoureuse et se rendant compte à la fois de sa faillite sentimentale et de sa chute sociale, Élise provoque alors cette mort qui passera pour accidentelle.

Ce dénouement d'*Élise* nous rappelle que M. Boylesve n'a jamais cessé d'être un moraliste, bien qu'il ait dû écrire *Madeleine jeune femme* pour que ce moralisme apparût aux plus obstinés à ne pas

l'apercevoir. Je sais bien que M. Boylesve lui-même ne tient guère à être considéré avant tout comme tel. Nul ne sait même mieux que lui expliquer comment il réussit à être moraliste à force de vouloir être d'abord un psychologue : « Je ne puis plus voir un homme, a-t-il bien voulu m'écrire au lendemain de *Madeleine jeune femme*, sans le voir empêtré dans le rideau de la société. Le moindre fait psychologique, d'ailleurs, a une répercussion sur la société, ou est causé par elle, en grande partie tout au moins. Je ne puis pas ne pas être un moraliste, comme je l'écrivais, il y a des années, à Montfort ; retrancher le moralisme, c'est biffer la plus grande partie de la littérature française — et j'ajouterai du monde entier. Mais quant à l'emploi du moralisme — qui n'est pas le sens social — voilà où je crois différer de la plupart des écrivains doués du même sens, mais qui, eux, sont *avant tout* des moralistes. Je ne m'occupe que du cas psychologique ou du cas passionnel (qui est enclos dans le premier) et c'est l'exposé du cas psychologique qui crée fatalement la résonance morale, celle-ci n'étant ni voulue, ni orchestrée consciemment par moi. »

C'est là, certes, un excellent procédé qui, en rapprochant un roman de la vie, lui permet d'en montrer tout le sens aussi profondément qu'elle le pourrait faire, à l'occasion, elle-même, et aussi peut-être de découvrir des horizons plus vastes que n'y songerait souvent l'auteur. Madeleine, l'héroïne de *Madeleine jeune femme*, trouve la force de supporter sa vie manquée, et dans ce désastre une source de noblesse, en se réfugiant dans un monde de pensées qui ébranlent en elle les plus hautes émotions spirituelles et donnent un sens à ss vie qui paraissait n'en plus avoir. Qu'a-t-il manqué à Élise pour qu'au lieu de fuire auprès du pauvre M. Le Coûtre, elle devienne digne de Madeleine? M. René Boylesve nous a montré cette jeune femme évoluant dans un monde qui ne se laisse plus guère guider dans le train ordinaire de son existence que par des opinions toutes faites qui ont perdu leur force intérieure, depuis le jour où ont commencé de se tarir les sources de vie spirituelle qui jadis les rendaient vivantes. Que souffle une tempête comme celle qui bouleverse l'existence d'Élise, et bientôt il ne restera plus rien de la belle façade de cette vie, qui ne dissimulait que le vide !

Dans *Mon amour*, M. Boylesve fait dire à son héroïne : « Ce n'est pas le scrupule religieux, ni l'enchaînement aux devoirs d'époux qui créent la plus belle pudeur à la femme. Car la servitude volon-

taire enlève une certaine grâce, mais c'est le goût qu'un être qui se sent libre a pour soi-même, pour la propreté, si j'ose dire, de son vêtement, pour l'élégance achevée de sa personne. »

Cela pouvait suffire à l'héroïne de *Mon amour*, ce roman dans lequel M. René Boylesve nous montre une femme née pour être à un seul homme, même si elle ne l'a pas choisi, et c'est en effet ainsi qu'elles sont pour la plupart. Mais quand il s'agira d'une Élise, ne sera-t-il pas préférable qu'elle puisse dire comme Madeleine, non point du bout des lèvres, mais du plus profond d'elle-même :

« Je viens du fond des temps ; je suis une image affaiblie des femmes d'autrefois ; je porte en moi le spectre de mes aïeules au point de faire reculer l'amant que mes bras entr'ouverts appellent, mais je n'ai ni la simplicité, ni la rare foi de ma mère et de la mère de ma mère qui leur ont épargné, à elles, de se demander ce qu'elles étaient... Mon Dieu ! mon Dieu ! je crois en vous. Je ne me sens pas assez forte pour douter de tout ce qu'on m'a enseigné en votre nom : mais j'ai besoin de me dire, pour n'en point douter, que mes propres lumières sont insuffisantes !... Quel abîme entre le pâle fantôme que je fais et la figure de celles à qui je ressemble encore. »

M. René Boylesve nous faisait ainsi entendre dans *Madeleine jeune femme* des accents auxquels dans ses romans précédents il ne nous avait pas habitués. Il en est qui se demandèrent si M. René Boylesve n'était pas à un de ces moments où le talent d'un écrivain va prendre une direction nouvelle. Ceux qui avaient toujours voulu voir en lui surtout un analyste s'en réjouissaient déjà. D'autres prévoyaient qu'il pourrait bien quelque jour prendre place à la suite de Berquin, de Sandeau et d'Octave Feuillet dont il ne faut pas d'ailleurs médire à l'excès ; et comme leur goût les porte plutôt de ce côté, ils témoignèrent à M. Boylesve une admiration dont ils s'étaient montrés jusqu'alors à son endroit plus économes. *Élise* les aura probablement déçus, tandis que ce roman aura tranquillisé ceux pour qui *l'Enfant à la balustrade* et *le Meilleur Ami* demeurent ses meilleurs livres. Ces derniers diront sans doute que M. René Boylesve reprend sa véritable voie qu'il n'avait jamais vraiment abandonnée, en nous donnant cette œuvre à laquelle il fait collaborer le peintre de mœurs, l'analyste, le moraliste, tout en sachant maintenir chacun à sa place. Il y a gagné d'écrire un roman à la fois ironique et émouvant, et où la comédie réussit à s'étendre jusqu'au tragique.

Son personnage d'Élise achève le dessin d'un type de femme qu'il avait commencé avec Madeleine. Élise, c'est une Madeleine amoureuse qui a le même esprit de sacrifice, mais qui n'a pas été préservée par l'influence de son éducation et ne réussit pas à donner à ses facultés d'aimer un emploi digne d'elle. C'est dire à quel point une Élise diffère d'une Emma Bovary, par exemple. La Bovary était une intoxiquée littéraire qui se voyait autre qu'elle n'était et n'aspirait qu'à sortir de son milieu. Élise est une grande amoureuse que la trahison de son mari a révélé à elle-même en lui permettant de découvrir qu'elle aimait M. Le Coûtre, et son amour lui fait voir celui-ci autre qu'il n'est. Elle est si absorbée par cet amour qu'elle ne se rend pas compte de la déchéance qu'elle subit dans le milieu où il l'a conduite pour la rapprocher de son amant. Quand elle sort de son rêve, elle ne se sent plus capable de survivre à sa désillusion ; mais c'est un désastre tout sentimental qui pousse alors Élise à mourir avec toute la discrétion possible ; c'est, si l'on peut dire, un désastre temporel, qui conduit au contraire la Bovary à un suicide théâtral quand elle se voit menacée d'une ruine à l'idée de laquelle elle ne peut se faire. Rien n'est théâtral dans la vie de cette délicieuse Élise qui, bien née, ne demanderait qu'à s'effacer socialement pour peu que celui qu'elle aime lui rende de son grand amour. Elle est toute de sincérité et comme Madeleine, le sacrifice est sa loi. Combien on déplore qu'elle n'ait point trouvé une utilisation meilleure de ses si riches facultés d'aimer !

Autour d'Élise, M. René Boylesve a fait évoluer une société bien faite pour la désillusionner. C'est la famille de la Hotte Saint-Pair qui étouffe dans l'armure de principes que l'esprit ne vivifie plus ; c'est M. Destroyer, le mari bellâtre et infidèle ; M. Le Coûtre, amant médiocre et bourgeois trop raisonnable ; c'est toute la bande vulgaire de M. Le Coûtre et le monde mêlé qui y touche : étrange monde qui n'a fait que changer de préjugés en attendant de revenir aux anciens pour s'y soumettre avec le fanatisme des néophytes.

M. René Boylesve nous a silhouetté cette galerie de personnages sans jamais appuyer plus qu'il ne convenait dans un roman dont l'héroïne ne cesse pas elle-même de conserver la finesse d'une figure de pastel.

Georges Le Cardonnel.

LA PHILOSOPHIE

LES ILLUSIONS SOCIOLOGIQUES

La thèse propre à l'école fondée par E. Durkheim peut se résumer en ces trois points, dont il est difficile de dire s'ils sont proposés comme axiomes ou donnés comme conclusions : 1° Les faits sociaux sont *rigoureusement déterminés et déterminants;* on en peut faire la science et cette science acceptée favorisera l'accord social dans l'appréciation du bien commun. Car on constatera que les sociétés trouvent d'instinct les directives nécessaires à leur progrès. L'élite dirigeante, au lieu d'apprécier les vertus qui conviennent à un peuple, doit s'inspirer docilement de ses désirs avérés... *non nisi parendo imperatur.* 2° Le groupe pense et veut pour ses membres, *il représente leur vouloir profond.* Tel est son prestige qu'il parvient à auréoler la poursuite banale de l'utilité commune d'illusions sacrées. Cette puissance sans âge qu'est la société, omniprésente, mère de tous, aurait engendré dans l'esprit naïf des primitifs je ne sais quelle crainte religieuse. On imagine un pouvoir mystérieux, impersonnel et vague qu'il est dangereux de contrarier : *mana, orenda.* Il détermine un ensemble de précautions ou *tabous.* Il est matérialisé sous la forme d'emblèmes, représentations d'espèces animales ou végétales (*totems*), avec lesquels le clan se sent en rapport mystique. En réalité, *tabous* et *totems* sacrent pour le primitif l'autorité du groupe au profit de l'utilité commune oubliée. 3° Enfin les vertus qu'estime un peuple, ses valeurs morales, ne sont que *le*

produit de ses conditions d'existence. Telle recette comme celle-ci : Tu ne tueras pas, a été d'abord éprouvée comme utile et ensuite on l'a seulement canonisée.

Ainsi l'intersolidarité des intérêts serait la seule réalité cachée sous les mythes et recherchée d'instinct par les peuples.

Ces idées, qui nous semblent déjà vieilles, ont inspiré quelques publications récentes. Celles-ci avaient pour prétention d'illustrer la thèse et de l'appuyer sur des faits. Que nous ont-elles apporté?

Je m'excuse de citer, pour commencer, une pièce de théâtre : *l'Homme à la rose* d'Henry Bataille, représentée pour la première fois au théâtre de Paris le 7 décembre 1920. Qu'on le veuille ou non, la thèse du drame s'inspire du « sociologisme ». Don Juan ne doit pas tant ses succès à ses talents de séduction qu'à l'opinion qu'on s'en fait, à sa réputation : une illusion collective a créé son prestige pour le monde féminin. Dès qu'on le *croit* mort, quoi qu'il fasse, il a perdu le philtre d'amour qu'il tenait du milieu social.

Comme l'écrit M. Brisson (*Temps*, 13 décembre 1920), l'humanité est donc une créatrice infatigable de chimères. Un perpétuel besoin d'idéalisation la travaille. Elle forge des rêves en commun et le consentement unanime rassure sa foi. A la banalité du réel elle préfère des idoles parées qui la plongent pour un moment dans l'enthousiasme sacré. Tel serait le sens profond de la pièce.

Déjà Nietzsche nous avait invités à laisser notre vie s'exalter par les illusions de l'art et le rythme puissant de la vie dangereuse, selon Apollon et Dionysos. Schopenhauer ne voyait dans le prestigieux amour qu'une illusion inventée par le génie de l'espèce en mal d'enfanter. Renan s'est aussi enchanté de féeries. La science, et en particulier l'histoire, la science de l'homme, est explicative, mais elle ne crée rien. Au contraire, poésies, morales et religions sont fécondes parce que faites d'illusions bienfaisantes, *vitales*, engendrées par des élites pour adoucir les égoïsmes farouches.

Notez que ces nouveaux moralistes se défendent d'être des destructeurs. Ils espèrent fortifier l'action bienfaisante des croyances sociales. Sera-ce donc en dénonçant leur prestige comme une illusion à fin utilitaire? S'il y a songe enchanté, va-t-il continuer longtemps quand on aura réveillé le dormeur? M. Bataille, sans le vouloir, nous avertit. Craignons que lorsque le « devoir » sera déclaré mort, il n'ait à tout jamais perdu son attrait sur les âmes.

Car ce n'est pas seulement aux engouements de la mode que s'en

prennent les sociologues. Il n'y aurait pas à cela grand malheur ; encore que des hommes qui se piquent de science positive, fissent mieux d'étudier de plus près *les limites de l'illusion*. La psychologie des foules n'avancera guère tant qu'on se bornera à prononcer les grands mots d'illusions collectives et d'enthousiasmes sacrés de la « conscience commune ». On se dispense trop facilement par là d'étudier en détail comment naissent les réputations et germent les passions sociales. Mais si les engouements relèvent de la psychologie des foules, les plus hautes déterminations de l'idéal moral peuvent-elles en relever?

Un disciple (1) de Durkheim nous présente la « légende » de saint Patrice comme une preuve de la thèse chère au sociologisme. Quittant le monastère de Lérins, le saint aborde dans la verte Érin, sa patrie, vers 432. Il convertit les druides irlandais, commande aux démons et au soleil, etc. On assure que bien des traits de sa « légende » refléteraient les antiques fêtes du printemps, les rites funéraires, les traits de vieux héros celtiques et l'organisation des clans. Elle serait le symbole où ces vieilles chrétientés aimaient à se mirer comme en leur image embellie. Elle serait née autour des monastères, tandis que les moines la racontaient aux pieux pèlerins. Alors, nous dit-on, les foules prennent mieux conscience de leur foi commune et l'incarnent volontiers en un saint populaire. Mais toute sa consécration lui vient du fait qu'il est une création collective. Les saints comme les dieux ne seraient que des hypostases des aspirations communes, une condensation personnelle du *mana* mystérieux et révéré.

Évidemment les peuples ont parfois grandi dans leurs souvenirs leurs héros nationaux. Mais comment? Voilà ce qui importe. En accumulant des faits merveilleux dans le récit de leur vie. Il y a aussi de hautes vertus dans la vie des saints. Il y en a dans la vie des saints de notre époque, âmes par ailleurs raisonnables et saines, et la lente formation des légendes populaires ne sert de rien pour les expliquer. Que dans tel ou tel cas particulier, dans la vieille « légende » de saint Patrice par exemple, la piété populaire ait ajouté des miracles plus ou moins généreusement, en vérité où est l'intérêt général de cette constatation? Ce qui est grand dans un héros, c'est son âme ; dans

(1) S. Czarnowsky, *le Culte des héros et ses conditions sociales; saint Patrick, héros national de l'Irlande*, Alcan, 1919 ; préface de Henri Hubert.

un saint, c'est sa sainteté. A ce point de vue, arrive-t-il aux peuples de grandir leurs vieux héros? Oui, peut-être, mais en attribuant au même des traits qui se sont rencontrés en plusieurs. La méditation sur la vie de ceux qui portèrent au plus haut point leur civilisation put leur ouvrir aussi certains aspects profonds de leur âme. Mais prétendre que la masse peut créer ces types supérieurs qu'elle comprend à peine, c'est se payer de mots. Ce serait, au vrai, multiplier le problème : un peuple dont l'imagination enfanterait des saints serait bien près d'être un peuple de saints.

Il est vrai que nous prendrions pour de hautes idées morales ce qui ne serait qu'aveugle création de l'instinctif vouloir vivre des sociétés. C'est du moins ce que l'on va s'efforcer de nous expliquer.

Voici une thèse qui s'est inspirée de l'histoire de la langue et de la littérature grecques (1). Certains mots comme *ubris :* orgueil, révolte, crime ; ou *adikia :* injustice, délit, laisseraient deviner, selon l'époque des contextes, des sens superposés par le temps, des *sédiments de croyances.* Ainsi on espère prouver que l'état social archaïque des Grecs était celui que Durkheim attribue aux primitifs : pensées et vouloirs *en groupe*, instinct de l'utile, conscient sous la forme mythique du *mana* et du *tabou*, — M. Gernet oublie les *totems!*

C'est d'abord le vieux *genos*, la famille agrandie et très cohérente, qui exerce une véritable dictature instinctive, que chacun imagine au début comme un fluide, le fameux *mana*, avec lequel il ne faut pas plaisanter : il consacre en effet, il divinise les prescriptions ou *tabous.* Plus tard seulement, quand l'individu a conquis quelque autonomie, apparaissent les dieux personnels. Enfin des penseurs *laïcisent* en partie les coutumes et on parle alors seulement de vertu, de justice, de sagesse. Le sociologisme achèverait cette évolution. Il nous révèle que la morale, l'art et les religions ne sont que des créations de l'instinct social, de la sympathie naturelle des humains : pour leurs congénères : les mœurs bienfaisantes créent les croyances comme le langage prépare la grammaire.

Voici un exemple : le *tabou* du sang versé. Le deuil en commun a réuni le clan primitif. Celui-ci se sent appauvri, il réagit. Il songe que le *mana* social a été déchaîné : malheur ! On le décharge sur quelqu'un, sur l'agresseur généralement (même s'il est innocent,

(1) Louis Gernet, *Recherches sur le développement de la pensée juridique et morale en Grèce. Étude sémantique*, thèse de doctorat ès lettres, Leroux, 1917.

ayant causé la mort par accident) ; le *mana* est ainsi calmé. Plus tard, ce sera l'individu qui voudra assouvir une vengeance personnelle. Au troisième stade, la cité organisée défend ses membres par suite d'un contrat tacite et les couvre de son prestige moral et juridique.

Aussi très anciennement le criminel est souillé physiquement, imprégné d'influx funeste : c'est un pestiféré à immoler ou à purifier. Le cadavre d'un traître souille la Terre, symbole du clan. Leuctre vit la défaite des Spartiates parce que leurs ascendants avaient déchaîné le *mana* en outrageant des jeunes filles en ces parages. Aux *Thargélies*, on flagelle deux criminels, deux « boucs émissaires », pour purifier Athènes des délits ignorés.

Nous retrouvons les mêmes idées — infaillibles conclusions d'une même méthode *a priori* d'interpréter les faits — dans le livre que M. Fauconnet consacre à la *Responsabilité* (1). Vous vous imaginiez que la responsabilité appelle le châtiment sur l'auteur du crime. Pas du tout ! La punition vise à procurer au *mana* un individu à foudroyer en vue de le fixer, en réalité pour refaire l'unité du groupe mise en péril par le délinquant. La société a été troublée ; elle ferme un circuit fatal en dépensant sa colère ou sa peur sur qui l'irrite : *et voilà le responsable désigné!* Si l'opinion subit un malaise, comme aux époques de « trahisonite », elle se soulage en frappant les non-conformistes, puis elle invente des crimes pour se justifier. La société crée au besoin un responsable ; la fin justifie les moyens ; la fin, c'est la cohésion à restaurer sous la forme mythique du *mana*.

Ainsi les juifs lapidaient le bœuf homicide. A Athènes, on tuait les enfants du traître et de l'impie ; on jetait à la mer la statue qui avait écrasé quelqu'un. Le clerc, meurtrier involontaire, est irrégulier. L'Inquisition condamnait les maisons des hérétiques à être rasées. Donc, conclut l'auteur, c'est qu'on croit au *mana* social contagieux qui a gagné hommes et choses ; on n'a pas eu d'abord le souci de punir un coupable, mais de refaire l'union brisée par le criminel et de fixer le *mana* déchaîné.

N'est-il pas irritant ce procédé qui consiste à demander à des superstitions mal connues le secret des valeurs de la civilisation? C'est toujours la même méthode essentiellement contraire à l'esprit

(1) Paul Fauconnet, *la Responsabilité. Étude de sociologie*, Alcan, 1920. L'auteur est professeur à la Faculté des lettres de Toulouse.

scientifique. On se garde bien d'étudier en détail les faits allégués pour tenter d'abord de les expliquer rationnellement. Certaines associations d'images, la soif de la vengeance, des exemples à faire, des applications simplistes ou superstitieuses de quelque principe universel lui-même fondé en raison, nous en donneraient la clé. Il faudrait pour cela reconnaître que les individus restent des hommes au sein de la société, qu'ils pensent et veulent toujours en leur conscience individuelle, même lorsque cette conscience est informée par le milieu social. Mais ce serait contraire au postulat de l'école, qui exige l'originalité absolue des états collectifs. Pourtant ce postulat lui-même interdit à tout jamais l'explication raisonnable des événements. Pour comprendre les faits humains, on nous demande de faire dès le début abstraction de l'homme. Et comme, dans l'étude de nos contemporains, cette abstraction nous serait impossible, on nous mène chez les soi-disant primitifs. Mais les états d'esprit des « primitifs » et surtout leur évolution restent parfaitement inexplicables si l'on n'admet pas que les idées sociales résultent de l'interaction des consciences et que celles-ci réagissent sur les croyances qu'elles ont reçues du milieu. Qu'est-ce que ce délire collectif qu'on nous présente comme le soleil levant des civilisations? Les états très confus sont, parce que plus simples, dit-on, catalogués primitifs. Pas un instant on ne se demande s'ils ne sont pas des régressions. Mais si confus qu'ils soient, ils supposent toujours l'*obscur sentiment de l'ordre*, fruit de l'intelligence, qui n'est jamais complètement éteinte, et d'une expérience qui, à sa lumière, commence à s'organiser. Et puisque l'on veut bien admettre que ces idées progressent par intériorisation, qu'est-ce autre chose que reconnaître le triomphe de l'intelligence sur les instincts aveugles?

Nous nous demandions au début ce que nous apportaient ces nouvelles études. Elles nous ont apporté la répétition de la thèse. Et c'est bien tout ce qu'elles pouvaient. La théorie sociologique ne se prouve pas par les faits : elle s'impose à eux. Les esprits indépendants jugeront vraiment trop étroits les cadres de cette évolution décrétée, et maintiendront que l'idéal moral et religieux est autre chose que la plate utilité commune dissimulée sous des légendes absurdes.

O. Habert.

L'HISTOIRE

LE CRÉPUSCULE D'ISRAËL EN ESPAGNE

Ibn-Gebirol, premier poète juif d'Espagne, ayant été assassiné, son cadavre fut enfoui sous un figuier. L'année suivante, l'arbre donna tant de fleurs qu'on s'étonna... Ibn-Gebirol avait fait refleurir Israël en Espagne.

Après la chute du Temple, la dispersion, c'est là que les juifs s'étaient retrouvés ; entre le chrétien et le More, ils s'étaient fait une place, avaient recommencé une histoire. « Témoins perpétuels et universels » du drame des nations, ils découvraient à leurs hôtes, avec ce lyrisme mélancolique qui leur est propre, tout un monde lointain qu'ils avaient traversé, eux dont la destinée est d'aller, la ceinture aux reins, le bâton en main. Désormais, ils se croyaient fixés, ayant droit de cité, s'enfonçaient à nouveau, tête perdue, dans l'étude de la Loi. De Gérone, la Kabbale envahit Tolède ; le Zohar, rédigé, vulgarisé par un juif de Léon, révèle le sens mystique de la Thora ; les séphirots, émanations de la divine essence hébraïque, planent sur la catholique Espagne. Celle-ci sera-t-elle donc pour Israël une seconde Sion? Les noms de Cordoue et de Tolède résonneront-ils aux oreilles juives comme ceux de Nahardea ou de Jérusalem?

On l'aurait pu croire au temps de Pierre le Cruel. Alors les juifs étaient les grands maîtres de la politique ; ils allaient habillés de soie et d'or, recevaient les rois, portant la Thora devant eux, au grand

jour, non pour la voir condamnée comme elle l'était à Rome au couronnement des papes. Ils construisaient leurs synagogues d'un bras fort puissant, et l'on disait dans les communautés qu'en Castille se réaliserait la prophétie : « Jamais le sceptre ne disparaîtra de la tribu de Juda. »

A la fin du quatorzième siècle, tous ces espoirs s'effondrent. Les purs, les dépositaires de l'esprit d'Israël craignirent que le troupeau ne se dispersât, qu'un trop grand appétit de savoir ne réduisît en poussière le corps même de la Loi. Ils redonnèrent au Talmud toute son autorité et le Talmud, c'était la réaction. Il fut décrété que seul il devait être l'étude du juif, la seule science, le seul livre accolé à la Thora. Les autres sciences, comme frivolités profanes, ne pouvaient être apprises que dans les courts instants du crépuscule, entre le jour et la nuit. Alors un esprit étroit, soupçonneux, une humeur intolérante s'implanta dans les juiveries. Là où régnaient naguère la joie de vivre, l'espoir de fonder une seconde patrie où le juif vivrait librement, à l'abri des lois, à l'ombre du roi, on vit paraître d'équivoques figures de délateurs. Le juif dénonça le juif ; il y eut un véritable meurtre juridique, celui du trésorier du roi Henri II, auquel participèrent des rabbins. L'étincelle était rallumée : les persécutions recommencèrent. Israël l'avait voulu.

Cherchez à ressaisir ce qu'il y avait alors de vie économique, politique en Espagne ; partout vous rencontrerez le juif. Derrière son comptoir, trafiquant, artisan, usurier ; — sur les routes, serviteur du roi son maître et serviteur de tout repos : il n'a pas de velléités de révolte. Si l'impôt rentre tant bien que mal dans les caisses du fisc, c'est à lui qu'on le doit : il a accepté d'être le maltôtier du chrétien. Au milieu des guerres civiles, dans la confusion des partis, lui seul reste stable ; il sait, persiste, perçoit la rente ; insulté, battu, il s'enfuit, mais l'argent en poche : c'est le juif volant, *el judio volador*. Ne vous étonnez point, après cela, de découvrir au pied du trône un ghetto en miniature.

Mais le Castillan endetté, qui met son orgueil dans la pureté de son sang, comprend mal ces nécessités de haute politique. Veut-il exercer sa verve, il choisit le juif : c'est le plastron classique. Dans son testament, l'archidiacre de Toro lègue « ses yeux avec toute leur vue » à un juif aveugle de Valladolid. Pedro Ferruz s'attaque aux rabbins, aux grand rabbins tortus qui brament à tue-tête. Mais,

avec Villasandino dit « le Prince des poètes », le ton change : « Tête à gifles, à bastonnades, puisses-tu sans souliers, chemise ni robe battre les mauvaises herbes ! Tu ne crains pas Dieu, tu ne crois pas à son Évangile. La goinfrerie et la luxure te tiennent... » Insensiblement le jeu devient sérieux. A Rome, sur la place Navone, le juif n'était qu'un mannequin de carnaval ; en Castille, on parle de lui tirer « les tripes par l'intestin ». Comme le disait un théologien arabe d'un vizir juif de Grenade : « Sacrifiez-le : c'est un bélier gras. »

Il est gras, en effet : défaut capital aux yeux du maigre Castillan. Et s'il est gras, c'est qu'il thésaurise, presse le contribuable comme raisin au pressoir. Une fois qu'il tient sa proie, « il lui suce le sang ainsi qu'une panthère », ne la lâche que lorsqu'il l'a vidée. Les juifs ont le goût du sang : c'est une vérité incontestée en Espagne. A Salamanque, ils ont supplicié un enfant, lui ont arraché le cœur ; il est vrai qu'on les a déclarés innocents, après enquête, mais le roi les protège, les juges sont corrompus. En 1468, ceux de Sepulveda, sur les conseils de leur rabbin, ont volé un enfant, l'ont crucifié comme le Sauveur ; cette fois, l'évêque les a fait arrêter, conduire à Ségovie ; on les a pendus, brûlés, mais le peuple n'étant pas satisfait, on en a tué d'autres et, par la même occasion, des *conversos*, des juifs convertis. L'accusation de crime rituel a traversé le moyen âge : elle est prévue au treizième siècle par le code d'Alphonse le Sage ; même après l'expulsion, l'Espagne ne l'abandonnera pas. Il y a dans la Manche un village qui, au dire d'un saint pèlerin, ressemble à Jérusalem, le village de Guardia. Là, un enfant a subi la passion : des convertis voulaient, avec son sang et une hostie consacrée, composer un philtre qui empoisonnerait l'eau que boivent les chrétiens, anéantirait le Saint-Office, redonnerait le sceptre à Juda. L'hostie lumineuse dénonça les criminels, qui moururent dans les tourments, et de cette tragédie il reste une chanson que le peuple chante encore.

Thésauriseurs, buveurs de sang, ce n'est que l'en-tête du catalogue. On ne manque pas de rappeler aux juifs le crime par excellence. Ils croyaient s'en être lavés, n'être plus comptés parmi les déicides, affirmaient qu'ils s'étaient établis en Espagne avant la mort du Rédempteur, que la synagogue de Tolède avait écrit à celle de Jérusalem pour désapprouver cette mort. Comme cela s'était passé dans des temps très anciens, bonnement ils confectionnaient des faux, tâchaient d'écarter cette responsabilité ancestrale, mais en vain. Berceo, poète du treizième siècle, les représenta au pied de la croix

chantant : « Holà ! veillez ! Veillez, juifs de la juiverie ! Qu'ils ne nous volent pas le Fils de Dieu ! » A Ségovie, les évêques leur ont imposé un tribut annuel de trente deniers en mémoire de ce qu'ils avaient payé pour acheter le Christ. Souvenez-vous que vous venez d'Orient, leur disait-on, que vous avez infecté de vos vices non seulement la pure Espagne, mais les Mores eux-mêmes. Ils se défendaient de leur mieux, se faisaient petits afin d'être écoutés : « Pour naître sur l'épine, je ne crois pas que la rose perde, ni le bon vin pour naître du sarment. L'autour ne vaut pas moins parce que son nid est pauvre ni les bons exemples parce qu'un juif les dit. » Quand le temps était au beau, ils parlaient plus fort, des prédicateurs apparaissaient qui soutenaient la foi d'Israël contre ses ennemis. Mais c'était l'exception : cette fidélité à la Loi est trop lourde à porter et le juif va se faire baptiser. Il n'en est point quitte d'ailleurs pour une cérémonie : un poète-fripier, Anton de Montoro, fatigué d'être appelé juif, « de recevoir les gifles que ses ancêtres donnèrent à Jésus », se convertit, entend messe sur messe, « genoux courbés, avec grande dévotion, adorant Dieu et Homme, pour son Très Haut Seigneur. » Il croit avoir gagné la patente de pur chrétien, mais que sert tant de zèle? « Je n'ai pu perdre le nom de vieux, *puto*, juif, gémit-il. Rien ne peut effacer cette tache. » *Tu es judæus in æternum, Montoro.*

Au milieu du quinzième siècle, l'Espagne n'était pas mûre pour une inquisition régulière ; elle l'était, par contre, pour les tueries populaires. Tolède, la terre élue d'Israël, donne l'exemple. Après une bataille de trois jours, les juifs, les convertis sont défaits, les meneurs pendus à la cloche de l'église, tête en bas, car ils ont renversé la foi ; leur quartier est brûlé, leurs biens confisqués ; on réédite contre eux les anciennes incapacités et ils partent en exil. Dans la suite, on trouva les traces d'une organisation secrète, administrative et religieuse avec impôts particuliers et fondations pieuses. Ainsi disparut l'oasis juive de Tolède. De Castille, le mouvement gagne l'Andalousie. Les *conversos* de Cordoue avaient la fortune, les emplois, ils s'étaient armés et judaïsaient « à la honte du rite catholique ». D'autre part, les vieux chrétiens avaient créé des confréries sous l'invocation de la charité, à la tête desquelles s'était mis un forgeron, homme de bon renom et fort ennemi des hérétiques. Un jour, la procession passe dans une rue ; la fille d'un *converso* jette de l'eau par une fenêtre et cette eau tombe sur le dais qui cou-

vrait l'image de la Vierge. Aussitôt le forgeron de crier que c'était chose nauséabonde lancée au mépris de la sainte religion. Le massacre commence ; les *conversos* se barricadent ; le forgeron, percé d'un coup de lance, agonise. Les paysans des environs arrivent à la rescousse : cela sent la razzia et l'on peut sans remords se garnir les mains, les biens des convertis ayant été acquis par arts singuliers. Le bruit court que le forgeron est ressuscité et l'ardeur des vieux chrétiens s'en accroît ; de leur côté, les nobles n'abandonnent pas leur part de butin, veulent, comme ils disent, s'indemniser... A Séville, même spectacle. On reproche aux juifs la célébration du sabbat, la réunion nocturne à la synagogue, la récitation des psaumes, l'usage de l'huile pour les lampes ; un coup de couteau donné par un converti à un chrétien déclanche la tuerie ; les hérétiques les plus notoires se trouvèrent être les plus riches Sévillans.

Après Tolède, Cordoue, Séville, c'est la répétition générale de l'exode. Israël erre sur les routes à la recherche d'un asile, d'un seigneur qui veuille l'accueillir, mais les purs chrétiens se récrient : « Ces infidèles vont pervertir la discipline ecclésiastique, corrompre nos enfants ; sans argent, ils seront une charge pour la ville. » Des juifs chassés de Séville sont massacrés par les paysans ; d'autres, devançant les temps, s'expatrient en Flandre, en Italie ; le plus grand nombre cherche un refuge à Gibraltar, porte d'Orient, d'où l'on peut atteindre l'Égypte et, qui sait, Jérusalem, — Jérusalem que chante sur un rythme de gloire et avec quelle ferveur mystique leur poète Jehouda Halevi. Mais bientôt la place manque, on ne sait où les parquer, le prix des vivres augmente, il y a des rixes entre *conversos* cordouans et sévillans. Ceux-ci, exténués, ruinés, rentrent chez eux à la merci du tumulte. Pourtant ils avaient eu de grandes espérances : une baleine monstrueuse étant venue s'échouer sur les côtes du Portugal, ils en avaient fait le Léviathan annoncé par le prophète. Le Messie ne pouvait tarder.

L'opinion publique approuve les massacres. Seul, un poète ose demander grâce. Montoro, âgé de soixante-dix ans, exilé de Cordoue, revendique sa nationalité, se fait devant Isabelle la Catholique le porte-parole de sa nation ; fils d'Israël, il plaide pour Israël. Je vois ce gros juif (ses ennemis l'appelaient gros rat de moulin, figure de coffre), ce juif blanchi qui renia inutilement Jehovah, pleurant au milieu de sa friperie : « Si vous me condamnez à la peine, quelle mort

pouvez-vous me donner que je n'aie déjà soufferte? Si vous voyiez le sac de la ville, et pas une baguette (un officier de justice), Seigneur ! qui dise : Arrêtez ! Si Votre Altesse voyait cela, le cœur lui fondrait en larmes de grande pitié. Reine de grand État, fille de mère angélique, ce Dieu crucifié, le côté ouvert, bordé d'outrages et incliné, dit : Pardonne-leur, père. Ainsi, reine d'autorité, cette mort sans répit, qu'elle cesse par ta pitié et bonté. » Ce furent les dernières paroles des juifs en Espagne, le dernier appel.

L'agonie durera dix-huit ans, jusqu'en 1492 ; peu à peu naîtra l'idée d'une nouvelle croisade. « Naguère les croisés allèrent au loin pour venger leur Dieu outragé ; nous n'épargnerons pas ceux qui l'ont tué. » Au moment de mourir, le Roland de la chronique ne dit-il pas : « Combien ai-je abattu de juifs? » Saint Louis, au témoignage de Joinville, ne défend-il pas toute discussion avec eux? S'ils médisent de la loi chrétienne, donnez-leur de l'épée « parmi le ventre dedans, tant comme elle y peut entrer ». Il ne s'agira pas seulement de tuer, mais de ruiner. Les juiveries de Tolède, Burgos, Cordoue, Séville sont considérablement réduites ; le fisc s'en est aperçu lors du *repartimiento* de 1474. Mais cela ne suffit pas : on enlève à ceux qui restent, manœuvres, artisans, artistes, leurs moyens d'existence ; une police spéciale est créée pour empêcher les juifs de sculpter des statues, de peindre des tableaux de sainteté ; les tailleurs de pierre de Tolède s'engagent à ne pas enseigner leur métier aux *conversos*. Un à un, leurs outils sont brisés. Sans doute, vous rencontrerez quelques juifs auprès de la reine Isabelle ; vous en retrouverez de plus humbles à la suite de l'armée de Grenade, qui sont colporteurs, vendeurs de casse-croûte ; mais ce n'est qu'un troupeau abandonné du pasteur. Alors vraiment Israël n'apporte plus rien à l'Espagne. J'imagine ces dernières *juderias* qui s'en vont en lambeaux, ayant toujours le combat à la porte, mais qui, riches de leur ancienne gloire, s'en nourrissent encore et répètent aux jours de Pourim et de Ros Hasana les chants que leur apprirent Ibn-Gebirol et Jehouda Halevi.

Les juifs de Ségovie, avant de partir pour l'exil, restèrent trois jours dans le cimetière de leurs pères, se lamentant sur les tombeaux. *Dedisti nos tanquam oves escarum et in gentibus dispersisti nos.*

J. Lucas-Dubreton.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

MONSEIGNEUR BAUDRILLART

C devait être un charmant homme que M. Silvestre de Sacy. Ne parlons pas de sa politique : il fut orléaniste sous la monarchie de Juillet et sénateur sous le second Empire. Mais ses contemporains n'eurent pas pour lui les sévérités dont on accabla le pauvre Nisard qui avait suivi une évolution analogue. Peut-être parce que Nisard avait le tort de jouer au doctrinaire, même quand il changeait de doctrine. M. de Sacy était plus discret. D'ailleurs, Louis-Philippe ou Napoléon III l'intéressaient moins que ses chers livres. Comme il les aimait! et comme on l'aime de tant les aimer! On raconte que Victor Cousin, étant ministre, murmurait à l'oreille d'un de ses collègues : « Ne croyez-vous pas que j'aurais mieux fait de terminer mon mémoire sur Olympiodore? » Soyez persuadés que Cousin n'était pas sincère et qu'il préférait de beaucoup son portefeuille à Olympiodore. Mais M. de Sacy eût sacrifié, lui, tous les honneurs à une bonne édition d'un vieil ouvrage.

M. Anatole France a gardé le souvenir attendri d'un survivant de cette époque lointaine : Cuvillier-Fleury, octogénaire, lui fit un jour visiter sa bibliothèque. S'il n'y voyait plus guère, il en jouissait encore par le toucher. Le vieillard palpait d'une main sensuelle les trésors accumulés de longue date : et dulces moriens reminiscitur... *Noble passion qui devait séduire Anatole France! Mais Cuvillier-Fleury, que Sainte-Beuve prisait médiocrement, n'avait été qu'un critique de*

combat. Il n'avait cherché dans les livres que des arguments contre le Deux-Décembre ou en faveur de M. Guizot. Bien différent était M. de Sacy qui n'y cherchait que son plaisir et ne leur demandait que des satisfactions désintéressées. M. de Sacy allait vers eux comme le poète vers les spectacles de la nature : Horace, Virgile, Cicéron avaient pour lui l'attrait d'une matinée de printemps.

Or, en l'an de grâce 1878, *M. de Sacy, voulant faire un cadeau à son petit-fils, lui offrit tout naturellement une excursion à travers un auteur latin. Il lui donna un Quintilien, avec cette dédicace : « A monsieur Alfred Baudrillart, futur membre de l'Académie française. » Prédiction hardie, puisqu'elle concernait un jeune homme de dix-neuf ans. Mais ce jeune homme a de qui tenir. Tout le monde est ou a été académicien dans la famille : et son père Henri Baudrillart, que l'économie politique conduit aux Sciences morales et le grand-père qui siège chez les Quarante, et le bisaïeul, orientaliste célèbre, qui fut secrétaire perpétuel des Inscriptions et Belles-Lettres, et bien d'autres! Studieux, intelligent, universitaire en herbe, déjà couronné de précoces lauriers, guidé par tant de mains favorables et tant d'ancêtres vénérables, Alfred Baudrillart peut espérer un brillant avenir. Non, il n'y a pas trop de présomptions à lui promettre l'habit vert... Mais on eût bien étonné M. de Sacy en lui annonçant que son petit-fils serait de l'Académie sans en revêtir le costume, parce qu'il porterait une soutane violette.*

Mgr Baudrillart, en effet, ne prit pas le plus court chemin pour arriver au sacerdoce. Élève de l'Ecole normale, agrégé d'histoire, professeur aux lycées de Laval et de Caen, puis au collège Stanislas, ce n'est que vers la trentaine qu'il entre à l'Oratoire. Chose curieuse, les deux Oratoriens qui, depuis un demi-siècle, l'ont précédé à l'Académie, avaient fait aussi quelques détours. Le Père Gratry avait passé par l'École polytechnique : apprentissage bien surprenant pour ce doux et original philosophe, qui puisait ses inspirations dans la contemplation de la voûte étoilée et n'a dû employer sa science des chiffres qu'à dénombrer les espaces infinis. C'est lui qui se précipite un jour chez le mathématicien Poinsot : « Croyez-vous que les planètes soient habitées? » demande-t-il à l'improviste. On n'imagine pas que Mgr Baudrillart ait des préoccupations de ce genre. Il se rapproche beaucoup plus de son ancien supérieur, le cardinal Perraud. Leurs carrières ont bien des traits communs, puisqu'ils ont l'un et l'autre connu, avant l'Oratoire, la formation de la rue d'Ulm et enseigné dans les établissements

de l'État. Mais ils diffèrent par certains côtés. Malgré l'attestation du cardinal Mathieu, on a peine à se représenter qu'Adolphe Perraud ait dansé, un soir, avec une jeune fille qui devait être plus tard Mme Caro! Il est vrai que c'était sous Louis-Philippe ou le Prince président! Tel du moins que notre génération l'a vu, le cardinal Perraud était une figure ascétique que les peintres d'autrefois auraient gravée aux murs d'une cellule de moine pour symboliser le travail et la prière. Mgr Baudrillart apparaît plus souriant. S'il parle, son visage s'illumine, ses yeux pétillent, et l'on devinerait une malice prête à jaillir, si sa charité chrétienne n'était la plus forte.

Il a fourni un labeur considérable. En bonne rhétorique, une Vie de Mgr Baudrillart comprendrait quatre parties, dont chacune aurait de multiples subdivisions : L'écrivain, l'orateur, l'éducateur, l'homme d'action ou, plus simplement, le prêtre. C'est l'écrivain qui s'est manifesté tout d'abord, avec ce Philippe V et la cour de France, *dont M. Marcel Prévost a raillé un peu légèrement l'étendue : cinq gros volumes, trois mille pages! Mais on ne retrace pas cinquante ans d'histoire avec la même brièveté que l'on rédige une lettre à Françoise. Au surplus, Françoise ne se soucie pas de Philippe V. Le public auquel s'adressait Mgr Baudrillart lui a su gré d'avoir patiemment défriché ce champ des relations entre la France et l'Espagne pendant la première moitié du dix-huitième siècle et d'avoir montré, sous l'impulsion de Louis XIV, un essai d'union des races latines. La Révolution est venue, et, dit-il, « elle a relevé plus hautes que jamais les barrières entre les peuples, qu'elle avait juré d'abaisser. »*

Le Philippe V *avait affirmé la maîtrise de Mgr Baudrillart. Laïque, il eût sans doute persévéré dans cette voie et nous eût donné de grands livres comme les de La Gorce et les Thureau-Dangin. Mais l'Église convie le prêtre à l'apostolat et réclame de ses talents des services plus directs. Dès qu'il lui appartient, il cesse de s'appartenir. Son œuvre sera désormais presque entièrement consacrée aux affaires religieuses. Celles-ci, d'ailleurs, se rattachent volontiers à l'histoire et de leur union naissent d'excellentes études comme* Quatre cents ans de Concordat *et la* Vie de Mgr d'Hulst. *En lisant ce dernier ouvrage, on aime à tisonner des souvenirs que vingt-cinq ans écoulés n'ont pas abolis. On revoit Maurice d'Hulst : des manières de l'ancienne France et une connaissance approfondie des problèmes de notre temps; une intelligence bien réglée, ordonnée, classique, qui ne reculait pas devant certaines hardiesses, mais qui n'accordait rien à la déclamation et qui*

eût tout sacrifié à l'orthodoxie; des convictions fortes, que les événements ont pu contrarier, mais sans atteindre cette fidélité inébranlable qui lui inspirait en pleine période de ralliement des pages émouvantes sur la mort du comte de Paris; une puissance de travail qui lui permettait à la fois de gouverner l'Institut catholique, d'occuper un siège à la Chambre et d'entretenir, dans la chaire de Notre-Dame, l'héritage des Lacordaire et des Monsabré; une sensibilité qui se dissimulait; une âme ardente qui ne s'épanchait pas dans les mots, peut-être par goût inné de la mesure, mais qui le poussait sans mesure à la conquête des âmes. Tel était ce prélat gentilhomme, trop tôt disparu, que Mgr Baudrillart a remis en lumière pour l'édification de tous et pour la gloire du clergé français.

Ce monument à Mgr d'Hulst était en quelque sorte un acte de piété filiale. Mgr Baudrillart l'avait approché de près et il dirige aujourd'hui la vieille maison que Mgr d'Hulst avait parée de sa renommée. Tâche ardue! Car il faut faire bonne chère... intellectuelle avec peu d'argent. Et puis, quand les lendemains sont assurés, grâce à la collaboration d'un corps d'élite pour qui science est synonyme de dévouement, il y a bien des écueils à éviter. La maison n'est vieille que par ses murs : les toits s'égaient et rient de mille odeurs divines, qui sont les idées bouillonnantes de la jeunesse. On est entre catholiques, mais on est du pays où Veuillot et Montalembert consacraient à la défense de leur foi un même zèle et une stratégie divergente. Mgr Baudrillart fut planté libéral; il naquit à l'ombre du Journal des Débats *où écrivaient son père et son grand-père. Nous avons relevé, sous la plume du charmant M. de Sacy, un très gros mot : l'épithète d'* « *ignoble* » *appliquée à certain jugement de M. de Maistre sur Voltaire. Et cela, dans un discours où il louait Dupanloup et le duc Victor de Broglie! Pas d'hésitation : c'était un libéral intransigeant que M. de Sacy... même après sa conversion au bonapartisme! Mgr Baudrillart est un libéral que l'expérience a instruit :* « *On me reproche quelquefois, a-t-il dit, et d'aucuns me blâment de ne pas être resté suffisamment libéral. Si, comme je n'ai nulle envie de le nier, il y a eu évolution, elle a été déterminée par une étude plus approfondie de la doctrine catholique et de ses conséquences, en un mot par la conviction qu'en marchant dans ce sens, je me rapprochais de la vérité.* » *Noble et courageuse déclaration qui éclaire toute sa conduite, prudente et avisée, mais sûre, bien propre à mener sans heurts le navire si quelque tempête surgissait.*

Il sera Romain, — pas tout à fait comme M. de Sacy qui était de l'ancienne Rome, — Romain avec Pie X, pendant les luttes que devra soutenir, contre le modernisme et contre les cultuelles, cet admirable pontificat. Il a même devancé la pensée de Rome, quand Maurice Rouvier, président du Conseil, lui fit porter le texte de la loi de séparation : « Quoi qu'on puisse vous dire, affirma Mgr Baudrillart, soyez persuadé que le pape rejettera la loi. » Rouvier, surpris, se montra beau joueur : « Eh bien! si j'étais le pape, j'en ferais autant. » Deux mois plus tard, Mgr Baudrillart relatait cette conversation au cardinal Merry del Val. « Vous avez bien jugé, dit le cardinal, la décision que vous avez prévue sera celle du Saint-Père. » Cette clairvoyance s'explique. Mgr Baudrillart n'est pas de ceux qui lient le salut de l'Église à une sorte de catholicisme atténué. Huit jours avant la guerre, il analysait le renouveau de la jeunesse contemporaine. De quoi est fait ce renouveau? « D'abord, répondait-il, d'un retour à l'esprit de tradition. C'est par le traditionalisme français qu'un Péguy a retrouvé le catholicisme. Le mouvement néo-chrétien de 1890 *a échoué parce qu'ils avaient horreur du dogme, l'idée de vérité absolue n'entrait pas dans leur esprit. Leur christianisme se réduisait à une vague sympathie pour certaines idées évangéliques, à une pitié pour les humbles qu'ils prenaient pour la charité chrétienne, à quoi ils réduisaient toute la religion. » Plaidoyer pour la vérité absolue... Que nous voilà loin du relativisme libéral!*

Ces lignes sont de juillet 1914. *Une semaine après, les élèves de Mgr Baudrillart et aussi plusieurs maîtres partent vers les champs de bataille. L'Institut catholique ne ferme pas ses portes. Mais se borner à la besogne quotidienne, alors que la France souffrait, un prêtre, un Français comme Mgr Baudrillart en était incapable. Il se penche sur les blessés des ambulances parisiennes. Écoutons le témoignage de M. Frédéric Masson, qui dirigea une de ces ambulances : « On le vit chaque jour, au moment où la mort multipliait ses visites, où la gangrène rendait méphitique l'air des salles, s'arrêter longuement près du lit de chaque patient, et, avec une inaltérable constance, ouvrir aux pauvres gars qui allaient succomber les perspectives d'éternelles récompenses. Et puis, après avoir veillé le mourant, après avoir enseveli le mort, il le conduisait à travers les faubourgs de la ville indéfinie jusqu'au champ du suprême repos; il prononçait, sur la bière de bois blanc, mince comme une feuille de papier, les prières qui absolvent et il reprenait avec la veuve du mort le chemin de l'hôpital. »*

Que de touchantes confidences il avait entendues! Ces héros, que l'on disait sceptiques ou hostiles, éprouvaient le besoin de Dieu et leurs lèvres murmuraient doucement le Pater... *Et, pendant ce temps, les ennemis, même les neutres, daubaient sur l'impiété de la France! Une mission nouvelle allait s'imposer à Mgr Baudrillart. On ne nous connaissait pas : s'il nous faisait connaître? De cette idée sortit le Comité catholique de propagande française à l'étranger. Il en fut le fondateur et l'animateur. Dès mars* 1915, *livres, brochures, conférences s'échappèrent de cette usine toujours en travail, franchissant bon gré mal gré les frontières :* la Guerre allemande et le catholicisme, l'Allemagne et les Alliés devant la conscience chrétienne, la Vie catholique dans la France contemporaine. *Si l'on ne voulait pas se laisser convaincre, Mgr Baudrillart se mettait en route, allant haranguer les réfractaires. L'Espagne surtout se réservait, se méfiait. Il parcourut l'Espagne, il aurait été au bout du monde pour défendre la cause de la France.*

Services éclatants auxquels Marcel Sembat lui-même rendit un jour hommage. Car l'action de Mgr Baudrillart n'aura pas été précieuse seulement au dehors. Elle a appris à beaucoup de nos compatriotes qu'il faut compter avec les forces spirituelles. Aussi doit-on l'inscrire parmi les plus sûrs ouvriers de la réconciliation entre la République et le Saint-Siège. Quand d'irréductibles adversaires essayaient d'y faire obstacle en incriminant l'attitude de Benoît XV, Mgr Baudrillart leur opposait des répliques éloquentes et précises. L'une des plus topiques est celle où il exhume d'anciennes paroles de M. Wilson sur les peuples qui ne se battraient pas « s'ils ne croyaient, chacun de leur côté, soutenir quelque principe éternel du droit », et sur la vérité qui ne sera révélée qu' « à l'issue de cette lutte titanique ». « Ah! s'écrie-t-il, si le pape s'était exprimé ainsi! Et cela n'a pas empêché de proclamer Wilson le Juste, nous l'avons vu en pleine Sorbonne! »

La réputation de Mgr Baudrillart était devenue universelle. Les honneurs ne pouvaient rien y ajouter. Mais, puisqu'ils existent, il est bon qu'ils soient décernés au mérite. Le gouvernement français lui a donné le ruban rouge. L'Académie lui a offert le fauteuil d'Albert de Mun. Le souverain pontife vient de l'élever à la dignité épiscopale. Ainsi le patriote, l'écrivain et le prêtre ont reçu tour à tour leur récompense. Une autre viendra... mais beaucoup plus tard. Mgr Baudrillart n'a guère plus de soixante ans. Si Benoît XV, en le créant évêque titulaire, n'a pas voulu l'enlever aux Parisiens, Dieu voudra nous le

laisser longtemps encore, pour le bien des lettres, de l'Église et de la France.

★★★

Renaissance gauloise.

Si les romantiques s'inspirèrent de l'architecture du moyen âge, ils s'inspirèrent rarement des documents littéraires de la même époque. D'après un texte assez incorrect publié par Jubinal, Victor Hugo écrit le *Mariage de Roland* et *Aymerillot*, mais, d'ordinaire, quand il veut des héros pour ses pièces ou pour ses poèmes, il va les chercher à l'étranger, en Espagne, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, dans les pays scandinaves ; et quel étonnement qu'il n'ait point donné la vaste épopée française qu'on pouvait espérer de son génie et de l'immense faculté évocatrice de son verbe souverain !

Le *Cycle d'Arthur* l'a laissé indifférent, et c'est Chrestien de Troyes, trouvère du douzième siècle, qu'il nous faut ouvrir pour nous faire une idée des exploits, des passions, des chevaliers de notre pays. Il y faut beaucoup d'application et de labeur. Chrestien de Troyes n'a pas rimé moins de soixante mille vers. Pour comprendre aujourd'hui son langage, une longue initiation est nécessaire. Les formes d'expression ont changé. Les siennes demeurent sensibles seulement pour les paléographes et les linguistes.

Les beaux travaux de M. Gaston Paris et de Joseph Bédier ont fourni les moyens de mieux lire le vieux poète, mais malgré leurs éclaircissements l'entreprise demeure malaisée, réclame encore trop de science préliminaire et de bonne volonté. Ainsi le plus grand monument de la littérature gauloise reste ignoré de la majorité du public.

Après Gérard d'Houville, Maindron, Maurice Vaucaire, M. José Germain s'est avisé combien il était dommage qu'une œuvre si profondément nationale fût réservée aux seuls érudits, et il a travaillé pour la rendre populaire, la mettre à la portée de tous. Il ne pouvait songer à transposer en langue moderne la longue série des romans de la Table ronde. Non ; par esprit de simplification et pour en assurer la vulgarisation d'une manière plus sûre, il imagina d'en réunir tous les épisodes aux pages d'un seul volume de prose, d'en concentrer toutes les péripéties sur une action unique qu'il appelle : *Pour l'amour de Genièvre.*

Figurons-nous qu'Alexandre Dumas père ait eu connaissance des poèmes de Chrestien de Troyes. N'en aurait-il pas tiré quelque épopée, comme il a tiré les *Trois Mousquetaires* de chroniques, de

mémoires avant lui point consultés auxquels il rendit l'intérêt, la vie, donna la publicité de la presse et du feuilleton? Alors, grâce à lui, Lancelot devenait aussi célèbre que d'Artagnan, le perfide Gauvain aussi haï que le traître Mordaunt, Morgane l'enchanteresse aussi détestée que l'ensorceleuse Milady et Perceval, le chaste, le simple, n'aurait pas pris la figure religieuse et sensuelle d'Aramis.

Que d'autres encore, avec le roi Arthur, auraient été suscités à l'admiration des foules! Le récit de leurs prouesses guerrières et galantes, de leurs luttes contre les ennemis de la vertu, les astuces de la politique et de la mauvaise foi, de leurs triomphes enfin après toutes les combinaisons dramatiques que Chrestien de Troyes ne se lasse jamais d'inventer, auraient ému les cœurs, passionné les lectrices. L'auteur de *Pour l'amour de Genièvre* a justement pensé qu'ils exciteraient la sympathie, ces personnages anciens, et nouveaux cependant, tant ils ont été négligés par les écrivains de la période romantique. Patiemment, adroitement, il s'est employé à les tirer de l'ombre des bibliothèques, à les ressusciter, à les mettre en scène.

Quelle succession de coups de théâtre dépassant en pathétique et en surprises les coups de théâtre de la *Tour de Nesles* elle-même! Machiné comme une pièce, ce roman d'aventures produit cet étonnement encore qu'il contrôle les assertions savantes des professeurs et des exégètes. Dans son étude sur Rutebeuf, M. Clédat avait déjà fait connaître les malhonnêtes subterfuges à l'aide desquels les Allemands se sont attribués la composition des poèmes gaulois du moyen âge.

Avec une grande abondance de citations germaniques, M. Ernst, fervent panégyriste de Richard Wagner, indiquait les ouvrages d'outre-Rhin d'où le compositeur aussi docte en littérature que génial en musique, a tiré les éléments dramatiques de *Lohengrin*, de *Tristan et Yseult*, de *Parsival*. Tous ces personnages semblaient d'origine allemande. Eh bien! non!

Si *Lohengrin* est sorti des *Illustrations de la Gaule* de Jean Le Maire, écrivain postérieur à Chrestien de Troyes, tous les autres, — et le livre de M. José Germain le prouve, — tous les autres ont été sinon imaginés, au moins présentés par Chrestien de Troyes tels qu'ils existaient dans les légendes, les traditions locales, les propos de ces pèlerins dont M. Bédier a constaté l'influence dans sa critique historique et littéraire de la *Chanson de Roland*.

Et voilà comment *Pour l'amour de Genièvre* prend une importance caractéristique, puisque l'œuvre nous rappelle au respect et à l'admiration de nos romans nationaux. Puisse l'auteur être imité et suivi quand, cherchant des sujets parmi les maîtresses pro-

ductions de nos vieux auteurs, il s'essaie bravement à une renaissance d'ordre nouveau : la renaissance gauloise ou celtique ; nous savons par M. Brachet, et la préface de son *Dictionnaire étymologique*, que les deux termes ont la même saveur.

Cette renaissance commence puisqu'on annonce une transcription en français moderne de *Huon de Bordeaux*, transcription à laquelle travaille M. Arnoux ; et que M. Joseph Bédier, « le maître du chœur » pour parler comme Montaigne, prépare une édition de *Perceval*.

Ainsi les dames auront bientôt près de la main, à leur portée, ces romans de la Table ronde, que Mme de La Fontaine, si l'on en croit une lettre de son mari, se divertissait si fort à lire.

HENRY CÉARD,
De l'Académie Goncourt.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

L'ALLEMAGNE ET LE TRAITÉ DE PAIX. — 15 août. — *Anniversaire de la bataille de Tannenberg gagnée sur les Russes en 1914. Au cours de la cérémonie, Ludendorff prêche la revanche.*

17-18 août. — *Assassinat de M. Wachow, maire d'une commune du district de Rosenberg, en Haute-Silésie, qui a refusé de signer une déclaration de fidélité à l'Allemagne.*

23 août. — *M. Quinonès de Léon refuse d'être rapporteur, au conseil de la Société des Nations, de la question du partage de la Haute-Silésie. Le vicomte Ishii, délégué japonais, est chargé du rapport.*

25 août. — *Manifestations monarchistes et militaires à Grünewald-Berlin, à Munich et à Cobourg.*

26 août. — *M. Erzberger est assassiné à Griesbach. Les meurtriers n'ont pas été arrêtés.*

27 août. — *Accord de Wiesbade entre MM. Loucheur et Rathenau. Cet accord, qui institue un régime de réparations en nature, devra être ratifié par les deux gouvernements.*

28 août. — *Collision à Potsdam entre nationalistes et communistes. La police fait feu sur les communistes et en tue deux.*

29 août. — *Première séance du conseil de la Société des Nations à Genève. Après lecture du rapport du vicomte Ishii, le Conseil accepte la mission qui lui est confiée par le Conseil suprême.*

30 août. — *Leo Joschke, l'assassin du commandant Montalègre,*

n'est condamné qu'à cinq ans de travaux forcés par le conseil de guerre interallié d'Oppeln. Il avait cependant fait des aveux complets.

Angleterre, 15 août. — *Ouverture, à Dublin, du* Dail Eireann. *M. de Valéra maintient que seule la reconnaissance de la République irlandaise peut servir de base aux négociations en cours avec le gouvernement anglais.*

25 août. — *Au nom des dirigeants sinn-feiners, M. de Valéra repousse les propositions anglaises. Il déclare toutefois que le* Dail Eireann *est prêt à nommer ses représentants pour continuer les négociations.*

26 août. — *M. Lloyd George répond qu'il a atteint la limite de ses pouvoirs, mais qu'il ne se refuse pas néanmoins à continuer de causer.*

Espagne. — *Le 29 août, les Espagnols subissent un nouvel échec au Maroc, dans la région de Larache.*

Russie, 15 août. — *L'*Humanité *publie un message de Tchitchérine posant « les conditions » de la reprise des relations entre la Russie et les puissances occidentales, faisant appel aux capitalistes étrangers et leur offrant des concessions.*

20 août. — *Les pourparlers engagés à Riga entre l'Américain Brown et le bolcheviste Litvinof se terminent par un accord. Les soviets acceptent toutes les conditions américaines pour le ravitaillement de la Russie.*

Hongrie. — *Des incidents se produisent à Pecs, le 11 août, à l'annonce de la remise de cette ville aux autorités hongroises, conformément au traité de Trianon. Une république communiste est proclamée pendant quelques jours, sous la présidence du comte Michel Karolyi.*

Yougoslavie. 16 août. — *Mort du roi Pierre Ier de Serbie. Le prince héritier Alexandre, actuellement malade à Paris, lui succède.*

Indes, 20 août. — *Commencement de la révolte des Moplahs, dans la province de Malabar.*

Grèce, 19 août. — *Mort de M. Georges Rhallys, ancien premier ministre grec.*

— *En Asie Mineure, l'armée grecque, qui a tenté le 16 août de forcer le passage de la rivière Sakaria, se heurte à une défense opiniâtre.*

États-Unis, 25 août. — *Signature du traité de paix particulier entre les États-Unis et l'Allemagne.*

Mésopotamie, 23 août. — *L'émir Fayçal est couronné roi de l'Irak, à Bagdad, par le haut-commissaire britannique.*

A. M.

TABLE DES MATIÈRES

TOME VI — JUILLET-SEPTEMBRE 1921

ANDRÉ BEAUNIER.....	*Madame de Chateaubriand et ses bons amis les Joubert*, I.	513	11
—	— — II.	650	12
CAMILLE BELLAIGUE...	*A travers le répertoire lyrique.* IV. *Samson et Dalila*.....	276	9
— ...	*Au pays de Maurras, chez lui.*	641	12
PIERRE DE CARDONNE.	*Le Retour éternel* (roman), *fin.*	57	7
GÉNÉRAL DE FONCLARE.	*Le Haut Commandement à la guerre*.....	665	12
HENRI GHÉON.....	*Ode à sainte Jeanne d'Arc*..	310	9
ROBERT D'HARCOURT..	*Souvenirs de captivité et d'évasion*, I.....	20	7
— ..	— II	153	8
— ..	— *Fin*.....	287	9
J. JOERGENSEN	*Un pèlerinage franciscain : la montée de l'Alverne*.....	129	8
PAUL LE FAIVRE.....	*La Suprématie britannique : l'illusion, les faits*.....	173	8
LOUIS MERCIER.....	*La Fête du blé* (poème).....	549	11
MORTON-FULLERTON.	*Comment s'est faite la paix*, I.	257	9
— .	— II.	385	10
ALBERT MOUSSET.....	*L'Inconnue slave et la Russie de demain*.....	530	11
MAURICE MURET.....	*La Pensée allemande et l'Orient.*	415	10

M.-L. PAILLERON.....	*Les Notes intimes de la princesse Blücher*.....	553	11
J. DE PESQUIDOUX....	*Le Chasseur d'abeilles*.....	440	10
JEAN DE PIERREFEU..	*Les Civils au G. Q. G*.....	43	7
FRÉDÉRIC PLESSIS.....	*Odes et odelettes*.....	12	7
—	*Caroline Gêvrot* (roman) I..	185	8
—	— — II..	314	9
—	— — III..	448	10
—	— — IV..	568	11
—	— — V..	701	12
MARCEL PROVENCE....	*Une visite à Orthez chez Francis Jammes*.....	429	10
FIRMIN ROZ.....	*Le Centenaire de Gustave Flaubert*.....	680	12
ERNEST TISSERAND ...	*Philosophie du krach*.....	142	8
***.....	*Le Secret de Wiesbade*.....	1	7

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

RENÉ JOHANNET.....	*Faut-il nous allier à l'Angleterre?*.....	77	7
—	*L'Afrique du traité de Versailles*.....	206	8
—	*Israël*.....	338	9
—	*Les États-Unis à la recherche de leur traité de Versailles*.....	470	10
—	*L'Angleterre, la France et la Société des Nations*.....	591	11
—	*Possibilités allemandes*.....	724	12
PIERRE BOUCHARD.....	*La vie à Prague*.....	731	12
PIERRE BRAUN	*Le Parti populaire allemand*.....	83	7
LOUIS BRESSE	*Une nationalité sacrifiée : les Slovaques*..	476	10
ANDRÉ DUBOSCQ.....	*Le Chaos chinois*.....	88	7
BERTHE GEORGES-GAULIS .	*De Constantinople à Angora*.....	212	8
PIERRE LAFUE.....	*Le Triomphe de l'unité bismarckienne et la restauration de la Prusse*.....	601	11
MARC LOGÉ.....	*L'Irlande, pays des fées*.....	344	9
MESMES.....	*Les Méthodes de travail de la Société des Nations : l'affaire des îles d'Aland*....	216	8
SAINT-BRICE.....	*Le Conseil suprême et l'Orient*.....	596	11

LES LETTRES

GEORGES LE CARDONNEL..	*Le Roman d'un humaniste chrétien*.....	97	7
— ..	*La Poésie de Mme de Noailles*.....	224	8

Georges Le Cardonnel..	*Maria Chapdelaine*.....	482	10
—	*Le dernier roman de M. René Boylesve : Élise*.....	736	12
Lucien Dubech.....	*Le Lac salé*.....	233	8
Marc Lafargue.....	*La Nouvelle Pléiade*.....	607	11
Henri Massis.....	*Ce que nous demandons au roman*.....	93	7
Charles Moulié.....	*M. Louis Bertrand et notre Afrique du Nord*.....	487	10
J.-L. Vaudoyer.....	*La Nouvelle Édition du « Chemin de Paradis »*.....	349	9

LA PHILOSOPHIE

Jacques Maritain.....	*Le Grand Secret*.....	492	10
O. Habert.....	*Les illusions sociologiques*.....	743	12
Noële Maurice-Denis ...	*Les Doctrines hindoues*.....	237	8

L'HISTOIRE

Pierre Gaxotte	*Louis XV*.....	354	9
—	*Les Papiers d'État au dix-huitième siècle.*	614	11
J. Lucas-Dubreton.....	*Le crépuscule d'Israël en Espagne*.....	749	12
E. Sainte-Marie Perrin.	*Un caractère de femme : Mme de Maintenon*.....	616	11

LES BEAUX-ARTS

Roger Allard	*La Fin d'une esthétique*.....	102	7
—	*Watteau et Fragonard*.....	362	9
Alphonse Germain.....	*Un fervent de l'art religieux : Louis Castex*.....	105	7

LES SCIENCES

Louis Dunoyer.....	*Le Rôle de Descartes dans le développement historique des mathématiques*.....	367	9
—	*La Conception synthétiste des mathématiques et la physique*.....	622	11
G. Mouret.....	*Les Dislocations anciennes du Massif central en France*.....	108	7

LA VIE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

Georges Valois.....	*Les Semaines d'organisation*.....	498	10

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

***.....	*M. Pierre Forgeot*.....	118	7
—.....	*M. Jonnart*.....	247	8
—.....	*M. de Monzie*.....	374	9

***	*Sir Robert Horne, chancelier de l'Échiquier*	504	10
—	*M. Étienne Grosclaude*	631	11
—	*Monseigneur Baudrillart*	755	12
Roger Allard	*Réflexions sur la statuaire monumentale*	634	11
Henry Céard	*Renaissance gauloise*	761	12
Lucien Dubech	*Deux pièces en vers*	122	7
—	*Le Pêcheur d'ombres*	506	10
Wladimir d'Ormesson	*Une biographie du maréchal Lyautey*	378	9
Félicien Pascal	*Comment travaille M. Paul Bourget*	250	8
A. M.	*Les Faits de la quinzaine*	127	7
—	—	245	8
—	—	383	9
—	—	510	10
—	—	638	11
—	—	763	12

Le Gérant : Robert Tisné.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 26857.